

**Requiem à
Donibane (Du
noir au Sud)
(French**

Jacques Garay

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

*... Les très nombreux fidèles
qui remplissent l'église jusqu'au ciel pour suivre
la Messe des Corsaires sont loin de se douter
qu'ils vont écouter un...*

Requiem à Donibane

Jacques Garay



DU NOIR
éditions
CAIRN
AU SUD

JACQUES GARAY

Requiem À Donibane

éditions
CAIRN

DU NOIR AU SUD
EST UNE COLLECTION DES ÉDITIONS CAIRN
DIRIGÉE PAR SYLVIE MARQUEZ

Du Noir au Sud est une collection de polars qui nous transporte dans le Sud, ses villes, ses villages, à la découverte des habitants, de leurs traditions, leurs secrets.

Son ambition ; dessiner, au fil des ouvrages, un portrait d'ensemble de la région, noirci à coups de plumes tantôt historiques, ou humanistes, parfois teintées d'humour, mais où crimes et intrigues ont toujours le rôle principal.

Illustration de la couverture : © Djebel.

Photo : © Ivan Nenchen

ISBN : 978-2-35068-393-5 / ISSN : 2275-2331

© Cairn. 2015

DANS LA COLLECTION

- Alarme en Béarn*, Thomas Aden, 2013
Ultime dédicace, Thomas Aden, 2014
Le 9 bordelais était chargé, Éric Becquet, 2015
Notre père qui êtes odieux, Violaine Bérot, 2014
De la blanche sur le Somport, Claude Casteran, 2014
Ville rose sang, Stéphane Furlan, 2014
Coup tordu à Sokoburu, Jacques Garay, 2013
Trou noir à Chantaco, Jacques Garay, 2013
Estocade sanglante, Jacques Garay, 2014
De chair et d'oubli, Karline Nivet & Pascal Suhard, 2015
Gaz in Marciac, G-D. Noguès, 2014
Mourir à la San Fermin, Alejandro Pedregosa, 2015
Les gens bons bâillonnés, Jean-Christophe Pinpin, 2014
L'assassin était en rouge et blanc, Poms, 2014

CHAPITRE I

Dimanche matin

Chant, prêche, nature et tradition

Au Pays basque et particulièrement à Saint-Jean-de-Luz, les corsaires, on connaît, oui ! Mais la Messe des Corsaires ? Ou plutôt Donibaneko Meza, la Messe de Saint-Jean-de-Luz, en basque ?

La Messe des Corsaires, appelons-la par son nom touristique, est l'un des événements qui peuplent une arrière-saison faisant glisser le Pays basque vers un automne royal, bleuté de palombes, dans des ciels laiteux de pastels apaisants sur les roux des fougères. Elle remplit de fidèles, et d'infidèles, l'église Saint-Jean-Baptiste où Louis XIV a convolé en justes noces avec l'Infante Marie-Thérèse le 9 juin 1660. Le premier dimanche de septembre voit la Messe des Corsaires accompagnée à l'orgue et chantée par toutes les chorales de la Côte basque, chemises blanches sur pantalons ou jupes noires, envahissant le chœur dans une proximité un tantinet bordélique, constituant pourtant un chantant et majestueux mur blanc qui n'a rien des lamentations. Ce dimanche-là, l'assistance se presse dans la nef et envahit jusqu'au toit les sombres galeries de bois. La foi n'y est presque pour rien car cette messe est devenue au fil du temps un spectacle grandiose qu'il faut voir et où il est de bon ton d'être vu. Avant de regagner la place Louis-XIV, son kiosque à musique, les terrasses bondées de ses cafés et ses commerces ancestraux et florissants. Sur cette place, chacun passe, chacun vient, chacun va, drôles de gens que ces gens-là. Dans ce décor d'opérette avec les bateaux qui se balancent en arrière-plan, se pressent la gentry locale, la population accourue et les touristes ravis, dans une communion sonore et colorée qui fait le charme inimitable de Saint-Jean-de-Luz, la cité des corsaires basques.

Pour préparer au mieux cette messe, must catholique et harmonisé pour quatre voix, soprano, alto, ténor, basse, des répétitions parsèment l'été, avec un dernier coup de collier fin août. On trouve là les chorales paroissiales voisines et les choristes laïcs des formations environnantes, dont le Chœur d'Hommes Arin de Saint-Jean-de-Luz/Ciboure, dont je fais partie. Eh oui, moi, Xanti Sopuerta (prononcez Chanti) votre serviteur, en Basque garanti grand teint, je suis aussi

porté sur les portées ! Celles des partitions multiples et magnifiques qui font déployer les gorges à longueur d'année, dans tous les petits coins de la Soule, de Navarre et même du Labourd, et partout ailleurs sans exception aucune, de Bilbao à Pampelune, et de Saint-Sébastien à Vitoria.

Deuxième ténor au chœur Arin, je ne manquerais pour rien au monde les répétitions qui jalonnent l'année et les concerts qui enjolivent joliment un été ici intrinsèquement de qualité supérieure, mais que nos rendez-vous chantants hissent encore plus haut dans la hiérarchie des moments bénis que seul le Pays basque sait engendrer avec constance et générosité. Il est vrai que mes amis de l'Arin et moi, prenons un plaisir immense à nous retrouver, tel un équipage de vieux forbans en rupture de terres nouvelles à explorer et de galions pansus à prendre à l'abordage, avec toujours le même butin à nous partager : des cargaisons de mâles bonheurs et de plaisirs modestes que nous consommons sans modération. Le bonheur est là, simple et vivace, autour des commentaires riches en couleurs et en décibels de tout ce qui fait le sel de l'existence : la vie. Rien de ce qui bouge ou qui fait bouger ne nous est étranger. Avec une gourmandise affichée pour le sport et l'actualité. L'actualité locale bien sûr, nationale, voire internationale, nous surfons toujours, mais sur Internet maintenant. Le sport et plus particulièrement le rugby qui, dans ses modernes acceptions, nous interpelle, comme on dit aujourd'hui. Et à propos duquel, à quasiment chacune de nos retrouvailles, l'interpellation est de mise. Et elle précède la garde à vue. Légionnaires musicaux caparaçonnés dans une sorte de tortue rigolarde, nous avançons et conversons soudés. Nous ne nous parlons jamais de loin, toujours dans les yeux, le geste ample, la main démonstrative et le doigt précis pour appuyer l'explication ou la question. Et quel bonheur, quand les arguties, déjà savamment distillées, ne suffisent pas à la galéjade, d'étaler la mauvaise foi en tartines bien épaisses et savoureuses à souhait ! Pagnol et son Bar de la Marine sont un peu courts des pattes de derrière. Car nous n'avons pas de Monsieur Brun. Chez nous il n'y a que des César, des Escartefigue et des Panisse, à l'œil brillant, à l'ouïe fraîche et à l'écaille argentée. Estampillés 100 % « golfe de Bizkaye ». Et c'est toujours du frais, car l'arrivage, aussi somptueux que varié, est constamment assuré, même par gros temps. Les couillonades ont beau souffler en rafales, personne n'abandonne son poste sur le pont. Chez nous il n'y a pas de mousse (quoiqu'il y en a qui vont quand même mourir apprentis), mais, des matelots aux patrons en passant par les mécaniciens et les cuisiniers, personne ne passe à travers le filet, nous faisons tous la maille, en appliquant toujours le principe sacré : une main pour le bateau, une main pour le marin. Chez Brassens, l'amitié prend le quart, au Chœur Arin c'est plutôt le trois-

quarts, qu'il soit de Bordeaux, de Getaria ou d'Astigarraga. Mais toujours dans des verres dédiés et suivant des cadences qui ne sont finalement que très rarement infernales.

C'est pourquoi il n'y a pas beaucoup d'absents à la répétition du lundi soir. Et même pour les fois, plus que rares, où il ne se passe rien, nous avons toujours des choses à nous dire. Nous trouverions à qui parler, même en Terre Adélie, tant notre propension à dissenter sur tous les sujets s'élève à la hauteur d'un automatisme automatique comme l'arrosage, qui lui s'arrête quand il n'y a plus d'eau. À l'instar des sources du Niagara, nous sommes intarissables. Joyeux mais un tantinet bordéliques, il faut l'avouer. L'arrivée d'Internet et l'utilisation massive des e-mails, surtout par l'un d'entre nous, moderne Monsieur de Sévigné, n'a en rien freiné notre soif de partager, au contraire. Eh oui ! Notre information augmente et avec elle notre aptitude à commenter les moindres faits de notre communauté chantante et rigolarde. Les faits sont sacrés, les commentaires sont libres ! Et comme nous avons tous été élevés en plein air, je peux vous dire que la liberté, nous la prenons. Après tout, le Basque est comme le scaphandre, autonome, c'est bien connu. Nous sommes restés de vieux potaches, et nous continuons à être dissipés. Tel est notre lot. Et ça fatigue un peu Andoni Zuriola, notre chef de chœur patient et bienveillant, qui a souvent du mal à trouver en nous le réceptacle attentif aux recommandations qu'il aimerait nous voir appliquer pour améliorer nos prestations. C'est sûr que quand il refermera définitivement les partitions pour comparaître devant le grand chef de la musique, là-haut dans les nuages, Andoni ne fera pas un trop long stage au Purgatoire. Le peu de mal qu'il aura fait lui sera tout de suite pardonné, tant il aura souffert en silence et avec le sourire, au milieu de notre farouche cohorte.

Or le chef qui avait l'honneur et le privilège de diriger le chœur de la Messe des Corsaires, le deus ex machina de tout ce barnum polyphonique et catholique, c'était lui. Cet insigne honneur qui rejaillissait sur notre chorale augmentait légitimement notre motivation et nous suivions avec assiduité les répétitions consacrées à cette Messe des Corsaires. Et aujourd'hui, c'était le jour. L'été durant, nous avons répété à l'église Saint-Vincent de Ciboure ou à la chapelle du quartier du Lac à Saint-Jean-de-Luz. Les répétitions se déroulaient selon un rite immuable. Tout d'abord, répétition séparée hommes et femmes, par commodité et dans un souci d'efficacité : ténors et basses d'un côté, soprani et alti de l'autre, avant de nous réunir sous la baguette d'Andoni, en fin de répétition, pour une mise en place d'ensemble. Et non par esprit macho, comme je sens que vous le pensez très fort. Nous ne sommes pas comme ça au Pays basque. Bon, un peu quand même, mais pas dans ce cas précis. Je vous le répète

encore une fois, la société basque est matriarcale. Les hommes ont beau être forts en gueule et en geste, ce sont les femmes qui commandent et qui prennent les décisions. À elles la stratégie, à nous l'exécution. À la maison, le dragon ne crache plus du feu, il se fait domestique et n'allume plus que la cheminée. Les femmes n'ont pas besoin de faire les belles pour nous attacher et nous mener par le bout du cœur : elles nous connaissent et elles nous savent. Et nous le savons.

Participent à la Messe des Corsaires, les chorales paroissiales du secteur, au grand complet, le chœur d'hommes Arin, le chœur mixte Goraki de Saint-Jean-de-Luz/Ciboure également, les hommes de Bihotzez de Guéthary, Kantariak de Biarritz et Arpège, une autre formation mixte de la Côte basque. Plus quelques francs-tireurs de ci de là. Il faut dire que si nous nous connaissons toutes et tous, plus ou moins de vue, il n'y a pas un chanteur ou une chanteuse qui soit capable de mettre un nom sur tous les autres. Beaucoup oui, mais pas tous. Aussi c'est dans une proximité plus ou moins anonyme que nous prenons place dans le magnifique chœur de l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-de-Luz. Nous nous plaçons par pupitre bien sûr, mais aussi par affinités, si bien que nous ne sommes sûrs, musicalement et identitairement, que de notre entourage immédiat. Nous formons des îlots connus au milieu d'archipels pas toujours reconnus. À ce sujet, il me vient une anecdote. Il y quelques années, lors de cette même Messe des Corsaires, j'avais remarqué, au milieu des hommes et pas loin de moi, une petite dame tirée à quatre épingles qui se levait et s'asseyait à notre rythme, mais qui n'ouvrait jamais la bouche. Et cela m'avait intrigué. Était-elle l'épouse de l'un des chanteurs ? Non, elle lui parlerait ou aurait des regards pour lui. Ou il lui parlerait ou aurait des regards pour elle. Mais non, rien. Intrigué, j'avais mené mon enquête pendant la messe, mais ma garde rapprochée ne la connaissait pas. Amusé aussi de voir ce petit bout de femme muette au milieu d'hommes sonores, je l'avais rejointe dans l'allée, pendant la sortie de la messe et je lui avais demandé, un peu perfide quand même :

— Quel dommage, madame, de ne pas pouvoir chanter une si belle messe, vous avez mal à la gorge ?

— Pas du tout, monsieur. Je ne fais partie d'aucune chorale, il ne vaut mieux pas que je chante d'ailleurs. Mais me mettre au milieu de vous, c'est le meilleur moyen de profiter de cette messe magnifique. J'en avais assez d'arriver très à l'avance pour avoir une bonne place. Je m'habille comme vous, j'arrive un quart d'heure avant et je m'installe. Au milieu des chanteurs, c'est la meilleure place, personne ne me demande rien et c'est près de la porte de côté.

Culotté, imparable et efficace. Était-elle allée, ensuite, à la

réception des chanteurs, de l'organiste et des autorités laïques et religieuses à la mairie ? Là encore, habillée comme elle l'était, elle le pouvait, et personne ne lui demanderait rien. Cet intermède, usurpation d'identité et abus de bien vocal, m'avait bien amusé et ne valait pas une saisine de « 50 millions de consommateurs » pour tromperie sur la marchandise. De toute façon, Dieu reconnaîtrait les siens. Arrivé à la mairie, j'avais relaté cet arrangement avec le Seigneur à mes copains et ça les avait également beaucoup amusés. Nous avons passé la réception à guetter l'impositrice. D'accord, il n'y a pas de féminin à imposteur, mais les femmes aussi sont capables d'imposture, la preuve. La parité mesdames, la parité ! Mais la petite muette n'avait pas réapparu.

Après un été chantant, les autres cigales de l'Arin et moi-même, étions au maximum de notre férocité vocale. Nous avons travaillé d'arrache mesure pour paraître à cette Messe des Corsaires dans nos plus beaux atours de sûreté et de musicalité devant faire honneur à notre chef, qui aujourd'hui, en plein cœur, faisait battre tous les chœurs. Bixente Zozaya, président d'honneur et à vie de notre chœur, c'était une distinction qu'il méritait et que nous méritions, tant il était l'âme et le moteur de notre chorale, avait envoyé tous azimuts, c'était lui le Monsieur de Sévigné, des e-mails de mobilisation et de motivation, tout au long de la semaine. Nos réponses lui étaient parvenues identiques, en majuscules et en gras, nous nous étions donné le mot : Bai Bixente (Oui Bixente, en basque). La motivation, nous l'avions, oui ! Et puis cette messe était une occasion supplémentaire de nous retrouver et de passer encore un autre bon moment. Comme on ne se lasse pas du bon et du beau, nous ne nous lassions pas de tous ces instants partagés, ribambelles de petits bonheurs qui enjolivaient notre vie. Et une bonne journée, une ! Car après le vin d'honneur à la mairie, nous nous égayerions sur la place Louis-XIV pour retrouver famille et amis dans ce décor de théâtre et cette lumière unique qui nimait notre pays dans un halo de béatitude. Oui, nous étions bénis des dieux. Et nous le savions, ce qui faisait toute la différence.

Je n'avais pas dérogé à ma tradition du bain matinal à la plage du Fort à Socoa suivi de ma déambulation iodée sur la digue, entre ciel et mer, en plein milieu d'un paysage splendide. Plus beau, il doit y avoir. Mais où ?

J'avais traversé Ciboure et le pont de Gaulle d'un coup de scooter liturgique et musical. Je me garai sur le parking près du port et j'arrivai à l'église pour rejoindre ma tribu chantante regroupée devant la petite porte de côté. Des chemises blanches en bouquets virevoltaient devant cette entrée discrète de l'église, tels des derviches

déréglés au milieu d'un brouhaha fait de ruptures et de reprises sonores, crachotant parfois, jamais longtemps, un silence qui, même adossé au mur de l'église, n'était jamais de cathédrale. Nous, nous étions là, et les autres chorales faisaient pareil : ça tchatchait ferme en attendant l'office. Le chef arriva ainsi que l'ordre d'entrer dans l'église. Nous envahîmes donc le chœur dans un silence plus que relatif, l'église était évidemment bondée et murmurante. Nous prîmes place par pupitre et affinité. Je me retrouvai donc entouré de Christian, un Bayonnais lyrique, complice des temps anciens où nous chantions au chœur du Conservatoire de Bayonne, Dani, facteur de troubles au chœur Arin, car toujours en ébullition, Beñat ancien patron de pêche et spécialiste des goélands et de la météo, et Arnaud un haut et grand Souletin difficile à rouler dans la farine, compagnon solide de nos années étudiantes et paloises, et qui, comme moi, avait rejoint la côte sud du Pays basque et s'y trouvait comme un poisson dans l'eau. Notre petite cuadrilla musicale était au complet. Un peu plus à droite je remarquais Rémi, premier ténor de devoir du Chœur Arin, grand chevalier du décibel, avec Xabi et Xan. Les basses et les barytons étaient regroupés autour du grand Teila et de Ramuntxo, à notre gauche. Nous, nous étions prêts. Bixente depuis longtemps. Je regardais alors les galeries et la nef. C'était le Millenium de Cardiff, les murs tapissés de monde. Le sol était invisible car des rangs serrés escamotaient les bancs et des litanies hésitantes obscurcissaient encore les allées, innocents croyant trouver une place à cinq minutes du début de la messe. Ceux-là, Dieu ne les reconnaîtra pas, c'était sûr. Car aujourd'hui dans cette église qui ressemblait à un tableau de Breughel, neige et frimas en moins, avec foule joyeuse et agglutinée, visages gourmands et trognes enluminées, car il y avait eu ramassage solaire, la foi ne sauverait pas : pas de miracle, il n'y avait plus de place, un point c'est tout. Les galeries du fond, sur trois étages, ne tanguaient pas, mais faisaient quand même un peu bateau ivre. La température montait comme un jour d'Ascension, les feuilles distribuées pour suivre la messe servaient d'éventail au plus grand nombre, on se serait cru à Séville sur les gradins de la Maestranza. Peu à peu les innocents quêteurs de place disparurent, débarrassant le plancher et l'allée centrale. Le maire Eneko Haraneder et son conseil municipal, avaient pris place dans la loge à eux réservée, ça pouvait commencer.

Il ne manquait rien pour célébrer le culte ou pour passer un bon moment au milieu de ces Basques, petit peuple qui chante et qui danse au pied des Pyrénées, comme l'écrivait Voltaire, et qui vous transforment les églises en Olympia, même pour les messes d'enterrement qui, si elles sont chargées de foi et d'émotion, ne sont jamais lugubres. Chagrin, recueillement et dignité y étaient rehaussés par une magnifique polyphonie rendant le passage moins triste. Et

aujourd'hui, ce n'était pas un enterrement dont il s'agissait ! C'était une messe dominicale, et quelle messe ! Le joyau de la liturgie basque dû au bon Juan Urteaga, qui allait scintiller de tous ses feux, résonner de tous ses accords, éclater en majesté, faisant de l'église Saint-Jean-Baptiste, l'endroit de l'univers qu'aujourd'hui Dieu devait préférer, c'était sûr.

Pour cette grandiose occasion, c'était Dominique Aguirre, curé de Saint-Jean-de-Luz qui célébrait la messe. Avec les autres célébrants et les enfants de chœur, ils remontèrent l'allée centrale jusqu'au chœur, fendant les choristes pour accéder à l'autel en haut des marches. Le mur blanc et pas encore des acclamations se reconstitua derrière eux.

La foule se recueillit enfin. Andoni Zuriola prit place face au chœur. Les galeries séculaires craquèrent en signe d'approbation. On y était. Nous nous levâmes comme un seul homme, les femmes aussi. Des raclements de gorge et des toux de confort émaillèrent la mise en place. Andoni Zuriola écarta les bras, captant l'attention de ce troupeau que, berger musical, il avait pour mission de guider. D'un signe il fit ouvrir les partitions. L'organiste envoya Agur Eliza, le chant d'entrée. C'était parti !

Héritiers de la tradition, nous pensions prendre cette messe à l'abordage. Ce n'est pas tout à fait comme ça que ça allait se passer.

CHAPITRE II

Dimanche matin

En plein chœur

La messe déroulait ses fastes et ses accords rehaussés par l'orgue qui magnifiait les interventions du chœur. Debout, assis, gorge déployée, silence religieux, forcément, sous la houlette d'Andoni Zuriola, nous voguions à travers la liturgie d'un cap sûr et musical à souhait. Nous nous régaliions à chanter, autant que l'assistance, aux anges, forcément aussi, à nous écouter. Ici pas de démon, il n'était pas encore midi. La communion avait attiré ses candidats étirés en longues files paisibles, rien ne pressait et il y en aurait pour tout le monde. Pendant ce temps nous chantions *Hor zaude Jesus*. Dominique Aguirre, le curé de Saint-Jean-de-Luz, remercia ses ouailles, les croyants de passage, les moins croyants, l'organiste, le chœur et son chef, et au nom du maire, invita tous les acteurs de la cérémonie dans les salons de la mairie pour le traditionnel vin d'honneur. La messe tirait à sa fin, nous pouvions envoyer *Eskerrak eman*, le chant final, le bouquet de ce feu d'artifice liturgique et harmonisé. Applaudissements. Orgue décalaminant ses tuyaux. *Ite missa est*.

Un joyeux foutoir suivit la fin de la cérémonie d'où l'on ne se hâtait pas trop pour répondre à l'invitation laïque et municipale cette fois, pour une autre communion. Presque deux heures sans pouvoir nous raconter nos petites histoires et commenter à chaud notre prestation, nous avions du retard à l'allumage. Des groupes emboîtaient le pas de l'assistance pour quitter l'église, d'autres stationnaient dans les allées, saluant famille et amis, d'autres encore, dont j'étais, reprenaient à même le chœur le fil de la conversation. L'église se vidait, seule la grande porte faisant goulot, étranglait encore quelques fidèles. Un mouvement de ce qui restait de foule dans le chœur, déséquilibra le côté gauche. On s'affairait autour d'une choriste affalée sur les marches menant à l'autel. Je m'approchai, suivi de Michel Garazi, baryton et toubib.

— Il est médecin, dis-je.

Le petit groupe s'écarta devant l'autorité médicale. Je profitai de l'ouverture. Michel s'accroupit face à la choriste, la prit aux épaules

pour relever son buste. C'était Thérèse Larralde, chef d'une vieille famille luzienne.

— Elle est morte, dit-il simplement, j'appelle les pompiers.

Un « oh ! » parcourut l'assistance.

— N'avancez pas, ne touchez à rien, intima Michel aux trop curieux qui s'approchaient à nouveau.

L'église s'était enfin vidée.

Si la messe était dite, elle n'était pas finie. J'avais remarqué une infime trace noirâtre dans le cou, sous l'oreille droite. Comme une piqure d'insecte.

Je reculai, sortis mon téléphone et fis une photo du groupe s'affairant, sans montrer le visage de la victime et sans me faire remarquer. J'avais un peu honte, mais le réflexe avait pris le dessus.

J'interceptai Dominique Aguirre sortant de la sacristie pour venir aux nouvelles. J'avais chanté avec son frère, baryton de catégorie au chœur Oldarra de Biarritz.

— C'est Thérèse Larralde. Elle a eu un malaise ou autre chose. Je téléphone à la police.

— Mon Dieu, ne trouva-t-il qu'à dire.

Mais c'était de circonstance et le lieu s'y prêtait.

Maintenant, lui aussi était blanc en s'approchant du corps. Deux prêtres le rejoignirent pour organiser un léger service d'ordre qu'imposait la situation. Le goupillon faisant le sabre, on aura tout vu !

J'appelai mon ami Jacques Seignosse, commissaire de police à Saint-Jean-de-Luz.

— Salut, Petit Poulet – c'était le surnom que mes amis et moi nous lui donnions – je viens gâcher ton dimanche. Il y a du grabuge à l'église.

— Oui Xanti, je sais, les pompiers viennent de nous avertir, quelqu'un est mort.

— Oui, mais peut-être assassiné, je viens de le découvrir. Et c'est Thérèse Larralde.

— Nom de Dieu !

Décidément, les surpris n'avaient pas beaucoup d'imagination en ce dimanche de septembre.

— J'arrive, attends-moi, ajouta-t-il après une pause.

Je m'approchai de Michel Garazi toujours en faction auprès de la

défunte. D'un coup de menton je lui indiquai la trace dans le cou. Il me fit oui de la tête.

— J'ai téléphoné à qui il faut, marmonnai-je à son oreille.

Je retournai près du cordon sécuritaire, il était trop tard pour le sanitaire, que le curé avait organisé autour du corps, dispersant les curieux, comme Jésus l'avait fait pour les marchands du Temple, mais dans le calme et avec une onctueuse fermeté. Il ne fallait pas affoler le troupeau.

Je téléphonai à Roland Campan, directeur de *La Gazette du Pays Basque*, journal auquel je collaborais, pour des comptes rendus de corridas, de parties de pelote, des billets d'humeur, des critiques gastronomiques ou toute autre chose. Et aujourd'hui, c'était autre chose.

— Salut Roland, j'ai du nouveau.

— À quel sujet Xanti ?

— Thérèse Larralde est morte, elle a été victime d'un malaise ou autre chose dans le chœur de l'église pendant la Messe des Corsaires. Je chantais et je suis encore dans le chœur, à quelques mètres de son cadavre. Seignosse arrive.

— Ah oui, effectivement, c'est du nouveau. Bon, on fait la une avec et tu fais un papier pour la page 3.

— J'ai pris une photo avec mon téléphone portable. Une photo du chœur rempli de chanteurs, prise du public, et une photo de la maison des Larralde sur le quai de l'Infante, feront l'affaire, me semble-t-il. Je t'envoie ma photo et je te tiens au courant.

— On fait comme ça. Je m'arrange pour les photos. À tout à l'heure.

— Ciao, ciao, Roland.

Les pompiers arrivaient dans le chœur, et Michel Garazi leur expliqua le topo. Ils ne touchèrent donc à rien.

— Le commissaire Seignosse arrive, indiquai-je.

Je téléphonai au secrétariat de rédaction du *Parisien*, journal auquel je collaborais également lorsque du lourd se produisait sur la Côte basque.

— Bonjour, Xanti Sopuerta à Saint-Jean-de-Luz. Kattalin est-elle là ?

Kattalin était une vieille copine d'Arcangues, exilée à Paris et qui travaillait à la rédaction du *Parisien*, c'était mon relais au journal.

— Non, me répondit-on, mais je vous passe quelqu'un.

J'expliquai la situation et mon correspondant la trouva cocasse. Il m'accorda un feuillet et une photo pour le lendemain, et plus ensuite, si l'affaire se développait.

Ensuite, ce fut au tour de Geneviève. Ma Geneviève, la femme que j'aimais et qui m'aimait, et qui m'attendait quelque part sur la place Louis-XIV. Elle tenait pharmacie rue Gambetta, vivait sa vie et moi la mienne, et quand nous les croisions c'était mieux que le paradis.

— Salut Madame L'Oréal.

— Comment va Rouletabille ?

— Moi, bien. Où es-tu ?

— À la terrasse du Petit Suisse, avec Maïté Teilary. Nous attendons nos hommes.

— La réception a-t-elle commencé à la mairie ?

— Oui, ça rentre mais personne ne sort.

— Jean-Michel y est ?

— Maïté l'a vu entrer, mais pas toi.

— Je suis encore à l'église avec le curé, deux prêtres, Michel Garazi et les personnes qui se sont occupées de Thérèse Larralde croyant qu'elle avait un malaise. Mais il n'en est rien. Elle est morte, mais, attention écoute bien, sans doute assassinée, dans le chœur de l'église à la fin de la messe. Ne dis rien. Les pompiers sont là, et Petit Poulet arrive. Maintenant, tu le dis à Maïté, mais motus. L'info n'a pas dû encore parvenir à la mairie. Ouvre les yeux et les oreilles. J'arrive dès que je peux.

Un blanc colora silencieusement notre conversation, puis Geneviève se reprit.

— Thérèse Larralde ? Mais comment ?

— Je ne sais pas trop. Je te laisse, voilà Petit Poulet.

Le commissaire Seignosse flanqué de deux enquêteurs en civil et de deux poulets en bleu marine, pénétra dans le chœur. Avec ses inspecteurs, il se dirigea vers le cadavre et Michel Garazi, toujours en faction. Les bleus rassemblèrent le petit troupeau de témoins devant l'autel latéral à la gauche du chœur et commencèrent à relever les identités.

Seignosse s'entretint rapidement avec les pompiers puis avec l'autorité ecclésiastique avant de me rejoindre.

— Salut Xanti, tu es là depuis le début ?

— Salut Jacques. Presque. Michel Garazi et moi étions les derniers de notre côté à quitter le chœur quand ça a bougé à notre gauche.

Certains ont pris l'allée latérale et sont sortis par la porte de droite sur la rue de l'église, sans se rendre compte de rien. Michel et moi nous nous sommes approchés d'un petit groupe qui s'était formé autour d'une personne que nous ne distinguions pas. Michel, comme moi a cru à un malaise, enfin, je le pense, il te le dira...

— Michel, c'est le médecin ?

— Oui, il chante à l'Arin. Il a fait reculer tout le monde et il a constaté tout de suite la mort en prenant la personne, affaissée sur elle-même, par les épaules. C'est là que nous avons vu son visage. Aussitôt, j'ai remarqué une petite trace dans le cou. Michel l'avait vue aussi. Puis le curé est arrivé, et les deux autres prêtres. Michel est toujours resté près du corps. Ceux qui se sont rendu compte de quelque chose n'ont pas dû beaucoup manipuler la victime. Elle était affalée sur la deuxième marche, un peu penchée vers la gauche, la tête en avant sur le buste. Comme si elle s'était assise lourdement. Je ne me rappelle pas comment ses bras étaient positionnés.

— Bon, je vais voir les autres et interroger ton copain. L'identité judiciaire arrive.

— Je pourrais faire une photo quand les pompiers vont emporter le corps ?

— Oui, puisque tu es là.

— Merci, Petit Poulet, tu es la crème...

— Des poulets de Bresse. Oui je le sais, tu me le dis toujours.

Les gars de l'identité judiciaire arrivèrent avec tout leur barda. Photo, re-photo. Angles, coutures, tout y passa. David Hamilton n'était pas loin, car malgré les flashes qui crépitaient nous étions dans le flou. Pas trop artistique quand même.

De leur côté les pompiers avaient déplié une grande housse foncée dans lequel ils transporteraient la victime. Le ballet des enquêteurs continuait qui gardaient « au frais » les témoins, avant de les lâcher quand le corps serait emporté et l'église passée au crible. Seignosse n'allait pas prendre le risque de les laisser partir avant que l'église ne soit minutieusement fouillée. Peut-être l'arme du crime se trouvait-elle encore dans le chœur, ou les travées ? La fouille en règle commença avec l'arrivée de nouveaux membres de la Maison Poulaga qui fermèrent les portes, les principales, celles de la rue Gambetta et celles de la petite entrée sur la rue de l'Église.

Seignosse téléphonait : au maire, Eneko Haraneder. Il arriva quelques minutes après par la rue de l'Église, plus discrète. Seignosse l'accueillit et lui fit part de la situation. Le maire alla ensuite saluer le curé et les deux prêtres. Il fit un petit signe aux témoins, puis revint

vers Michel Garazi et moi qui entourions Seignosse. Il nous tendit la main à Michel et à moi.

— Sale affaire Xanti, et toi tu es là.

— Le nez, Eneko, le nez. La tchatche aussi, car si nous ne traînons pas à bavasser, nous passons à côté.

— Pauvre Thérèse, ça va faire remonter les vieilles histoires et les rivalités familiales !

— *Le Parisien* prend, lui dis-je. Demain on va parler de Saint-Jean-de-Luz dans les médias, même nationaux. Ça va te faire de la pub et booster Musique en Côte Basque et l'Académie Ravel. Il y aura du monde pour voir assassiner les sœurs Labèque ou Tedi Papavrami.

— C'est ça oui. Ah, ces journalistes !

— Sois prêt Eneko. Dans cinq minutes, quand les témoins vont retrouver l'air libre, la rue Gambetta et la place Louis-XIV vont afficher plus que complet. Déjà ça s'agite depuis qu'on t'a vu quitter la mairie et aller à l'église.

— J'ai été discret.

— Discret en traversant la place Louis-XIV ! Même Arsène Lupin n'y arriverait pas.

Les pompiers enlevèrent le corps, je pris mes photos. Et on relâcha le petit troupeau de fidèles secourables. L'encierro informatif allait commencer.

Prenant le maire à part, Seignosse nous donna congé.

— Je t'appelle, lui lançai-je.

Michel et moi quittâmes les lieux par la petite porte de côté. Dehors, bloqué par les plantons bleu marine, la phalange médiatique piaffait. J'avais un joli coup d'avance sur la concurrence qui n'avait eu, au mieux, que l'ambulance des pompiers à se mettre sous le pixel.

Michel me prit par l'épaule.

— Je crois que l'on a mérité de boire un bon coup. Les émotions ça assèche.

— Tu l'as dit. La trace n'était pas nette, mais il y a quelque chose, comme une piqure. De quoi, de qui ?

— Madame Larralde n'a pas eu l'air de souffrir. Pour moi, elle est morte sur le coup. Ça ressemblait à une piqure en effet. Mais elle semblait crispée, tétanisée même, comme avec du poison. Bizarre.

Nous étions parvenus sur la place Louis-XIV où ça commençait à s'agiter. Nous nous dirigeâmes vers le guéridon d'où Geneviève et Maïté avaient surveillé le secteur. Jean-Michel, le mari de Maïté les

avait rejointes, m'attendant comme le Messie. Nous fendîmes la foule, et accostâmes, Michel et moi, au guéridon. Je claquai un bécot mutin à Geneviève, il y avait deux jours que je ne l'avais pas vue. Et j'embrassai Maïté. Michel embrassa lui aussi Maïté et Geneviève. Je calmais ensuite les ardeurs du trio questionneur en annonçant :

— D'abord, un petit peu de vin, ensuite, nous vous disons tout. Michel, que prends-tu ? Moi ce sera un txakoli.

— Ça me tente, je te suis.

— Et vous ? demandai-je aux autres.

— Non, j'y vais, me coupa Jean-Michel, viens avec moi, je n'ai que deux mains.

Je le suivis à l'intérieur où l'on commandait et payait tout de suite les consommations que chacun transportait ensuite à la terrasse. Le Petit Suisse, bar à vin nouveau venu dans le paysage œnologique et gastronomique de la place Louis-XIV, proposait une guirlande de portions joliment élaborées, à la manière de ce qui se fait maintenant à Saint-Sébastien ou ailleurs dans les endroits de catégorie au sud de la Bidasoa. Je commandai aussi une ardoise de charcuterie. Il était 13 h 30 et j'avais la grignotière en panne.

De retour autour du guéridon, le petit cercle se souda.

Je commençais à poser le décor : la tchatche et le mouvement de foule. Michel prit le relais, descriptif et clinique à souhait : la position du corps, la trace dans le cou, la crispation, l'hypothèse poison. Je décrivis les témoins, les pompiers, la fouille de l'église, l'arrivée du maire et ses allusions à l'histoire pas si ancienne où la famille Larralde avait été secouée par des épisodes multiples et douloureux.

— Nous avons vu partir le maire presque en courant et remonter la rue Gambetta, continua Maïté. Tu penses bien qu'après ton coup de téléphone, nous surveillions le portail de la mairie.

Je me basculai une lampée de txakoli qui descendit en frétilant jusqu'aux ongles des pieds. Michel ne fut pas en reste, faisant claquer sa langue dans un grand sourire.

— Quel plaisir, nous l'avons bien mérité, n'est-ce-pas Xanti ?

— Pour ça oui !

Et il siffla son verre avec enthousiasme.

— Je vais vous laisser, dit-il, j'en aurai des choses à raconter à la maison, ma femme doit m'attendre un peu agacée de mon retard. Quand je ne suis pas de garde je laisse mon téléphone chez moi. Mais j'ai des circonstances atténuantes, et le récit que je vais lui faire en tant que témoin privilégié va la calmer toute de suite. Ce txakoli était

ce qu'il me fallait. Bonne après-midi.

Et il quitta difficilement notre position, la foule ayant envahi la place que l'on sentait parcourue d'un frisson difficile à appréhender. La nouvelle s'était répandue, c'était sûr !

— Et vous, demandai-je aux trois autres ?

— Je n'ai rien vu, commença Jean-Michel. Je suis sorti assez rapidement de l'église et je suis allé à la mairie comme tout le monde. Là, personne ne s'est rendu compte de rien, même pas de l'absence du curé. Le maire a fait son petit discours classique et nous avons picoré et bu un verre ou deux, comme d'hab. En tout cas, nous n'avons noté rien d'anormal. Je ne l'ai pas vu quitter la salle non plus.

— D'ici non plus nous n'avons rien remarqué, n'est-ce-pas Geneviève, embraya Maïté. Nous étions aux aguets, mais rien.

— Rien en effet, confirma Geneviève, à part les chanteuses et les chanteurs entrant en peloton à la mairie. Sauf un. Qui n'est pas entré à la mairie et qui s'est dirigé vers le port.

— Ce n'était peut-être pas un chanteur, fis-je.

— Si. Pantalon noir chemise blanche.

— Tu le connais ?

— Non.

— Et toi Maïté, tu l'as vu ?

— Non, je ne l'ai pas remarqué.

— Bizarre, continua Jean-Michel. Un type qui chante la messe et qui ne va pas à la réception.

— Peut-être qu'il est au régime ou qu'il n'aime pas la compagnie, ou les deux, tenta Geneviève.

— C'est bien ce que je dis, reprit Jean-Michel, bizarre.

— Ça n'a en effet aucun intérêt, confirma Maïté, passer un bon moment à la messe et rentrer chez soi tout de suite après, un dimanche en plus ! Il faut savoir vivre, prendre le temps et en accorder aux amis. Il n'a pas les mêmes valeurs que nous, tant pis pour lui.

L'ardoise de charcuterie arriva sur ses considérations et nous nous appliquâmes à lui faire un sort.

Avec la charcuterie, les vraies questions affleurèrent, et c'est Maïté, qui donna le signal.

— Pourquoi tuer cette pauvre femme ? Et pourquoi la tuer là, en pleine messe, au milieu de la foule, au vu et au su de tout le monde, dans cette église Saint-Jean-Baptiste qui est le centre de tous les

dimanches luziens ?

— En tout cas, c'est quelqu'un d'ici, ajouta Jean-Michel. Qui connaît les us et les coutumes sur le bout des doigts. Un choriste ? Pourquoi pas, mais pourquoi le faire là ? Il y a d'autres endroits et d'autres moments plus appropriés pour se débarrasser de quelqu'un, sans prendre des risques inconsidérés.

— C'est quelqu'un qui connaît la musique en tout cas, précisai-je, et celle d'Urteaga en particulier, et aussi la liturgie. Balancer son coup au moment de l'ite missa est et de l'Eskerrak eman, le chant final de remerciement, c'est aussi de l'humour. Noir, j'en conviens, mais de l'humour, car la victime, elle peut partir c'est sûr, puisque la messe est finie. Et ad patres en plus !

Maïté et Jean-Michel étaient au fait de la chose luzienne. Et Maïté se révélait être un auxiliaire précieux dans les quêtes des multiples sésames nécessaires pour suivre les faits divers qui peuplaient l'actualité à Saint-Jean-de-Luz et à Ciboure. Elle s'intéressait et savait quasiment tout, mais pour sa propre gouverne. Elle ne répondait qu'aux questions, si on sollicitait ses informations. Maïté savait, il suffisait de le savoir. Et c'est de bonne grâce qu'elle vous livrait le fruit, toujours frais et goûteux, de ses investigations. Et ses éclairages, pour moi le non autochtone, se révélaient toujours judicieux et amusants, ce qui ne gâchait rien. Je l'écoutais donc toujours avec attention. Jean-Michel, lui, était plus dans l'histoire, plus dans la géographie, mais savant aussi de particularités locales, qu'elles soient généalogiques, culinaires, culturelles ou autres. Ils constituaient un couple épatant avec lequel on ne s'ennuyait jamais et avec qui on apprenait. Aujourd'hui encore, ils justifiaient leur réputation.

— Et si ça recommençait ? demanda Maïté.

— Recommençait quoi ? fis-je, ignorant.

— Les vieilles histoires de famille et les rivalités entre les Iturmendi et les Larralde, pardi !

CHAPITRE III

Dimanche après-midi

Chassés-croisés

Les Iturmendi et les Larralde étaient deux vieilles familles luziennes. Les Iturmendi avaient fait de Maldagorria, splendide maison basque au-dessus du golf de La Nivelle à Ciboure, leur port d'attache. Les Larralde, eux, étaient amarrés au quai de l'Infante, sur le port de Saint-Jean-de-Luz, et vivaient dans une remarquable maison d'armateur.

Pierre Iturmendi avait créé l'armement Ontziluz, puis il s'était dit : « Pourquoi ne pas mettre moi-même mes poissons en conserves ? » Et il avait créé la conserverie Arrantzaluz. De son côté Michel Larralde n'était pas resté à quai. Mais il avait fait le chemin inverse. Il avait d'abord mis en boîtes dans sa conserverie Bascomer, le poisson qu'il achetait aux autres. Ce n'est qu'ensuite qu'il avait décidé de pêcher lui-même le poisson dont il avait besoin. L'armement Bascopêche était né. Et les premiers tirages entre les deux familles, dus à cette symétrie jugée arrogante et cynique par l'un comme par l'autre. Et comme ils faisaient à peu près les mêmes choses en même temps, ça pétait grave.

Tous les deux avaient été de l'aventure sénégalaise de pêche au thon à Dakar et avaient participé à l'essor économique de la Cité des Corsaires basques. Ontziluz avait pu compter sur ses bateaux vedettes et ses patrons emblématiques, tous Cibouriens. On se souvient de Carmenchu et d'Étienne Berrouet, de Le Prodiges et de Martin Passicot, de Pampero et de Michel Hacala, d'Annie Robert et de Raymond Sansebastian. En avant toute aussi à Bascopêche avec Le Basque et Noël Lissardy, Agur Maria et Eustakio Ubera, Roncevaux et Mattin Ostiz, Le Goéland et Beñat Alsugurren.

Les deux rives de La Nivelle vivaient au rythme des sirènes des usines appelant les ouvrières au turbin pour traiter le poisson au gré des arrivages. Ça parlait fort, et quand il s'agissait des Iturmendi et des Larralde, ça gueulait ferme.

C'était l'époque bénie où la pêche donnait un lustre à nul autre pareil à Ciboure et Saint-Jean-de-Luz. Les pêcheurs pêchaient, les conserveries conservaient et la vie était belle sans être toujours facile.

À force de travail et d'entreprise, Michel Larralde et Pierre Iturmendi se l'étaient rendu plus facile, leurs vies. Mais elles n'avaient pas été toujours belles. La faute aux aléas et aux évènements qui parsèment l'existence et dont on ne maîtrise pas toujours les conséquences.

Pierre Iturmendi avait épousé Anne-Marie Garat et ils avaient eu un fils, Xabi, tout le portrait de sa mère. Mais quelques mois après la naissance, Anne-Marie avait quitté Pierre Iturmendi pour Michel Larralde qui était son amant. De qui Xabi était-il le fils ? De Pierre Iturmendi ou de Michel Larralde ? C'était la grande question qui avait agité le Landerneau luzien pendant des mois. Pierre Iturmendi avait gardé ce fils et il en avait fait un Iturmendi. Puis il avait épousé Eugénie Sopite, une sainte disait-on, d'où son surnom « Sainte Eugénie », qui lui avait donné deux enfants, Mirentxu et Koxe.

Mirentxu était mariée à Kepa Agirre Kortabarria, que tout le monde appelait Keko, banquier et homme d'affaires bizkaïen et elle vivait entre Getxo, la banlieue chic de Bilbao, et la maison familiale de Ciboure. Ils avaient deux enfants, Koldo et Lourdes.

Koxe, lui, avait épousé Carlotta Zimmer, une Suisseuse rencontrée à Berkeley où ils étudiaient tous les deux. Brillant informaticien, il avait monté et revendu des start-up avant de se tourner vers le vin et l'Hérault où il avait racheté et développé, à la californienne, plusieurs domaines viticoles. Avec son épouse et ses trois enfants, Katarina, Heidi et Gorka, il habitait une belle maison de pierre, face à la Rhune, sur la route d'Olhette qui relie Ciboure à Ascain.

Michel Larralde avait donc épousé Anne-Marie Garat après le divorce de celle-ci avec Pierre Iturmendi. Ils avaient eu trois enfants.

Portrait vivant de sa mère Anne-Marie, Thérèse, l'aînée, que l'on venait d'assassiner, vieille fille, la « Mère Emptoire », comme la surnommait Bernard son jeune frère. Son père l'avait envoyée à l'université pour qu'elle s'y trouve un mari. Elle était revenue de Bordeaux toute seule, mais avec un diplôme de gestion d'entreprise et une expertise comptable qu'elle avait peaufinés en Suisse à Zurich.

À la mort de son père, c'est elle qui avait pris en main les destinées de la famille. Autoritaire, insupportable parfois, elle menait son monde à la baguette. Cependant, les choix qu'elle faisait s'étaient toujours révélés judicieux et toute la famille en profitait. Pieuse, elle n'allait pas jusqu'à se confire en dévotions, mais elle brûlait d'un feu intérieur quand même. Elle était un membre influent du conseil paroissial et un pilier de la schola.

Marié à Catherine Élisalde dont il avait deux enfants, Pascal et Anna, Jean son frère cadet était effacé, avait fait HEC et gérait le

patrimoine immobilier du clan : entrepôts à Saint-Jean-de-Luz, Bayonne et Bordeaux, immeubles de rapport sur la Côte basque, hôtels à Dakar. Mais il rêvait d'être archéologue et il en avait toujours voulu à son père d'avoir dû sacrifier sa passion sur l'autel des intérêts familiaux.

Le troisième enfant de Michel et d'Anne-Marie Larralde, Bernard, était célibataire. Diplômé de Harvard, brillant avocat, c'était le juriste de la famille et le seul indépendant de sa sœur aînée dont il pouvait lui arriver de contester les choix. Fidèle au clan et redoutable pour qui s'avisait d'attaquer la famille. Et quand ça chauffait pour les Larralde, c'était lui qui montait au créneau, appuyé par la logistique implacable de Thérèse. Il habitait un vaste appartement sur le port de Larraldenia à Ciboure.

Et Xabi, le fils de Pierre Iturmendi et d'Anne-Marie sa première épouse, me direz-vous ?

Eh bien, c'était là justement que le bât avait blessé !

Son père l'avait élevé à la dure, comme s'il voulait lui faire payer le départ d'Anne-Marie. Eugénie pouvait l'entourer le chouchouter et ne faire aucune différence avec ses propres enfants, Xabi avait grandi comme ces branches de hêtres noueuses et rebelles, se distinguant farouchement du tronc. Pierre avait beau se gendarmier et prendre sur lui, il regardait Xabi comme un reproche vivant de son défaut de discernement, de son égoïsme et de son manque d'attention, vis-à-vis d'Anne-Marie. Ce qui avait détruit leur relation et l'avait poussée dans les bras de Michel Larralde. Il n'avait rien vu venir : quand un Iturmendi vous épouse, c'est la pierre de taille, le bois de chêne, le cuir et le lin qu'il apporte, en plus de l'anneau. Et quand il voyait son fils, Pierre Iturmendi voyait Anne-Marie à qui Xabi ressemblait étrangement. Et Pierre savait que Xabi savait. Horrible ! Ce lest maudit que les Iturmendi faisaient voyager à fond de cale, chargeait aussi la barque et l'esprit de Xabi comme une cargaison toxique dont aucun port ne voulait. Quel que soit le filet qu'il lançait, quel que soit l'endroit, quelle que soit la marée, quelle que soit la profondeur, c'est toujours sa mère qu'il remontait à la surface. Sa mère abandonneuse et étouffeuse, absente et omniprésente. Sa mère, objet de toutes les conversations et de toutes les détestations. Toute son enfance il avait voulu lui parler, on n'avait fait que lui en parler. Voulait-il la rencontrer ? On la lui racontait.

Et puis Thérèse Larralde était née, elle avait grandi. Quand lui vint l'âge d'être regardée par les garçons, Xabi la regarda, de plus en plus, de plus en plus souvent, de plus en plus intensément. Quand il la croisait, c'était sa mère qu'il croisait, c'était sa mère qui lui embrumait l'esprit, en plus jeune, en plus accessible puisqu'il pouvait la voir. Pas

lui parler. Ce qu'il n'avait jamais osé faire. Les Iturmendi ne parlaient pas aux Larralde. Jamais. Comme avec sa mère, sa relation avec Thérèse était impossible. N'était-elle pas sa demi-sœur, voire sa sœur, comme il ne l'avait que trop souvent entendu ? On ne pactise pas avec l'ennemi.

C'est à partir de ce point de non aller affectif que Xabi avait commencé à changer. En plus d'être mal aimé, il se sentait marqué au fer rouge par la malédiction qui continuait à le frapper. Il n'avait pas eu de mère à aimer, malgré tout l'amour qu'Eugénie la seconde épouse de son père lui portait, et maintenant il ne pouvait aimer à sa guise, lui qui avait tant à donner. Ses fredaines étaient monnaies courantes, surtout pour son père qui passait derrière lui, régler les additions et les addictions. Car tout était bon, mauvais plutôt, pour Xabi. Les consommations, les fréquentations, les provocations, les dégradations. Son premier cercle était vicieux. D'ailleurs, pouvait-il en avoir un second ?

Chaque famille avait élevé ses enfants dans la haine de l'autre clan. Un mur les séparait. Chacun restait de son côté et élevait chemins de ronde et tours de guet d'où il n'était pas rare qu'il tire à vue. La guerre faisait rage. Sur l'eau où les flottilles rivalisaient. À terre où les conserveries sertissaient à tour de bras dans une féroce concurrence. En sport, où l'antagonisme de Pierre Iturmendi et de Michel Larralde avait rebondi jusqu'au Pavillon Bleu, le stade où jouaient les rugbymen du Saint-Jean-de-Luz-Olympique. Là aussi ils s'étaient croisés et décroisés à la présidence du club. Ils s'étaient opposés aussi dans les urnes, divisant la ville en deux. Les campagnes électorales étaient dures. On ne faisait pas que coller des affiches, les pains suivaient. Et les bourre-pifs entre petites mains de chaque camp renvoyaient les soirées de boxe au Caesars Palace au rang de bluette pour jeunes filles en fleurs. L'un et l'autre avaient été élus maires de Saint-Jean-de-Luz. Chacun avait ses équipes, ses lieutenants, ses inconditionnels. De rivaux ils étaient devenus adversaires, puis ennemis. En tout. Avec cruauté.

Jusqu'à la nuit où les usines Arrantzaluz avaient brûlé. Dans l'incendie qui avait ravagé la conserverie et les bureaux de l'armement Ontziluz, l'on avait retrouvé deux cadavres. Celui du gardien de nuit, et un autre que l'on n'avait pas pu identifier et que l'enquête avait attribué à Xabi Larralde. Dans le bureau de Pierre Iturmendi le coffre était ouvert, sans effraction, et vide de la paye des ouvriers et des pêcheurs qui devait être faite le lendemain. Tout l'argent avait disparu. Quelques papiers et documents étaient encore dans le coffre. Lors de l'enquête, Pierre Iturmendi avait dit à la police qu'il était le seul à connaître la combinaison. Or il savait que Xabi la connaissait

aussi. Il avait percé son secret. En ce mois d'août, c'était l'immatriculation de Vagabond, l'un de ses bateaux, qui constituait la combinaison : BA 294 615, précédée de O et A, toujours (pour Ontzi et Arrantza) et suivie de Z (pour Luz). Chaque mois il en changeait. Mais tout cela, on ne l'avait su que bien plus tard.

À Saint-Jean-de-Luz et à Ciboure, ce matin-là, le poisson avait un goût de cendre. Les obsèques du gardien de nuit et de Xabi s'étaient déroulées en l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-de-Luz, remplie jusqu'au toit, dans une dignité et un recueillement qui n'avaient pas réussi à occulter la tension qui électrisait la ville et les questions que partout l'on se posait. Que faisait Xabi dans l'usine ? Qui avait mis le feu ? L'argent avait-il brûlé ?

Pour la première fois depuis bien longtemps, l'on avait vu les Iturmendi et les Larralde rassemblés dans un même lieu. Mais Anne-Marie, tout de noir vêtue, avait assisté à la cérémonie, en retrait au bras de son mari Michel Larralde qui conduisait le clan.

On dit qu'on l'avait aperçue, quelques jours après l'enterrement, se recueillant seule sur le caveau des Iturmendi où reposait désormais son fils. Elle y était revenue ensuite régulièrement. Pas longtemps hélas. Elle perdit la vie quelques mois plus tard dans un accident de la route, seule au volant de sa voiture.

Ces deux drames avaient sonné la fin de la guerre des clans. Michel Larralde avait réduit la voilure. Bascomer et Bascopêche avaient couru sur leur erre, pour disparaître inexorablement, comme toute la pêche et leurs industries dédiées. Les Iturmendi s'étaient reconvertis dans les affaires, en Amérique du Sud.

Et puis Radio Quai avait commencé à émettre de drôles d'informations. Radio Quai, à Ciboure et Saint-Jean-de-Luz, c'est la rumeur, celle qui prend sa source sur et autour du port et qui enfle dans les milieux de la pêche qui alimentaient autrefois la majorité de la chronique.

La nouvelle s'était répandue et tournait en rond comme un banc de sardines prisonnières dans une bolinche. Malgré la montre offerte par Pierre Iturmendi à Xabi pour ses 18 ans et retrouvée à son poignet, le cadavre retrouvé serait celui d'un clochard qui squattait les usines. Xabi ne serait pas mort dans l'incendie. Il vivrait en Amérique du Sud où il se serait réfugié en Amazonie avant de recommencer une autre vie, sous un autre nom, dans la pêche et le poisson, en Colombie, où il aurait réussi. Bon sang ne saurait mentir. La famille Iturmendi était bien sûr muette sur le sujet. Et personne ne se risquait à évoquer cette affaire devant elle.

Pourtant, ce n'était pas les questions qui manquaient.

Xabi était-il parti avec l'argent ? Le cadavre du clochard participait-il du maquillage de l'affaire ? Pierre Iturmendi était-il au courant ? Avait-il protégé son fils ? L'avait-il aidé par la suite ? Le redéploiement des activités de la famille en Amérique du Sud était-il lié à cette affaire ?

Comme le monstre du Loch Ness, ce mystère revenait à la surface puis disparaissait, englouti dans des eaux saumâtres que personne finalement n'avait envie de remuer. Le temps était passé par là. Les Larralde et les Iturmendi n'occupaient plus le haut de l'affiche. Les protagonistes avaient quitté ce monde, et leurs héritiers avaient tourné la page. La pêche aussi avait plié les gaules et il ne restait quasiment rien de cette époque. Seule réminiscence de cette aventure, la Fête du Thon qui voit Saint-Jean-de-Luz frétiller au son des bandas et dans un fumet de piperade au début du mois de juillet. Cette fête ne revêtait plus aujourd'hui qu'un aspect touristique alors qu'à l'origine elle avait été créée pour la promotion du thon, « le bifteck de la mer », souvenez-vous.

Rien n'avait jamais pu étayer cette thèse de la reconstruction en Amérique latine que certains qualifiaient d'exotique, alors que d'autres y voyaient une explication logique. Et personne n'avait jamais revu Xabi depuis cette tragique nuit. Du moins personne qui ne soit pas de sa famille, comme le prétendaient les partisans de la thèse de la fuite maquillée.

Et jamais la police n'avait rouvert le dossier. Et même si elle y avait pensé, les Iturmendi et les Larralde étaient des notables qu'il valait mieux ne pas déranger sans biscuit. Finalement, cette situation était confortable pour tout le monde. L'avait-elle été pour Pierre Iturmendi et Anne-Marie Larralde ? Personne ne le saurait jamais.

Cette mort surprenante de Thérèse Larralde, en pleine église, au milieu du tout Saint-Jean-de-Luz, allait bien évidemment faire remonter toute cette cargaison engloutie à la surface. Et les vieux démons ne manqueraient pas de surgir à nouveau, au soleil de septembre. Rackham le Rouge, l'île mystérieuse, Barbe Noire, Robinson Crusoe, l'île au Trésor, à Ciboure et à Saint-Jean-de-Luz, tous les sabords étaient ouverts : branle-bas de combat. Les vieux équipages ne pourraient s'empêcher de refaire leur sac, les rôles seraient ouverts à nouveau, bientôt, tout le monde aurait « l'heure de l'heure » pour embarquer. On baisserait les manches, on nouerait le mouchoir à carreaux bleus et blancs autour du cou et on visserait le béret : il y aurait du sel et du soleil.

La grande pêche allait recommencer. La pêche aux souvenirs, aux noirs désirs, aux vieilles lunes, aux rances rancunes. Radio Quai allait émettre en continu et le canal 10 de la VHF crépiter dans les familles.

Il y aurait peut-être des lettres pour la Boite Postale 147, celle des pêcheurs à Dakar.

Voilà ou presque, ce que me racontaient Maïté et Jean-Michel. Les écoutilles allaient s'ouvrir à nouveau sur des entreponts peuplés de fantômes et des fonds de cale chargées de marchandises quelque peu avariées. Allait-on trouver des punis, au fer sous le gaillard d'avant ? Pourquoi pas ! En tout cas, la place Louis-XIV battait d'une chamade nouvelle et constituait le point d'orgue de toutes les nouvelles interrogations que faisait remonter l'assassinat de Thérèse Larralde. Plus que jamais le kiosque à musique était dans l'œil du cyclone où l'on voyait tourner des cohortes interrogatives par l'odeur alléchées. Et bientôt tout Ciboure et Saint-Jean-de-Luz allaient bouillonner pil pil, comme une cazuela de morue bizkaïenne, c'est toujours dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes. Déjà des litanies de curieux faisaient le pèlerinage vers la maison des Larralde au bout du quai de l'Infante. Nous les observions depuis notre dunette. Une nouvelle clientèle affluait, terrassant les terrasses, harassant des garçons ne sachant plus où donner du plateau et du limonadier. Tout était verrouillé ou en garde à vue : il n'y avait plus une table de libre.

Il y avait longtemps que l'ardoise de charcuterie était lisse comme une joue de jouvencelle. Nous commandâmes quatre salades de fonds d'artichauts, piquillos, magret fumé et séché, cerneaux de noix et croûtons finement aillés, le tout humecté d'un soupçon d'huile d'olive et de vinaigre balsamique. Avec un Graves rouge pour faire glisser. Et le spectacle continuait, nous amusant beaucoup. D'autres groupes se dirigeaient vers l'église mais revenaient dépités : elle était fermée car la Maison Poulaga la passait au peigne plus que fin. Nous les voyions donc revenir sur la place pour faire le débriefing de leur tentative avortée et s'interroger à nouveau sur la manière de profiter au maximum de l'aubaine. Depuis 1891, la digue de l'Artha, entre celles de Socoa à l'ouest et de Sainte Barbe à l'est, protégeait Saint-Jean-de-Luz des tempêtes. Mais aujourd'hui la morte de la Messe des Corsaires, comme nous l'entendions qualifier depuis un bon moment maintenant, faisait des vagues jusque sur la place Louis-XIV. Il y a longtemps que le vin d'honneur à la mairie était terminé, mais nous remarquions encore des chemises blanches fleurir sous les platanes, aux terrasses et tout autour de la place. Il y avait des repas de famille qui étaient passés à la trappe, ou qui avaient été délocalisés.

Le Graves et la salade avaient parfaitement accompli leur mission : combler un petit creux tout en nous permettant de rester sur les lieux de l'action en campant savoureusement sur nos positions, assises et dominantes. Le frisson qui avait secoué l'échine de la place Louis-XIV s'estompait peu à peu, moins électrique, plus sporadique. Les choses

ne rentraient pas dans l'ordre, loin de là, mais le soufflé retombait peu à peu. Il était temps pour moi de regagner mes pénates car j'avais du pain sur la planche. Deux papiers à livrer à *La Gazette du Pays Basque* et au *Parisien*. J'avais de quoi. J'étais bien décidé à mettre en lumière le tableau brossé par Maïté et Jean-Michel. Ne pas faire attendre le public et lui en donner pour son argent.

— Ce n'est pas que je ne vous aime pas, mais j'ai du mail, dis-je à Maïté et Jean-Michel. Et vos récits ont fort bien éclairé ma lanterne, je vous en remercie.

— Je t'accompagne, enchaîna Geneviève.

CHAPITRE IV

Dimanche après-midi

Arrêt sur image

Geneviève m'accompagna jusqu'à mon scooter, c'est elle qui commença.

— Finalement, nous n'avons rien fait de ce que nous avions prévu, mais j'avoue que cet imprévu m'émoustille. Cette pause cazuela au Petit Suisse a été enrichissante, pour toi, comme pour moi. Je n'avais pas suivi les aventures des Larralde et des Iturmendi avec la même attention que Maïté et Jean-Michel, mais cette mort suspecte s'inscrit dans quelque chose. Quoi ? Je n'en sais rien.

— Écoute. Il ne sera pas dit que Thérèse Larralde aura bouleversé complètement notre journée. Nous devons la passer ensemble, c'est ce que nous allons faire. Certes, je dois bosser, mais je sens que tu as plein de trucs à me dire sur cette affaire. Puis-je venir travailler chez toi ? Pendant ce temps tu fais ce qui te plaît, et après on avise.

— Ça me va, Rouletabille. Ma voiture est garée à Larraldenia, le premier chez moi attend l'autre.

— Nous allons arriver ensemble, tu vas voir !

Et je démarrai d'un scooter décidé vers Marinela, l'ancien quartier des pêcheurs de Ciboure où j'habitais.

Je me changeai. Chemise, jean, mocassins, pull sur les épaules, j'étais habillé. Je glissai mon ordinateur et son cordon, ainsi que mon calepin et un crayon de golf, dans une serviette en cuir souple ; mon bureau mobile était en ordre de marche.

Re scooter, rues en pente, Bordagain, j'arrivai chez Geneviève dans la plaque minéralogique de sa voiture. Le tempo, je vous dis !

Je me garai sous l'arbre, ma place habituelle, Geneviève à la sienne, sur le côté de la maison. Le chien vint nous renifler d'un œil las et repartit vers la piscine en contrebas : il avait fait le job.

Geneviève ouvrit la porte, fila dans sa chambre. Je descendis jusqu'au séjour, posai ma serviette sur la table à manger et ouvris les baies de la terrasse. Je revins à l'intérieur pour prendre ma sacoche.

J'en tirai l'ordinateur et le calepin auquel était accroché mon petit crayon ; rouge, donc gracieusement fourni par le Golf de Chantaco. Les bleus m'étaient offerts par le Golf de La Nivelles.

Calepin au poing, je m'installai dans la balancelle. Geneviève pénétra sur la terrasse, une serviette de bain, un de mes bermudas et un de mes polos dans les bras.

— Au cas où, dit-elle, en m'indiquant la piscine du regard.

Elle m'offrait un look batave, tout d'orange vêtue, bermuda et chemisier en lin, chouchou blanc dans les cheveux et tongs brésiliennes blanches. Elle vint s'asseoir, se lover plutôt, contre moi.

— C'est pour rattraper le temps perdu, expliqua-t-elle en s'installant et en me roulant un patin d'enfer.

Je ne me fis pas prier pour participer moi aussi à la séance de rattrapage.

Le sablier avait désormais retrouvé son niveau.

— Bon, commençai-je. Qu'as-tu à me dire ? Car tu as beaucoup écouté, tout à l'heure.

— Je ne voulais ouvrir aucune piste sans que nous en ayons discuté auparavant. Il faut que tu aies toujours un coup d'avance, Mike Hammer, c'est pour cela que je suis restée silencieuse. Mais pas absente pour autant.

— Ça non ! Tu aurais du mal à être absente. Je t'écoute.

— Tuer quelqu'un pendant la Messe des Corsaires à Saint-Jean-de-Luz, c'est un signe fort, c'est presque symbolique. Symbole de quoi ? Je l'ignore. Mais il faut être sonné pour aller tuer quelqu'un en plein office, en plein chœur. L'assassin ne doit pas être quelqu'un de très équilibré. Ce mode opératoire révèle un profil psychologique pour le moins tourmenté. C'est un crime à mettre des profileurs sur le coup. Oui, oui, ça sent le symbole, la vengeance, l'expiation, la mise en scène. C'est le fait d'un givré ou d'un malheureux, très malheureux même, ou les deux.

— Ça me fait cet effet également. C'est quelqu'un de très luzien qui règle ses comptes devant tout le monde. Oui, mais qui de très luzien a des comptes à régler de cette façon ? Et qui a des comptes à régler avec Thérèse Larralde ?

— Qui te dit que c'est simplement avec Thérèse Larralde ? Pourquoi ne pas s'en prendre à elle pour ce qu'elle représente ? Une grande famille, une époque brillante, douloureuse et révolue. Un clan dont elle est le chef. Une façon de tourner la page. Radicale, j'en conviens ! On en revient au symbole.

— C'est donc quelqu'un de la famille.

— Sans doute, mais laquelle ? Les Larralde ou les Iturmendi ? Et l'énigme Xabi réapparaît. S'il est vivant, il fait le coupable idéal. Et s'il est mort, il constitue un paravent confortable pour le meurtrier qu'il peut inspirer. Hou la la ! Petit Poulet ne suffira pas cette fois. Il conviendra aussi d'en appeler à Freud, Lacan et toute la clique du divan.

— Ce ne sont pas des perspectives que tu m'ouvres, mais les parcs de Versailles et de Vaux-le-Vicomte réunis. Je savais que tu avais des trucs à me dire. Que serais-je sans toi...

— Qui vins à ma rencontre, que serais-je sans toi que ce balbutiement.

— Tu fais un très agréable Jean Ferrat, même sans les moustaches. Tu ne travailles pas en usine, tu pourrais poser pour les magazines, tu n'habites pas à Créteil, mais tu es ma mère, non ? Et une jolie mère.

— Là c'est Léo Ferré, mais tu restes dans l'esprit.

— Avec toi, comment faire autrement ?

— Bon. J'ai l'humeur vagabonde, pas toi. Tu as du boulot, pas moi. Il vaut mieux que je te laisse. Je vais papoter avec mes amies sur les réseaux sociaux, comme on dit. Peut-être ont-elles des trucs à dire, elles aussi. Fais-moi confiance, je vais mouiller mes filets au large.

— Et faire une petite sieste aussi, non ?

— C'est imaginable en effet.

J'attaquai mon papier en mettant en avant le côté luzien de l'affaire. Je privilégiai la mise en scène que pouvait représenter ce meurtre en pleine église, car c'en était un, je prenais le risque de l'écrire. Sans oublier la dualité rivale Larralde/Iturmendi. Je levai aussi les vieux lièvres et rappelai la personnalité bien trempée de la victime.

Il était 17 h 30 et j'appelai Petit Poulet.

— Salut Petit Poulet, je te dérange ? Quoi de neuf ?

— Pas du tout Xanti. Je viens de fermer la boutique. Nous n'avons rien trouvé dans l'église. Nous allons pratiquer l'autopsie mardi matin. Tu pourras m'appeler à l'heure du déjeuner. Mais ton copain le toubib avait raison, le corps présente un raidissement anormal. Cette trace sur le cou pourrait être l'endroit par lequel a pénétré le poison. Les témoins n'ont rien vu, du moins jusqu'à ce que Thérèse Larralde s'écroule.

— Ça ne m'étonne pas, il y avait encore pas mal de monde dans le chœur. Tout ce ramdam va peut-être vous obliger à rouvrir le dossier

Xabi Iturmendi, non ?

— Je crains que l'on ne puisse pas en faire l'économie, en effet. Rouvrir le dossier, je ne sais pas, mais en tenir compte, certainement.

— C'était le cirque sur la place Louis-XIV, la foule des grands jours avec pèlerinage devant la maison des Larralde et cohortes encerclant l'église. Pas bon pour le moral, mais bon pour le commerce.

— Il y a même des gens qui se sont accrochés avec le service d'ordre, car ils voulaient entrer dans l'église pour prier et qu'on n'avait pas le droit de les en empêcher.

— Les cons, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît...

— Audiard.

— Oui. Les tontons flingueurs. Dis, pourrais-tu me donner la liste des personnes que vous avez interrogées dans l'église ?

— Je l'ai sous les yeux. Tu notes ?

— Vas-y.

— Rafaël Aranaz, Koxe Basurco, Georgette Olascuaga, Dominica Olazagasti, tous de Saint-Jean-de-Luz. Sans oublier les prêtres, ton copain le toubib et toi. Mais c'est seulement les quatre premiers et le toubib qui figureront dans le rapport d'enquête.

— Merci Petit Poulet, je t'appelle demain.

— À demain Xanti.

J'ajoutai ces détails dans mon papier que je titrai « Requiem à Donibane » et je l'envoyai à *La Gazette du Pays Basque*, dont j'appelai ensuite le directeur Roland Campan.

— Salut Roland, tu as mon papier ?

— Je suis en train de le lire. Ça me va. Je vais l'illustrer avec tes photos. J'en ai une autre de la messe, Pibale y était, mais il est parti avant la fin. Je vais m'en servir pour la une.

— Mais les autres l'auront aussi.

— Oui, mais pas avec ton titre, je le mets en une.

— D'accord, demande à Pibale d'envoyer une photo au *Parisien*, ils sont preneurs.

— Je le fais tout de suite. Je te laisse.

— Ciao, ciao, Roland.

Pibale était le photographe de *La Gazette*, il devait son surnom à son physique étriqué et à sa souplesse pour se faufiler partout, comme un alevin d'anguille appelé pibale chez nous.

Je changeai mon fusil d'épaule pour livrer *Le Parisien*.

Pour les lecteurs de la capitale, je l'écrivis plus iconoclaste, de quoi satisfaire une population avide de spectaculaire. Certes, je n'occultai pas les rivalités familiales, mais je mettais l'accent sur le côté païen d'un sacrifice en pleine messe, au Pays basque qui plus est, terre de tradition, de foi et de chants, sacrés ou profanes. J'insistai sur le caractère provocateur d'un tel crime en plein rituel, sur le côté insensé aussi, de cette prise de risque au milieu de la foule. Bien sûr, je soulignai également la malédiction qui frappait ces familles à qui tout aurait dû sourire, et qui enfilait les malheurs comme des perles noires pour une parure de deuil. Iturmendi, Larralde, Kennedy, même combat ? Je n'allais pas jusque-là, mais je m'appesantis ferme quand même. Il fallait ce qu'il fallait. Je titrais « Meurtre en plein chœur » et j'envoyai.

Puis j'appelai *Le Parisien*. La rédaction avait reçu mon travail et la photo de Pibale. Tout allait donc pour le mieux. On attendait mon prochain papier pour jeudi afin de faire le point sur l'affaire. Et plus s'il y avait du nouveau. Et il risquait d'y avoir du nouveau.

J'étais donc dispos pour répondre aux sollicitations de la magicienne de Bordagain, qui devait avoir terminé, et sa sieste et son papotage sur Internet.

Mais ce fut mon mobile qui sonna. Roland.

— Xanti, tu as raison. Les autres aussi auront la photo. Comme la nôtre est belle, je veux la garder. Aussi je voudrais l'améliorer. Je vais mettre la tienne en médaillon, celle où les pompiers enlèvent le corps dans le chœur. Mais je t'envoie la photo de Pibale. J'aimerais, si tu le peux, que tu m'indiques où se trouvait Thérèse Larralde dans la chorale. Si tu la situes, marque-la et renvoie-la-moi.

— Bonne idée, Roland. Je regarde tout de suite et je te rappelle.

La photo était en effet magnifique et avait été prise en plein chant. Je parvins à localiser Thérèse Larralde que je marquai d'une flèche avant de renvoyer la photo à Roland que j'appelai aussitôt.

— Roland, je l'ai repérée. Garde cette photo et fais-la agrandir au maximum, l'assassin y est peut-être. Je pense que Seignosse a battu le rappel de tous les photographes présents pour faire comme nous. La pipe en porcelaine, la loupe, la casquette à carreaux, ça va être pour le deuxième épisode. Pour la cocaïne, on attendra. De mon côté, je vais travailler dessus avec les physionomistes maison.

— J'ai la photo en retour, Xanti. Parfait. À demain.

— Ciao, ciao, Roland.

Et Geneviève apparut. Vêtue, ou plutôt moulée dans un fin maillot de bain blanc une pièce, que je ne lui connaissais pas. Elle était ainsi

beaucoup plus nue que nue. Même au Crazy Horse, on ne l'aurait pas laissé entrer en scène comme ça. Pourtant, c'est vers moi qu'elle avançait. Je la regardai les yeux exorbités. Oui, c'est le terme. Et pas que les yeux.

— Qu'est-ce qui te prend ? haletai-je. Tu vires attentat à la pudeur ? Si tu fais un pas dans ce maillot à la plage, ou tu te fais violer sur le champ, ou tu finis au ballon, parce que mouillé, ce truc, ça doit être quelque chose !

— Je peux te le dire, c'est quelque chose, en effet ! Pas mal, non ? Et tu n'as pas tout vu.

Et elle descendit vers la piscine où elle entra dans l'eau, jusqu'aux épaules, lentement. Puis elle en ressortit tout aussi lentement. Elle remonta les marches au ralenti, s'arrêta les pieds encore dans l'eau, puis, les mains croisées derrière la nuque, elle se tourna vers moi. C'était quelque chose en effet.

Je me déshabillai comme un potache voulant surprendre ses cousines au bord de la rivière et je bondis vers la piscine, Adam tendu et bouillant. Je plongeai pour me calmer. Rien n'y fit. Je nageai vers Geneviève qui m'attendait. Quand je me fus suffisamment approché pour jouir d'un point de vue particulièrement précis, elle entra à nouveau dans l'eau. Cariatide humide soutenant toute la tentation du monde. Ce maillot lui allait très bien, finalement ! Et il pouvait s'adapter à bien des situations.

Enfin nous parlâmes. C'est elle qui commença.

— Rassure-toi, Rouletabille, ce maillot ne quittera pas la maison. Et il n'y a que toi qui me verras dedans.

— Dedans, dedans. Avec ce maillot, même dedans, tu es dehors !

— C'est ce que je me suis dit quand je l'ai vu. Et je l'ai acheté rien que pour voir ta tête. Je n'ai pas été déçu. Après non plus d'ailleurs.

— Merci. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Fontarrabie, ça te va ?

— Avec toi, tout me va.

— Alors c'est fait.

Elle sortit de la piscine devant moi, roulant des fesses très légèrement prisonnières, mais plus que libres dans ce maillot diaboliquement pas du tout carcéral. Je la suivis, Adam désormais frais et présentable. Je récupérai mes fringues sur la terrasse et la suivis dans la salle de bain. Douche minute. Moi j'étais prêt. Je débarrassai son plancher, il lui faudrait un peu plus de temps que moi.

Je descendis sur la terrasse où j'ouvris mon ordinateur.

J'enregistrai la photo comme « Messe des Corsaires » et je l'examinai attentivement. Je m'y retrouvai, à gauche dans le coin du chœur opposé à celui de Thérèse Larralde, entourée de gens identifiables. Ce n'était pas le cas de chacun des choristes, qui masqué par une tête, qui caché par une épaule. Une bonne vingtaine de participants pouvaient être considérés comme des chanteurs fantômes. Et je pensai alors à ma petite muette d'il y a quelques années. Si elle avait pu se fondre dans la masse pour pouvoir assister confortablement à cette Messe des Corsaires, quelqu'un d'autre aurait parfaitement pu aujourd'hui encore, s'introduire dans le chœur et perpétrer son forfait avec succès. Il faudrait donc repérer les connus, ce qui était facile, mais aussi les inconnus, ce qui s'avérait beaucoup moins commode.

J'en étais là quand Geneviève vint me retrouver sur la terrasse. Jupe portefeuille beige, chemisier blanc, ballerines, sac Laffargue et peigne marine, avec un pull beige à la saignée du bras. Comme ça aussi, elle n'était pas mal non plus. Je le lui dis.

— Tu es nettement plus présentable habillée ainsi. Mais je ne sais pas si je ne te préfère pas comme tout à l'heure.

— S'il n'y a que ça, je remonte et je me change. Le maillot de bain n'est pas tout à fait sec.

— N'en fais rien, surtout. Nous n'irions pas loin, car je ne te laisserais même pas descendre l'escalier.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Et puis, il faut que tu t'aères un peu, penser à autre chose et voir un autre décor. Te mettre l'esprit au frais.

— Tu as raison, encore une fois. Allez, on y va.

J'éteignis mon ordinateur, le mis dans la serviette avec le calepin. Je posai le tout sur la table du séjour.

Je gravis les marches devant Geneviève. Je ne voulais pas être à nouveau tenté. Car la magicienne, c'est sûr, m'aurait gratifié de son numéro de l'escalier, très Joséphine Baker au Casino de Paris. Geneviève, elle, savait le faire, et en descendant, et en montant. Et elle ne s'en privait pas.

Elle me tendit les clés de sa voiture que je décapotais. La Corniche cheveux au vent, c'était encore mieux. Surtout en septembre, quand le soleil activait les bleus multiples sur la mer, et commençait à tamiser les verts de la campagne et les sombres et les mauves piquetant la montagne. Dans cet équipage, personne n'était mon cousin, surtout qu'à la portière, Geneviève avait le coude cent fois plus mutin qu'Isadora Duncan.

Nous empruntâmes le boulevard de la plage à Hendaye, avant de

nous garer tout au bout, entre la Bidasoa et la thalasso Blanco, un endroit qui nous était familier. Nous portâmes nos pas vers le port de plaisance de Sokoburu, juste à côté, où nous n'attendîmes pas longtemps une navette maritime pour nous embarquer pour Fontarrabie, en face sur l'autre rive de la Bidasoa.

La traversée ne dura que quelques minutes et nous prîmes pied dans un autre décor de théâtre. San Pedro kalea, la rue principale de Fontarrabie, était en effet un avatar d'une opérette de Francis Lopez. Population pérégrinant doucement le long des platanes ombrant, bistrots animés et terrasses à l'unisson, maisons minuscules dont les murs blancs faisaient ressortir les boiseries et les volets aux couleurs vives, celles des bateaux des propriétaires initiaux, et balcons de poupée d'où Luis Mariano aurait pu chanter Violettes impériales ou Maria Cristina veut toujours commander. Cet exotisme de proximité, même s'il fleurait bon l'attrape-touriste et parfois le coup de fusil, nous enchantait quand même. Et il nous arrivait d'y rencontrer des connaissances.

Au sortir du débarcadère, nous croisâmes la première rue pour arriver sur la San Pedro kalea.

— J'ai un petit creux, annonça Geneviève.

— Rafael, alors.

— C'est ça. Et tortilla.

Ce que femme veut... Nous prîmes donc à droite.

En entrant chez Rafael, je commandai un txakoli, un mosto et deux tortillas. Le vin blanc de Getaria me déglança suavement le palais. Et un petit frisson parcourut Geneviève à la tombée de la première gorgée du jus de raisin qu'elle prenait toujours pour commencer le chiquiteo. Nous étions a gusto. Les rations d'omelette aux patates pouvaient arriver. Ce qu'elles firent.

— Je me sens mieux, avertit Geneviève s'essuyant les doigts dans une serviette en papier. On peut y aller.

Nous traversâmes la rue pour entrer à l'Ondarribi qui bénéficiait d'une vaste terrasse, hélas bondée. Nous accostâmes donc à l'intérieur, au bout du bar, près de la cuisine. Deux txakoli cette fois et une ration de calamars. J'étais en train d'évacuer ma journée riche en imprévu et en émotion. Geneviève m'y aidait en m'invitant à partager ses commentaires sur ce qu'elle voyait dans cette ambiance de fin d'été décontractée et légère.

S'imposait donc un petit détour à Gran Sol, le bar à la mode et aux cazuelas magiques, au bout de la rue.

Par miracle, l'un des tonneaux peuplant la terrasse, et autour

desquels s'agglutinait une nombreuse clientèle, venait de perdre ses accapareurs. Je pris le relais avec promptitude. Une fois installés, j'entrai et commandai deux croquettes de chipirons et deux txakoli. Je laissai mon prénom au barman, pris les verres et sortis. Quand ma commande serait prête, on m'appellerait au haut-parleur. Ainsi fonctionnait ce bar qui ne désemplissait pas.

— Croquettes de chipirons indiquai-je à Geneviève.

Comme moi, elle adorait cette spécialité où les encornets débités en lamelles, étaient emprisonnés avec leur encre dans la béchamel légère d'une croquette noire comme le charbon, mais beaucoup plus goûteuse.

Geneviève posa sa main sur la mienne, l'œil joliment plissé.

— Ça va Rouletabille ?

— Comment veux-tu que ça n'aille pas. Madame L'Oréal. Et toi ?

— Pareil, dit-elle en posant sa tête au creux de mon épaule.

Le haut-parleur crachota « Xanti », je retournai au bar récupérer et régler ma commande.

Les croquettes et le txakoli ne firent pas long feu.

— On pourrait y aller, non ? demanda-t-elle.

— J'allais te le proposer.

CHAPITRE V

Dimanche soir et lundi matin

Tragédie photos

— Tu dors avec moi ?

— Bien sûr, je n'ai pas bien vu ton nouveau maillot, finalement.

— Pourtant tu avais le nez dessus.

— Tu appelles ça le nez, toi ?

— Pauvre garçon !

La discussion s'engagea, primesautière et légère.

Un zéphyr, léger lui aussi, faisait tintinnabuler les drisses dans le port de Sokoburu où nous débarquâmes d'un pied enjoué. Le retour par la Corniche, décapoté et tiède de vent mutin, se fit sur le même ton. Bordagain nous attendait, comme le chien d'ailleurs, sentinelle inutile auprès de mon scooter, dans ce paisible début de nuit.

— C'est le temps idéal pour regarder les photos de la messe et essayer de trouver quelque chose, commença Geneviève. Tu as soif ?

— Un petit coup de Salvetat, je ne dirai pas non.

Je m'installai dans la balancelle et ouvris mon ordinateur. Geneviève me rejoignit un verre pétillant dans chaque main. Je repérai Thérèse Larralde et je lui montrai là où elle s'était affaissée, à gauche de l'autel, à droite pour l'assistance.

Un ange passa, les ailes chargées de sels d'argent. Nous regardions la photo avec une attention plus que soutenue, Geneviève et moi, côte à côte, graves et tendus. Il ne nous manquait plus que le drap noir sur la tête pour ressembler aux photographes d'antan, Jupiter tonnant faisant crépiter le magnésium telle une foudre domestique et domestiquée pour graver des Olympes familiaux où les générations prenaient la pause pour accéder elles aussi à l'immortalité. Mais ce soir, ce n'était pas le petit oiseau que nous cherchions à faire sortir. Non, nous cherchions plutôt la petite bête, celle qui pourrait nous mettre sur la piste de l'assassin de Thérèse Larralde.

Nous avions beau scruter et scruter encore la photo, nous ne trouvions rien.

— Circé, te souviens-tu du visage du type qui n'est pas allé à la réception à la mairie ? Essaie de le retrouver sur la photo.

— C'est ce que je fais depuis le début, Rouletabille, mais rien. Plus je regarde, moins je vois. Je crois que sur ce coup, je ne vais pas t'être d'une grande utilité. Parce que moi, les choristes, je ne les connais pas tant que ça. Après, je peux t'être utile, mais à autre chose qui n'a rien à voir avec la photo.

— Mmouais, c'est sûr que les choristes tu ne les connais pas trop.

— J'en connais quand même un, et très bien en plus. Et je sais quelle partition lui faire déchiffrer. Maintenant, tu ne trouveras pas grand-chose. Je pense que la répétition peut commencer.

— Tu as raison, comme toujours d'ailleurs. S'appesantir serait contre-productif, et à m'user plus longtemps les yeux à étudier cette photo, je préférerais lire en braille sur ta peau douce et satinée.

— Allez, dit-elle en se levant, je vais ouvrir le livre.

Je la suivis, et pas que des yeux.

Les pages de ce beau volume étaient du vélin d'Angoulême. Et nous lûmes, fort bien d'ailleurs, en nous aidant parfois du doigt.

Je me réveillai en pleine forme. À côté de moi, le vélin d'Angoulême était toujours tiède et doux. Geneviève n'avait rien à envier au duc de Berry, ses très riches heures s'étaient superbes. Le calendrier était ouvert sur septembre : nous avions pas mal vendangé en effet, de ces grappes qui vous conduisent au bonheur. L'idée me vint de le feuilleter à nouveau : mon marque-page était prêt à s'insérer encore. Le livre qui s'ouvrait à moi était enluminé de deux ravissantes fossettes. J'y posai des baisers soyeux, mais je résistai à la tentation, la journée serait riche elle aussi. Autant ne pas tarder à se mettre en action. Geneviève s'étira, hétaïre tentatrice. Trop tard, comme toujours, j'étais déjà parti, Hermès aux pieds ailés.

Arrivé chez moi, je troquai l'ordinateur pour le bermuda et, d'un scooter nerveux, je piquais des deux vers Socca, son fort, sa plage et sa digue, triptyque rituel pour ma mise en route quotidienne. M'organiser. Voilà ce qu'il fallait que je fasse. Un tour des moulins à nouvelles, des deux côtés de la Nivelle était indispensable. De retour chez moi j'expédiai douche et petit déjeuner. Il fallait commencer par le Garra, ce café du Quai Ravel à Ciboure où mamans délivrées de la marmaille scolaire, retraités commençant là leur journée, commerçants voisins, avaient leurs habitudes, sans oublier les occasionnels attirés par le soleil matinal inondant la terrasse. Et puis le Garra présentait l'avantage d'être le prolongement naturel du port de plaisance et de la capitainerie. Là, les travailleurs de la mer,

anciens et modernes, pouvaient faire escale dans ce refuge caféiné et facile d'accès où l'on était sûr de trouver une main secourable pour lancer ou attraper un bout. C'est par là que j'attaquai.

Je garai mon scooter devant la pharmacie et je m'avançai vers la terrasse convenablement peuplée sous les grands parasols. Une cuadrilla de jeunes femmes activait une discussion sur les accès aux écoles de la ville dont les princes étaient leurs enfants. Mais c'était à l'intérieur que ça se passait. À la table de droite en rentrant, Angel, un ancien trois-quarts aile rapide et crocheteur, dents blanches et cuir tanné par le soleil, était plongé dans la presse locale. Michel, entrepreneur cibourien grand teint, était au comptoir avec Jean-Robert le pharmacien. Et là, ça y allait !

— Je te dis que ce sont les vieilles histoires qui recommencent, affirmait Michel, péremptoire.

— Comment peux-tu en être sûr ? continua Jean-Robert, l'enquête ne fait que commencer et on ne sait rien.

— Demande-lui, embraya Michel en me pointant de l'index, il a commencé à l'écrire.

— Je confirme, relaya Angel, le nez levé au-dessus de *La Gazette du Pays Basque*.

— Lui, il est comme moi, expliqua le pharmacien. Moi je suis là pour vendre de l'aspirine et lui pour vendre du papier.

— Oui, s'obstinait Michel, mais tu ne commandes pas le mal de tête, pas plus que lui ne commande le meurtre.

Je n'eus pas le temps de sacrifier aux usages matinaux qui étaient de saluer la compagnie, que j'étais déjà enrôlé dans la conversation. Il faut dire aussi que j'étais là pour ça.

— Vous avez tous raison, commençai-je.

— Toi tu veux te faire payer un café, reprit Michel, et par Jean-Robert en plus.

— Peu importe par qui, mais je commencerais bien par le boire.

Le patron amusé fit crachouiller la machine. Je repris.

— Je ne sais pas si ce sont les vieilles histoires qui recommencent, mais il est vrai que ce meurtre, car c'en est un, ouvre la porte à une foule de questions que l'on s'était déjà posées et que l'on va fatalement se poser à nouveau aujourd'hui. Même si cette affaire n'a rien à voir avec les anciennes. Mais on ne le sait pas encore. Il fallait donc reposer les questions. Et c'est ce que j'ai écrit et qu'Angel est en train de lire.

— Je confirme encore, lâcha Angel, souriant de toutes ses dents.

— Tu confirmes, tu confirmes, c'est facile de confirmer ce qu'on lit, s'énerva Michel. Moi je dis que ça recommence. Pourquoi tuer cette pauvre femme ?

— Pauvre femme, pauvre femme, tempéra Jean-Robert. On dit qu'elle était épouvantable.

— Tu n'y connais rien à cette histoire, tu es de Mauléon, regretta Michel. Thérèse, elle avait l'envergure de son père, je te dis ! Il s'est passé quelque chose de nouveau. Quoi, je n'en sais rien ? Mais c'est ça qui a tout déclenché.

— Tout déclenché ? reprit le potard.

— Parce que tu crois qu'un meurtre ce n'est pas assez, asséna Michel. C'est sûr, tu préférerais une bonne épidémie pour que tu puisses vendre tes médicaments.

— Que veux-tu répondre à ça ? déplora Jean-Robert se tournant vers moi. C'est ce que tu as écrit, non ? Mais tu n'en es pas sûr.

— Je ne suis sûr de rien, repris-je, mais je ne pouvais pas faire l'économie de remuer les vieilles vases. Ça a le mérite de faire parler et je l'ai écrit exprès.

— Tu vends des pilules et lui du papier, approuva Angel.

— Mais il fait parler, abonda Michel.

— Et bien parler ! ajouta Gratien, pète-sec rigolard, jamais à court de poisson frais ou de sentences souvent définitives, qui venait d'entrer.

Gratien était un bon compagnon qui n'avait pas peur de s'attarder si la compagnie était de qualité. Cuisinier de catégorie il préparait joliment les produits qu'il pêchait. Il pêchait aussi, et pas par omission. Mais à Ciboure personne n'était là pour lui jeter la première pierre.

— Il ne manquait plus que lui, lança Michel à la cantonade.

— Eh oui, sans moi vous vous ennuyez ! rigola Gratien. Ne cherchez pas la femme, elle est morte. À qui profite le crime plutôt. Et vous trouverez l'assassin.

— Et tu as traversé tout Ciboure pour nous dire ça, releva Angel.

— Non j'ai traversé tout Ciboure pour boire un café dans un endroit sympathique que je ne savais pas envahi par des grognons.

— Et c'est nous les grognons ? interrogea Michel.

— Tu ne t'entends pas râler tout au long de la journée, continua Angel, imperturbable au-dessus de son journal. Le gouvernement, les impôts, Bruxelles, la pêche, les ronds-points...

— Quand ça ne va pas, moi je le dis. Et fort, car il y a beaucoup de sourds...

— Pas nous, ne crie pas, implora Jean-Robert. Alors, ce meurtre ?

— Demande au journaliste, répliqua Gratien. Il sait des choses et il est copain avec les flics.

— C'est le début du jeu de piste, embrayai-je – Gratien était un bon client et il fallait utiliser sa réactivité – les paris sont ouverts. L'autopsie nous ouvrira sans doute une porte.

— On parle de poison, continua Gratien. Et le poison, c'est comme ça qu'ils chassent en Amazonie. On reparle aussi du fils Iturmendi. L'Amazonie, c'est là qu'il a débarqué. C'est ce que disent ceux qui croient qu'il n'est pas mort dans l'incendie et qu'il a refait sa vie en Amérique du Sud.

— Tu en es sûr ? questionna Michel.

— Je suis comme toi, j'en ai entendu parler, continua Gratien.

— C'est ce qu'on dit en effet, reprit Jean-Robert. Et il aurait pas mal réussi.

— De toute façon, quel que soit son père, il avait de qui tenir, ajouta Gratien.

— Et vous croyez tout ça, vous ? demanda Michel.

— Parce que toi tu ne le crois pas peut-être, glissa Jean-Robert, un tantinet perfide, tu as changé d'avis, alors.

— Non monsieur, je n'ai pas changé d'avis, affirma Michel. Mais je n'en suis pas sûr.

— Personne n'en est sûr, fis-je. Tout ça pour ça, je suis déçu. Je croyais que de ce côté-ci de la Nivelle on avait d'autres informations qu'en face.

— Ici ça sent le sel et la sueur, relança Angel. On regarde le clapot, les filets et les lignes. En face on regarde l'horizon, la cale et les livres de comptes. Et quand on ne sait pas, on fait croire. Ici quand on sait, on sait. Mais ce n'est pas pour ça qu'on est obligé de parler.

— Tu as donc du boulot Xanti, conclut Michel. Et la police aussi.

— On va peut-être savoir la vérité, risqua Jean-Robert.

— Ça risque de provoquer beaucoup de maux de tête. Tu n'as pas fini de vendre du papier et toi de l'aspirine, on en revient au début, conclut Angel.

L'enthousiasme verbal qui avait présidé aux premiers échanges déclinait. Profitant d'un temps mort, je m'éclipsai. Pas comme les vieilles lunes qui semblaient à nouveau de sortie et qui forcément,

allaient piquer du croissant les eaux sombres de la Nivelle.

Et pourquoi pas le retour de Giorgio le fils maudit, revenu sur ses terres pour tuer la mama ? Envisageable. En tout cas la ville en parlait. Comment faire ? Les deux familles avaient des défauts, certes, mais des cuirasses aussi. Et je ne me voyais pas jouer de la dague pour fendre l'armure. Je traversai le pont et je laissai mon scooter sur le parking près du port de pêche. Tirer quelques bords sur la place Louis-XIV était la moindre des choses. Je commençai par le Suisse en priant pour tomber sur Alain, le patron. Je le trouvai, seul, en train de compulsuer *Les Petites Affiches*, ce journal d'annonces légales et judiciaires dont il faisait son miel pour suivre l'actualité des affaires et des opportunités qu'il pouvait révéler.

— Salut Alain, rien à racheter ?

— Ne commence pas Xanti, je m'informe, c'est tout.

— Rien à vendre du côté du quai de l'Infante ou au-dessus du golf de La Nivelle ?

— Les Larralde et les Iturmendi ont d'autres problèmes en ce moment. Ce n'est pas bon pour les affaires ce qui s'est passé hier.

— Pour toi oui, un peu, quand même.

— Tu as raison, nous avons très très bien travaillé hier après-midi.

— Et chez Larralde, ça se passe comment ? Ils sont tous là, non ?

J'y allai au flan, car Alain ne se livrait qu'à ceux qui savaient déjà. Il se confiait plus facilement aux initiés. Ce que je feignais d'être en la matière. Et il embraya, en effet.

— On m'a dit qu'il y a eu une réunion de famille hier soir et que Bernard, le plus jeune, l'avocat, était là aussi. Ça va être lui le patron maintenant. Et l'autre fils, Jean, il va encore rester deuxième.

— Il ne va pas changer de statut, prendre les rênes de la famille ?

— Non, c'est l'avocat qui va remplacer Thérèse.

— Il aura le temps ?

— Quand tu as dix rendez-vous par jour, tu trouves toujours le moyen d'en glisser un de plus.

— Et chez Iturmendi, ça bouge ? On reparle beaucoup du fils, celui qui aurait mis le feu à l'usine et qui ne serait pas mort dans l'incendie. Tu y crois, toi ?

Un sourire pointa sur le visage d'Alain, se transformant en légère moue pendant qu'il penchait la tête vers la droite, signe chez lui qu'il avait sa petite idée, mais qu'il ne pouvait, voulait plutôt, pas trop en dire. Je le relançai.

— Si toi tu ne sais rien, c'est qu'il n'y a rien à savoir ! Mais ce n'est pas ce que l'on raconte à Ciboure. Le mystère n'est pas éclairci. Et maintenant, il va falloir que ça pète ou que ça dise pourquoi.

— Tu as vu le pharmacien ou quoi ?

— Oui, avec toute la cuadrilla.

— Il ne sait rien, lui.

— Donc, toi tu sais quelque chose.

— Comme tout le monde.

— Alain, tu n'es pas tout le monde ! Tu as des réseaux et tu sais toujours tout ce qui se passe ici. Tu en sais quand même plus que Michel.

— Il y était aussi, ça ne m'étonne pas.

— Et il a son idée. D'après lui, Xabi se serait réfugié en Amérique du Sud.

Michel et Alain illustraient parfaitement la guéguerre que l'on se livrait d'une rive à l'autre de la Nivelle dans les cercles informels de décideurs locaux dont le jeu préféré était « info ou intox ? »

— Il t'a dit ça Xanti ? De toute façon, il ne peut dire que ça.

— Et toi ? Tu peux me dire autre chose alors ? Xabi, il a réussi dans les transports, non ?

— Pas dans les transports.

— Dans le poisson ? Tu vois que tu en sais plus que lui.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit.

— Tu ne l'as pas dit, mais tu le sais, mieux que Michel.

— C'est le travail de la police, ça. Ce n'est pas à moi de te le dire.

— Mais tu ne m'as rien dit, Alain. C'est normal que tu en saches plus que Michel ou que le pharmacien, ils ne sont pas organisés comme toi. Dans ta position, tu es obligé de te tenir au courant.

— Je m'informe, ça peut aider.

— Xabi, il est au Chili ?

— Non, en Colombie. Enfin, c'est ce que l'on m'a dit.

— Et son père le savait ?

— Tu es très curieux.

— Réponds-moi. De toute façon, je le saurai. Mais si tu me le dis, ça me fera gagner du temps. Autant que ce soit toi qui m'apprennes quelque chose. Au moins, ce sera du sûr.

— Xanti, je préférerais que ce soit quelqu'un d'autre qui te parle de

cette affaire. Ça fait presque quarante ans maintenant.

— Eh bien justement, il y a prescription.

— Non, non, ça me gêne, ce n'est pas à moi d'en parler.

— Il a quoi Xabi ? Des bateaux de pêche, des poissonneries ?

— Comme son père, je te le vends comme je l'ai acheté, un armement et des conserveries, et aussi une chaîne de supermarchés.

— Pas mal pour un pyromane fantôme.

— Ne va pas écrire que c'est moi qui te l'ai dit.

— Bien sûr que non. Tu n'as pas confiance en moi ?

— Oui, mais tu es coquin parfois.

— Quand je parle, oui, mais pas quand j'écris. Et l'impertinence a tout à gagner à être pertinente.

— C'est vrai, tu ne t'en privas pas.

— Tu crois qu'il a pu revenir ici sans qu'on le sache ? Je ne dis pas tuer Thérèse. Je dis revenir ici. Tu es au courant de quelque chose ?

— Non, non, non, non ! Sur ce qui se passe aujourd'hui, je ne sais rien. Tu m'embêtes, Xanti à la fin.

— Bon, j'arrête de te torturer. Je te laisse finir ta lecture.

— Il n'y a rien d'intéressant.

— Salut Alain. Et merci. Tu ne m'as rien dit, ne t'inquiète pas.

— Au revoir Xanti.

Je traversai le bar et je sortis vers la place Louis-XIV.

En slalomant entre les tables je la vis.

Elle, cette belle fille brune que j'avais déjà remarquée à la terrasse du Majestic, style gitane, bellouse. Plongée dans un bouquin elle prenait des notes sur un cahier. Nouvelle venue dans le paysage, j'avais vu sa plaque, rue Gambetta : elle était psychologue et psychothérapeute. D'une pierre deux coups. Faire sa connaissance et lui demander des tuyaux sur la psychologie d'un assassin qui met toute une ville en scène pour commettre un meurtre. Je m'approchai de sa table et elle leva les yeux sur moi. Dorés, pétillants, amusés aussi, me sembla-t-il. Un sourire lui éclairait le visage.

— Puis-je vous déranger un instant ? Xanti Sopuerta. Je suis en train d'enquêter sur le meurtre d'hier à l'église et l'on m'a dit que vous étiez psychologue. Or l'assassin doit avoir de sacrés problèmes pour choisir un tel moment afin d'accomplir ce qui m'a tout l'air d'une vengeance.

— Maria Xeños. Asseyez-vous, je vous prie. J'ai entendu parler de

vous, et maintenant je vous connais. Tout va donc pour le mieux.

— Je ne vais pas abuser de votre temps, mais je crois que j'aurai besoin de quelqu'un comme vous pour m'aider à comprendre ce qui a poussé l'assassin à actionner ces ressorts. Puis-je vous proposer quelque chose ?

— Bien sûr, fit-elle dans un grand sourire.

— Je vous fais un topo de ce que je sais, et vous, vous éclairez ma lanterne. Sous quelle forme ? Ce sera à vous de le décider. Je vous donne mon numéro de téléphone et vous m'appellez quand vous avez un petit moment à m'accorder. Voulez-vous être ma profileuse ?

— Ça m'amuse beaucoup votre proposition. Il n'y a pas très longtemps que je suis installée à Saint-Jean-de-Luz, et c'est un moyen intéressant que vous me proposez pour m'imprégner de cette cité nouvelle pour moi. Tope-la.

Et elle me tendit une main longue et douce.

Je lui dictai mon numéro.

— Je dois vous laisser, j'ai un rendez-vous, me dit-elle les yeux rieurs.

Nous nous levâmes.

— À bientôt, fis-je.

Elle quitta la table, traversa la place, se retourna et me fit un petit signe de la main. Je la suivis du regard. Sous le charme. Épaules larges, teint halé, crinière épaisse, robe longue, elle ondulait dans la rue Gambetta. Je n'avais pas vu ses jambes, mais cette fille me faisait de l'effet, c'était sûr.

Je regagnai mon scooter les yeux étoilés d'une lumière nouvelle. Je souriais comme un communiant à sa première montre. Et pourtant j'avais passé l'âge.

CHAPITRE VI

Lundi après-midi

Le cœur en bandoulière

Sur le port tout proche, je m'installai entre une grue et un tas de filets pour appeler Jacques Seignosse.

— Salut Petit Poulet, je te dérange ?

— Non, puisque je te réponds.

— Ici ça sent le retour du fils maudit. D'après ce que j'entends, il est de plus en plus vivant. Il ferait des affaires en Colombie : pêche, armement, supermarchés. C'est la tendance. Et la Colombie est au bout de l'Amazonie où il se serait réfugié. Et où les autochtones chassent en empoisonnant leurs flèches.

— On ne pourra pas s'épargner un coup d'œil dans le rétro. J'ai déjà actionné Interpol, mais l'Amérique du Sud, c'est loin. On pratique l'autopsie demain en début d'après-midi. Tu pourras m'appeler vers 16 h. J'aurai sans doute quelque chose. Et sur la trace dans le cou et sur la nature du poison, car poison il y a, vu la tétanisation anormale du corps, que ton copain toubib a remarquée tout de suite.

— Ce soir j'ai répétition avec l'Arin, donc commentaires, renseignements à glaner et pistes à ouvrir. Je suppose que tu as des photos de la messe. Je n'y ai rien vu qui puisse me mettre sur la piste de l'assassin, dans le cas où il se serait glissé dans le chœur pendant la messe.

— J'ai convoqué les chefs de chorales demain à 10 h, pour étudier les photos. Nous verrons bien.

— Petit Poulet, je te sens un peu mou du genou.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Remuer les vieux souvenirs avec tout ce que ça induit, ne m'amuse pas. Si l'hypothèse de la deuxième vie colombienne de Xabi Iturmendi se confirme, il faudra enquêter là-bas et ça ne va pas être simple.

— Donc c'est plus qu'une hypothèse. Et ce serait bien en Colombie.

— Nous devons avoir les mêmes sources. Je n'ai pas encore interrogé les familles sur ce point. Et ça ne m'amuse pas non plus.

Bon, je te laisse.

— À demain Petit Poulet.

J'appelai Roland Campan à *La Gazette*.

— Xanti ! Quoi de neuf ?

— Roland, l'hypothèse de la résurrection sud-américaine du fils Iturmendi est de plus en plus probable. Il serait dans la pêche, l'armement et les supermarchés. Mais motus. Je ne peux rien vérifier. Il nous faudrait quelqu'un là-bas. Moi je n'ai personne. Si tu as une opportunité, ce serait nickel.

— À brûle pourpoint, je ne vois rien. Mais j'y réfléchis bien sûr.

— L'autopsie aura lieu demain en début d'après-midi. Mais pour le journal de demain, je n'ai pas grand-chose de plus, à part une piste colombienne. Je vais faire ronfler Internet cet après-midi. Trouve une photo du port de Buenaventura, c'est le plus important de Colombie. C'est moins exotique que Barranquilla, mais c'est l'une des villes les plus dangereuses du monde, avec FARC, narcotrafiquants et trafic d'armes. Les lecteurs auront du dépaysement et du frisson, à défaut d'info sensationnelle. Le haut de la page 3 me paraît suffisant. Je ne sais pas comment approcher les Larralde et les Iturmendi et ça m'embête car, jusqu'à maintenant, avant de m'arriver les infos font du billard à trois bandes. Mais je vais occuper le terrain en instillant du poison venu d'Amazonie. Ce sera plus du roman que de l'enquête, mais ça nous permettra d'être présents et d'embrayer mercredi sur les résultats de l'autopsie. Je vais t'envoyer mon papier avant d'aller à la répé de l'Arin. Il y aura de l'ambiance. Je vais donc arriver en avance.

— D'accord Xanti. Ne laissons pas retomber le soufflé. Les ventes ont bien marché ce matin. Fais-moi un carnet de voyage. J'attends ton papier.

— À tout à l'heure Roland.

Troublé et résolu j'enfourchai mon scooter car je pensai encore à ma gitane psychologue.

J'arrivai chez moi vers midi.

Il fallait que je prépare les notes pour ma profileuse au cas où elle serait disponible rapidement. Je m'appliquai d'abord à présenter la Messe des Corsaires dans son contexte luzien qui faisait la part belle à la religion bien sûr, à la musique et à la tradition aussi, mais sans oublier le côté ostentatoire, voire mondain de ce rendez-vous prestigieux de septembre. Je retraçai aussi, et brièvement, les destins familiaux croisés, tragiques et hostiles des Iturmendi et des Larralde. Maria Xeños pouvait appeler, son grain était prêt à moudre. Il était l'heure de grignoter.

Je fis revenir des piquillos en tiras dans de l'huile d'olive agrémentée de piment d'Espelette. Je mis aussi à frire des fines tranches de panceta adobada et quand cette ventrèche relevée de piment rouge fut prête, je la remplaçai dans la poêle par deux œufs. Ce fut tout de suite fait. J'avais fini de me régaler de ce frugal mais goûteux repas quand mon mobile sonna. Je ne connaissais pas le numéro. Je décrochai quand même. C'était elle.

— Je vous dérange Xanti ? Je peux vous appeler Xanti ?

— Vous pouvez Maria, vous pouvez.

— J'ai dû décaler un rendez-vous et j'ai un moment devant moi en début d'après-midi. Pourrions-nous prendre un café ensemble, je suis dispos vers 14 h ?

— Oui bien sûr, répondis-je avec une voix un peu cucul.

Elle enchaîna.

— Je vous propose la terrasse du Suisse, là où nous nous sommes rencontrés tout à l'heure. Comme ça la boucle sera bouclée.

— J'espère bien que non ! dis-je connement, presque implorant.

« Attention Xanti ! » me fis-je. J'étais en train de réagir comme un junior, je partais au millième de tour. Pas encore amoureux, mais déjà transi. Étais-je dans l'égaculation précoce de sentiments exacerbés ? En tout cas, je me comportais comme un gland et il me fallait tendre à ne pas mollir. Mais elle ne me laissa pas le temps de durcir ma position.

— Pour aujourd'hui, je veux dire. Car j'ai l'impression que nous n'avons pas fini de nous amuser.

— J'en accepte l'augure, acquiesçai-je, la voix un peu plus posée. D'accord pour 14 h au Suisse. À tout à l'heure Maria.

— À tout à l'heure Xanti.

Elle prononçait « Xanti » avec une petite musique, pas de nuit, mais presque. Et j'avais l'air d'aimer ça.

En face de son numéro j'enregistrai : Esméralda. Ah, que j'aurais aimé être violoniste et lui jouer « Tsigane » de Ravel ! Je la voyais descendant les marches de la roulotte, enveloppée de zibeline, des sequins plein les cheveux, les oreilles dorées d'anneaux suggestifs, une cigarette turque et odorante plantée dans un long fume-cigarette tenu comme une fleur, à la main droite, la gauche s'appuyant mollement sur la paroi de bois, pendant qu'autour du feu luisaient les yeux des hommes, autres braises pour attiser la nuit.

« Attention Xanti ! » me refis-je. La magicienne de Bordagain aurait vite fait de me transformer en pourceau si jamais elle avait vent de mes velléités sentimentales. Je n'étais pas malheureux en amour, loin

de là. On m'enviait même, tant la liberté, la souplesse et l'adaptation chorégraphiaient notre pas de deux à Geneviève et à moi. Aujourd'hui j'étais heureux au jeu. Et il valait mieux ne rien faire pour intéresser la partie. Qui m'intéressait quand même. Cruel dilemme ! Marivaux, sors de ce corps ! Les jeux, l'amour et le hasard. Brisons là, voulez-vous. J'avais du mail et une après-midi riche, et pas qu'en oligoéléments. Mais c'était Esméralda qui m'accaparait. Je n'arrivais à penser à rien d'autre qu'à mon rendez-vous dans une demi-heure avec cette fille. Je sais, c'était idiot et ça me gonflait sévère. « Aguas ! » criai-je. J'utilisais souvent cette expression que les Mexicains emploient pour dire : attention, ça va chauffer. Le Mexique ! Et mon copain biarrot Xavier Bonnez, attaché culturel à l'ambassade de France à Mexico. Bingo ! J'avais trouvé quelqu'un qui pourrait me tuyauter sur l'Amérique du Sud, et peut-être sur les pérégrinations amazoniennes puis colombiennes de Xabi Iturmendi, s'il y avait eu pérégrination. J'entonnai donc La peregrinacion, entre La anunciacion et El nacimiento, sur la face 2 Navidad nuestra, les chants de Noël de la « Misa Criolla ». Cette messe argentine d'Ariel Ramirez, popularisée par le Père Segade, ses Fronterizos et ses chœurs, avait joliment contribué à faire connaître cette facette de l'âme pampera dans les années 70, berçant mon enfance de grands espaces emplis de maracas, grelots, grosse caisse et tumba. Messe magnifiée par les voix latines déchirées que le clavecin d'Ariel Ramirez rendait encore plus poignantes. Il devait faire bon aller à la messe à Buenos Aires !

Je ne pensais plus à Esméralda, c'était déjà ça. Je nous voyais à Mexico, Xavier et moi, à l'occasion d'un Mondial de pelote, quittant Polanco et ses gens pressés, pour aller respirer le Mexique profond et un peu canaille place Garibaldi : carte postale mais bien timbrée quand même. Après l'annonciation, le voyage et la naissance, Xavier serait-il l'un de mes Rois Mages, m'apportant la lumière dans des éclats d'or, des vapeurs d'encens, ou des parfums de myrrhe ? Je le questionnerai après la répétition : je n'étais pas couché. Mon mobile tintinnabula, il était l'heure d'honorer mon rendez-vous avec Esméralda. C'est donc d'un scooter impulsif aux fontes équilibrées d'une double excitation, l'une de revoir ma gitane, l'autre de remonter ce soir l'Amazone dans une pirogue amie, que je déboulai Place Louis-XIV.

Elle était là, et un peu là, Esméralda ! Elle faisait exprès ou quoi ?

Elle trônait en majesté sous un parasol, dais païen pour beauté du diable. Pas d'ostensoir ni de Saint-Sacrement, mais un cahier et un stylo en batterie. Crinière savamment éparse, seulement canalisée par de minuscules pinces en écailles, boucles d'oreilles de beauté masai, fine chaîne d'argent autour du cou où s'agrippait une salamandre,

robe rouge et noire à fines bretelles rehaussée d'épaules carrées et nues sous le hâle, jambes croisées, chaînes légères à la cheville gauche, nu-pieds écarlates de bonzesse fashion victim, elle me la jouait Esméralda à Katmandou, Maria Xeños. Plus Madame Irma que psychologue. Je la soupçonnais de vouloir savoir jusqu'où elle pouvait lancer le bouchon avec moi. Bien sûr, elle s'était rendu compte de l'effet qu'elle me faisait. Mais ça m'amusait beaucoup, alors c'était gagné. Elle capta tout de suite l'éclat rieur de mes yeux et mon sourire admiratif et moqueur à la fois. Et elle attaqua pendant que je m'asseyais face à elle.

— Quoi ?

— Vous faites fort !

— Vous trouvez ?

— Il n'y a pas que moi qui trouve. Tous les mâles de cette terrasse vous boivent des yeux et sont en train de m'envier.

— Ah oui ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui vous amuse, Xanti ?

— Vous bien sûr, et votre très agréable mise en scène. Je peux vous dire un truc, mais ne vous fâchez pas ?

— Allez-y.

— Dans ces atours incandescents, vous faites davantage Madame Irma que psychologue. Mais je ne m'en plains surtout pas. Ce sont vos patients de l'après-midi qui risquent d'être surpris.

— Ils ne le seront pas, je vais me changer.

— Alors, je serai la seule victime de ce délicieux incendie ?

— Je peux allumer, mais je sais éteindre très vite, aussi.

— N'en faites rien, j'adore être sur votre grill.

— Et si nous travaillions ?

— Vous avez un drôle de bleu de chauffe.

— Pourtant il a l'air de chauffer.

— On peut le dire, Maria.

Cette fille avait du piment, cette flamme acérée qui vous démarque. Et du répondant, ce qui n'était pas pour me déplaire. Avec elle, la vie ne devait pas être un long fleuve tranquille. Je lui présentai mes notes.

— Lisez ça, voulez-vous ? Ça ne sera pas long. Ensuite nous pourrions croiser nos questions.

J'en profitai pour commander deux cafés. Elle parcourut les deux feuillets, rapidement. En plus, elle savait lire. Le garçon revenait avec les cafés qu'elle levait le nez de mes notes.

— Je ne connais pas cette Messe des Corsaires. L'année prochaine je ne la manquerai pas, c'est sûr. Déjà, c'est assez culotté de perpétrer un meurtre dans une église, au Pays basque en plus. C'est un défi, une transgression et une revanche. Pas très équilibré le gars quand même. Car c'est un homme, c'est certain. Pour commettre ce crime à ce moment-là, il faut avoir été ou être encore très torturé. Dans un tel contexte, il faut que la blessure soit profonde, voire très profonde, de nature identitaire : cette personne s'est vue niée dans son être le plus profond et dans son droit à l'existence même. Un dernier élan vital, avant de sombrer, lui fait mettre en acte la destruction de l'être par lequel il s'est vu nié. Ainsi il met ou remet en place son élan vital, les bases narcissiques qui lui manquaient. C'est comme s'il se mettait enfin debout sur ses pieds, ce qui lui était formellement interdit auparavant par la personne haïe qui lui gardait perversement la tête sous l'eau. Cet être devient alors – dans ce nouvel élan vital volcanique – totalement désinhibé, avec un sentiment de toute puissance exacerbé par cette toute nouvelle libération. La piste du fils maudit, ce sont vos propres termes, qui ressuscite en Amérique du Sud et qui y réussit est à prendre très certainement en compte, d'autant plus que – elle chercha dans mes notes – Xabi, oui c'est ça Xabi, bénéficie de l'éloignement et du mystère qui entoure sa vie. À l'heure actuelle, si c'est lui l'assassin, il doit être de retour là-bas. Ça, c'est ce que ferait quelqu'un de normal. Est-on normal quand on vient assassiner quelqu'un dans une église bondée, au cours de la messe la plus suivie de l'année ? J'en doute. Mais ce qui va rendre les choses compliquées, c'est que ça peut être tout le contraire.

— Tout le contraire ? lâchai-je, désorienté.

— Oui, tout le contraire. Je m'explique. Je vous ai parlé de défi de transgression et de revanche. Ça tient toujours. Mais ça peut être le fait de quelqu'un trop raisonnable, ultra-soumis aux règles et à l'autorité, muselé dans un conformisme exigé par son environnement, bref quelqu'un sur la vie duquel on aurait posé pendant trop longtemps un couvercle. Quelqu'un de bridé, frustré, étouffé dans un cadre bien trop étroit et auquel il ne pourrait plus se conformer. La marmite explose alors et il est capable de faire n'importe quoi – quitte à se mettre lui-même en danger – dans un geste qu'il avait longtemps fantasmé.

— Mais Xabi n'est rien de tout ça.

— Qui vous parle de Xabi ? Je vous dis que le meurtre peut procéder d'un mécanisme ou de l'autre. Je ne pense pas à un

dédoublement de personnalité, je pense à deux personnes différentes agissant pour des motifs différents. L'une veut gommer à tout jamais un passé douloureux et affirmer son identité au monde en criant « Moi j'existe ! ». Avec l'envie de faire craquer le costume pour pouvoir enfin respirer pleinement. L'autre cherche aussi à exister mais autrement. Dans sa singularité et son être particulier. Pas en tant que « fils de » par exemple. Ne supportant plus un entourage qui lui inflige un quotidien fait d'humiliation et de frustration, il pète les plombs.

— Nom de Dieu ! fis-je plus que surpris, intéressant votre truc, mais ça ne va pas simplifier nos affaires.

— C'est ce que je vous disais, Xanti. Vous m'avez mis l'eau à la bouche. J'aimerais beaucoup vous accompagner dans cette enquête. Je me ferais petite, tendre et soumise, je vous le jure. Xanti emmenez-moi, délivrez-moi de ma torture.

— Un vrai p'tit bonheur quoi !

— Si vous voulez. C'est oui ?

Comment lui dire non ? Et puis j'aurai besoin de son expertise. Et puis si ça ne le faisait pas, il sera toujours temps d'arrêter les frais. Et puis quoi ? Et puis j'avais envie de la revoir.

— C'est oui. Maria.

— Oh, Xanti !

Elle se leva et m'embrassa. Sur les deux joues. Et je sentis aussi son parfum. Un mélange d'océan, de fraîcheur et de vanille. J'étais submergé, le cœur à marée haute. Aguas ! Il fallait que je fasse quelque chose, mais quoi, j'étais comme un couillon, tassé sur ma chaise. Parler, il ne me restait plus que ça.

— Je crois que nous allons faire une bonne équipe, mais une drôle d'équipe quand même.

— Pourquoi drôle ? dit-elle en se rasseyant.

— Parce que nous n'allons pas nous ennuyer tous les deux.

— Je ne crois pas, en effet.

— Cette première réunion de travail m'a beaucoup plu, continuai-je.

— À moi aussi. Mais je dois vous quitter.

— À bientôt alors... Esméralda.

Je lui tendis ma main gauche, paume vers le ciel, pour qu'elle y lise ce qu'elle voulait. Elle la saisit de sa main gauche, parcourut doucement ma paume de son majeur droit.

— Je vois que vous aurez une soirée intéressante, à bientôt.

Je ne savais pas encore que ce geste et ces paroles deviendraient un rituel entre nous.

— Au moindre truc, on s'appelle, fis-je.

— Au moindre truc... Sherlock, dit-elle en plissant ses yeux dorés.

S'éloignant pétulante dans un tourbillon coloré de cheveux, d'épaules et de fesses, je la regardais, avec un plaisir évident, marcher légèrement cambrée en arrière : cette fille était épatante.

Il ne me manquait plus que ça, une brune épatante au niveau de la mer et une blonde formidable en haut à Bordagain ! Le feu et le feu. Aurai-je assez d'eau ? Car l'incendie couvait en moi, oh que oui !

Je soufflai un bon coup, chevauchai mon scooter et filai chez moi. J'avais un papier à livrer à *La Gazette*.

Je m'attelai à la tâche avec la détermination d'un naufragé s'agrippant à sa planche de salut. Le papier que je livrai tenait plus de Corto Maltese remontant l'Amazone avant de passer par Barranquilla pour finir à Buenaventura, que de l'enquête. L'Amazone déroulait ses multiples voies, mystérieuses, dangereuses, où je faisais jouer de la sarbacane et du poison, préparant mon papier post-autopsie de demain. Ensuite la Colombie, pays de tous les trafics, de toutes les renaissances, tourné à la fois vers la mer Caraïbe ses rythmes et ses isthmes, et vers le Pacifique, ses immensités et ses possibilités. Je saupoudrai d'un peu de psychologie meurtrière, façon affirmation, à la sauce Esméralda pour faire bonne mesure, mais en taisant l'option humiliation. C'était mon plan B. Le tableau était brossé avec un arrière-plan exotique et mystérieux, son personnage principal en clair-obscur, le tout dans la moiteur étouffante d'un début de soirée à Manaus, les pieds dans l'eau boueuse brassée par un rafiot à aubes. Je titrai « C'est loin l'Amérique ? », je ne me taisais pas, je ne nageais pas, mais j'envoyai à *La Gazette*. Puis j'appelai Roland.

— Ça te va, tu as trouvé une photo de Buenaventura ?

— J'ai une photo et je suis en train de te lire. Ça me va. Pas mal le profil psychologique. Tu le sors d'où ?

— J'ai une nouvelle équipière, psychologue à Saint-Jean-de-Luz, elle va être ma profileuse. Ça l'amuse beaucoup et moi aussi.

— Tu abandonnes Geneviève ?

— Ne t'inquiète pas pour Geneviève, elle n'est pas de celles que l'on abandonne. Je me diversifie, c'est tout. Geneviève pour l'intuition, Esméralda, je l'appelle comme ça, pour l'accusé de réflexion. *La Gazette* ne se refuse rien. Je te laisse, je vais à la répé de l'Arin, chanter, mais aussi pêcher des infos.

CHAPITRE VII

Lundi soir

Le chœur sous la main

J'avais envoyé un mail à Xavier Bonnecaze à Mexico, lui indiquant que j'aimerais bien le contacter dans la soirée. J'y avais joint mon papier de *La Gazette* pour qu'il soit au courant de l'actualité luzienne et cibourienne, et une note lui expliquant ce que je recherchais.

J'arrivai à notre rendez-vous hebdomadaire sur le Quai Ravel de Ciboure vers 18 h 30. Notre bande de vieux forbans avait déjà commencé à se former sur le parking du port de plaisance à hauteur du Pierre Loti, le canot de sauvetage de la SNSM. Mais il y avait plus de monde que d'habitude, et ça discutait dur, croyez-moi. Le sujet ? L'assassinat de Thérèse Larralde et la Messe des Corsaires, évidemment. C'était Beñat Kraska, un volubile ancien patron de pêche qui menait la danse et le cercle s'était formé autour de lui. Aujourd'hui, pas d'aparté, pas de petits groupes. Même Pantxo et René le Bayonnais n'avaient pas entamé leur traditionnel combat de coq où le rugby des deux cités ennemies se taillait la part du lion. C'est dire si l'heure était grave. Tout le monde écoutait Beñat Kraska, l'un des nombreux protagonistes locaux des campagnes de thon à Dakar. Penché en avant, le doigt péremptoire, il scandait sa vision des choses.

— Ça recommence, je vous dis. La guerre Iturmendi/Larralde est à nouveau déclarée.

— C'est fini tout ça, risqua Alain Berogoitazapi.

— Pour Thérèse Larralde, oui, c'est fini, reprit Kraska. Mais pour le reste, il y a trop de choses en suspens entre ces deux familles. Et puis, il y a le fils, celui qui est mort dans l'incendie et qui fait des affaires au Chili ou par là.

— Qu'est-ce que tu racontes ? le reprit Rémi Fassol, un ténor qui n'aimait rien moins que de faire péter le cristal. Tu n'as rien vu, tu étais déjà sorti.

— Et toi tu fais comme d'habitude, tu n'écoutes rien. Je ne parle pas des circonstances du crime, mais de ses causes. Ce n'est pas pareil.

C'est vrai, je n'ai rien vu, j'étais déjà sorti de l'église, s'excusa-t-il en levant les deux mains, mais je sais de quoi je parle. Vous en avez vu beaucoup, des morts qui réussissent dans les affaires ? Même en Corse, ça, ils ne le font pas, ils se contentent de voter.

— Moi je crois que c'est une histoire de cul.

C'était Dani, facteur de trouble constamment sur la brèche, qui mettait son grain de sel, comme toujours. Pas pour faire avancer le schmilblick. Non, pour mettre la pagaille.

— C'est ça, oui ! Une histoire de cul, à plus de soixante balais, lâcha Arsenio, qui pourtant les aimait beaucoup.

— Parle pour toi, fainéant, mais n'en dégoûte pas les autres, rigola Dani.

— Bon, je vois qu'on est parti pour atteindre des sommets, regretta Kraska. Je vous laisse entre vous. Il y a une femme qui est morte assassinée, et qu'est-ce que vous trouvez à faire ? Raconter des conneries. Je quitte la passerelle et même le bord. On ne peut pas tenir un cap avec un équipage pareil.

Le soufflé ne retomba pas, l'occasion était trop belle, il ne fallait pas stopper les machines. Et les moussaillons ne se privèrent pas de prendre la barre. La conversation reprit en avant toute. Il n'y avait pas d'iceberg, mais lors de ce chaotique cabotage, le Titanic verbal qui fendait les flots fonçait sur tout ce qui affleurait. J'accostai Kraska.

— C'est la guerre ?

— Je suis sûr que c'est lié aux vieilles histoires. Xabi Iturmendi n'est pas mort. Tous ceux qui ont suivi l'affaire et connaissent un peu les familles te le diront. Il a volé le pognon de son père. Ça, c'est sûr. Le feu je ne sais pas si c'était voulu, mais ça a arrangé tout le monde qu'il débarrasse le plancher. Après, c'est compliqué. Certains disent que le père Iturmendi l'a aidé. D'autres racontent qu'au contraire il n'y a plus eu aucun lien entre la famille et Xabi. Et que c'est pour pouvoir retrouver son fils que le père Iturmendi a commencé à faire des affaires en Amérique du Sud. D'autres encore disent que Mirentxu Iturmendi a rencontré Xabi au Venezuela ou par là. Même Thérèse Larralde y serait allée pour tenter de le rencontrer. Sur cette histoire, il y en a qui ont toujours Radio Quai allumée. Mais ça, tu dois le savoir, Xanti. De toute façon, il peut revenir se promener ici, Xabi, personne ne va le reconnaître, ça fait plus de quarante ans, ces histoires. Tu as remarqué quelque chose à l'église ?

— Rien Beñat, il y avait le bordel habituel. Et c'est ce qui me fait dire que l'assassin est quelqu'un de bien informé. Qui sait comment ça se passe. La preuve, personne n'a rien remarqué.

— Ne parle pas avec lui Xanti, c'est un menteur ! C'est un pêcheur.

Bixente Zozaya, président d'honneur de notre chorale et notre Monsieur de Sévigné, venait d'arriver, dressé sur son vélo comme une queue de baleine dans l'estuaire du Saint-Laurent.

— Ne reste pas à côté de lui Xanti, c'est un voleur ! C'est un mareyeur.

La réplique fusa, vive et rapide comme un dauphin sautant de l'onde. Kraska venait d'égaliser dans le duel sans fin que Bixente et lui se livraient. Si l'un ne disait rien, l'autre s'ennuyait. Et nous aussi, bon public, friands que nous étions de ces assauts à fleuret rigolard.

Michoubidou, baryton expert en permanente galéjade et en indéfrisable moquerie, n'y allait pas de langue morte non plus. Et s'il n'y en avait pas assez, il était capable de couper les cheveux en quatre.

— Les gars, commença-t-il sourire en coin, ne croyez pas que c'est fini. Il y a une reconstitution de prévue. Thérèse Larralde serait morte parce que ses tympanes ont éclaté sur le final. La faute à un, ou plusieurs, ténors sauvages. Et la police veut écouter et enregistrer le morceau pour trouver le coupable. On en soupçonne un ou deux. Un professeur de chant du Capitole de Toulouse va venir pour superviser l'opération.

— Toi, il n'y a pas besoin de te superviser, tu as toujours la connerie au maximum.

Rémi en premier ténor de devoir avait saisi la perche, mais c'était lui qui tirait le maître-nageur dans le grand bain.

Et Michoubidou ne se déballonnait pas.

— Rémi, dénonce-toi qu'on n'en parle plus. Évite-nous ce mauvais moment. On dit que l'assassin revient toujours sur les lieux du crime, mais là ce n'est pas la peine. Avoue et ce sera fini. En plus c'est un homicide involontaire, tu auras du sursis.

On ne saura jamais si, en plus, Michoubidou aurait fait un bon juge. Andoni Zuriola, le chef de chœur, venait d'arriver. Nous entrâmes donc à sa suite dans la salle de répétition toute proche. Mais la discussion entamée sur le quai ne cessa pas pour autant. Elle continua dans un brouhaha encore plus fort que d'habitude. Le bordel qui présidait à nos retrouvailles en temps normal, une fois que chacun de nous se retrouvait assis à sa place, se mua de joyeux en immense. La musique adoucit les mœurs, dit-on. Que dalle, oui ! Encierro de décibels, discussions croisées, interpellations en diagonale. Déjà que certains d'entre nous étaient les rois du « J'ai pas vu, j'ai pas lu, mais j'ai entendu causer », ce coup-ci, c'était le pompon, puisque tous, dans des proportions variables, nous avons été mêlés à l'histoire.

Les irréductibles bavards, qui n'avaient pas besoin de meurtre pour être tuants, furent encore plus longs à courir sur leur erre, mais le bateau finit par appareiller. Andoni envoya le ton d'un chant dont personne n'avait pu entendre le titre et ça tangua un peu. Un soupçon d'attention parcourut l'assistance. À défaut de le hausser, Andoni hissa le ton une deuxième fois. Des raclements de gorge répondirent aux premières notes de Zibileek esan naute où il était aussi question de juges, mais ceux devant lesquels avait comparu le Christ. D'actualité, donc.

Enfin la répétition démarra. Entrecoupée bien sûr d'apartés, de précisions aussi indispensables et vitales semble-t-il pour celui qui les apportait, que hautement inutiles et parfaitement inintéressantes à ce moment-là pour celui qui les entendait. Mais pour certains, leur tout-venant composait une urgence que rien ne pouvait retarder, surtout s'il s'agissait de choses totalement hors sujet avec ce moment musical que nous étions censés tous partager à cet instant.

La répétition se termina sans que Bixente, pourtant speaker quasiment habituel de nos fins de sessions, prenne la parole pour nous féliciter de la tenue musicale de la Messe des Corsaires. Lui aussi avait senti que ce soir, ce n'était pas la peine d'en rajouter. La cour en était pleine. Trop d'information tue l'information, oh, que oui ! Aussi je bondis sur Andoni avant qu'il ne disparaisse.

— Andoni, demain tu as rendez-vous avec Seignosse, à 10 h je crois, non ?

— Oui, c'est ça, avec les autres chefs de chœur.

— Il va vous montrer des photos de la messe pour que vous examiniez les participants et voir s'il y a quelque chose de louche. Je pourrais t'appeler après, pour que tu me racontes comment ça s'est passé ?

— Bien sûr Xanti. Vers midi, je serai à la maison.

— Très bien Andoni, je t'appelle à ce moment-là.

Autour de nous, c'était à nouveau le Niagara, Iguaçu et le lac Victoria. Ça chutait en cascades et les conversations se perdaient dans d'innombrables remous où chacun tournoyait avec délice, persuadé qu'il détenait une goutte d'explication. D'aucuns me posaient des questions auxquelles d'autres répondaient pour moi. D'autres encore tentaient d'expliquer que la police n'avait pas de secret pour moi, mais en avait pour eux et que je ne dirai rien, si ce n'est aux lecteurs de *La Gazette*. Ce en quoi ils n'avaient pas tort. Pour Michel Garazi, autre acteur d'une sortie de l'église agitée, c'était un peu différent. Il répondait volontiers aux quémandeurs d'info, mais comme moi, son savoir avait ses limites. Par contre, à lui, on ne demandait rien sur la

globalité de l'enquête. Je cabotai donc de groupe en groupe, tous sabords ouverts, m'immisçant ou voguant plus loin. À l'affût. Mais sans trop d'espoir. Sur la messe elle-même, personne ici ne m'apprendrait rien. Et sur Xabi, les Larralde et les Iturmendi non plus me semblait-il. Mais j'écoutais quand même tous azimuts.

La salle de répétition se vidait peu à peu, les grappes parlantes se détachaient du cep et disparaissaient dans le couchant au gré des destinations, de l'emplacement des voitures et des scooters. Car le Chœur Arin aussi, était un grand enfourcheur de scooters. Des conversations continuaient bien dehors, mais par duos ou trios éparés. Difficile pour moi d'en saisir la moelle. D'ailleurs y en avait-il encore ? C'est donc les oreilles pleines et vides à la fois, que je rentrai chez moi d'un scooter bourdonnant mais un tantinet déçu.

Là, j'ouvris mon ordinateur pour interroger ma boîte mail. Bingo ! Il y avait un courriel de Xavier Bonnacaze : « Licenciado – c'était un terme mexicain emphatique désignant celui qui a une licence, un diplôme, et nous en usions entre nous, c'était notre signe de reconnaissance – j'ai lu ta prose avec intérêt, Saint-Jean-de-Luz/Bogota même combat. Ce soir je serai sur Facebook vers 18 h, peut-être avant. » Donc pour moi à minuit ou peut-être avant. Olé, olé y olé !

J'appelai Geneviève.

— Madame L'Oréal, mes respects du soir.

— Rouletabille, quoi de neuf ?

— Je rentre de la répétition, je grignote et j'embraye sur Facebook avec Xavier Bonnacaze, tu sais mon copain de l'ambassade de France à Mexico. C'est peut-être par lui que je pourrai avoir des renseignements sur Xabi Iturmendi, car il est de plus en plus probable qu'il vive en Colombie.

— Tu en es sûr ?

— Pas du tout, mais c'est la tendance. Et Petit Poulet est sur la même longueur d'onde. C'est aussi ce que j'ai retiré de mon tour de ville.

— Ton tour de ville s'est révélé fort agréable, m'a-t-on dit.

— Fort agréable ?

Je voyais où elle voulait en venir, il y avait de l'Esméralda dans l'air.

— Oui, à la terrasse du Suisse.

— Avec la psychologue ?

— Je ne sais pas ce qu'elle est, mais c'est une belle fille.

— J'ai toujours eu bon goût.

— Et tu continues semble-t-il.

— Serais-tu jalouse ?

— Non, je me renseigne, puisque tu ne daignes pas me donner d'explication.

— Laisse-moi y venir.

— Nous y sommes.

Oui, nous y étions, ça n'avait pas traîné.

Je lui expliquai le sens de notre collaboration sur fond d'étude de profil psychologique.

— Elle sera ma profileuse. Mais bien évidemment, Madame L'Oréal, tu es ma muse irremplaçable.

— Bien évidemment.

— Je ne vois pas pourquoi tu prends ce ton. J'en ai déjà bu des coups en terrasse avec des filles, et j'en boirai encore ! Cette fille est bellouse, certes, elle me plaît, à d'autres aussi tu peux me croire, et elle m'amuse, aussi. Mais ce n'est pas une raison pour croire que je vais lever le pied.

— Ça fait beaucoup de choses à la fois : elle est bellouse, comme tu dis, elle te plaît et elle t'amuse. Elle t'amuse, c'est ça qui m'inquiète. Et avec toi, si on parvient à te faire rire, on a fait la moitié du chemin.

— C'est vite dit.

— Non, c'est vite fait.

— Tu n'as pas confiance en moi ?

— C'est en elle que je n'ai pas confiance.

— Mais elle est hors sujet. C'est entre toi et moi que ça se passe.

— Apparemment, c'est aussi entre elle et toi, non ?

— Mais non ! Je l'ai rencontrée, je suis appelé à la voir encore, et c'est pour le boulot. Fin de la séquence.

— Ou début.

— Mais tu es ridicule. Tu es jalouse de quelqu'un que tu ne connais pas et que je ne connais pas encore.

— Tu as dit encore.

— Forcément, puisque je vais la revoir. C'est toi qui as dit que ce crime était à mettre des profileurs sur le coup. Eh bien, c'est fait. Ce n'est pas un profileur, mais une profileuse.

— J'ai dit ça, moi ?

— Oui, dimanche après-midi, chez toi, en rentrant du Petit Suisse.

— Ah bon. Mais ça n'empêche pas. Je te sens subjugué.

— Troublé plutôt. Tu vois, je te dis ce que je ressens.

— Oui, mais tu le ressens.

— Tu es terrible ! Bon, c'est pour ça que je t'aime aussi.

— Eh bien, continue !

— Compte sur moi. Rassurée ?

— Mmouais !

— Bon, je vais grignoter avant de facebooker avec Xavier Bonnacaze. Je t'embrasse Madame L'Oréal. Tu sais où ?

— Oui. À demain Don Juan.

Et elle raccrocha.

Qui était Desdémone, qui était Othello ? Sur ce coup nous n'avions pas besoin de Iago. C'était fou, elle ressentait tout ce que je ressentais. Même au téléphone où, d'après moi, j'avais employé un ton que je croyais neutre. Raté. Notre communauté se réduirait-elle aux aguets ? Mon prochain rendez-vous avec Esméralda s'annonçait plutôt chaud.

Je sortis une darne de thon du frigo et des piments de Gernika. Comme quoi il n'y avait pas que le Chêne et Picasso.

Je fis frire les piments à feu moyen dans de l'huile d'olive et dans une autre poêle je mis le thon, également dans de l'huile d'olive, mais rehaussée de piment d'Espelette et d'origan. Bien saisir le thon à feu fort sur les deux côtés, presque croustillant, afin de laisser l'intérieur moelleux. Les piments et le thon furent prêts quasiment en même temps. Je déshuilai les piments dans du papier absorbant avant de les verser dans une cazuela où je les saupoudrai de gros sel. Je pris une bouteille de Rueda dans le frigo et m'en servis une bonne rasade dans un grand verre, à pied bien sûr. Beaucoup plus agréable à boire. C'était prêt et j'étais prêt. Débarrassé de sa peau et de l'arête centrale, le thon se révéla moelleux.

Et s'accorda parfaitement aux gernikas, moelleux eux aussi. Et moelleux fut le Rueda. Tout était moelleux ce soir. Tout, sauf Geneviève.

Je m'apprêtais à escalader le mur des communications que constitue Facebook. Je m'étais mis à gravir cette montagne d'information avec appréhension car le mieux est l'ennemi du bien, toujours. Faire savoir au monde entier que l'on va se coucher, que l'on a bien déjeuné, que l'on est revenu du boulot ou que l'on va tondre sa pelouse, me paraît moyennement passionnant. Mais pourquoi pas après tout. Chacun voit midi à sa porte, même s'il n'est que 10 h.

Cependant une fréquentation modérée de ce nouveau bistrot informatique m'a assez rapidement convaincu de son utilité, là aussi la fonction créant l'organe, pour l'orgasme, on verra. C'est là que je retrouvais amis, copains ou connaissances, comme au bistrot. Ceux à qui l'on peut ouvrir son cœur, ceux avec qui l'on émet des avis sur la vie, ceux dont on entend ce qu'ils disent sans pour autant participer à la conversation. Comme au bistrot, l'on n'est pas obligé de partager tout avec tous. On a sa table ou son coin de comptoir, pour moi c'était plutôt le comptoir. Et c'est là que je retrouvais mon vieux copain Xavier Bonnacaze qui s'accoudait à Mexico pendant que je tirais mon tabouret à Ciboure.

Je consultai mon mur, feuilletai les pages amies, flânai autour des connaissances et regardai qui, parmi mes amis, avait poussé comme moi la porte du bistrot. Xavier Bonnacaze était là, à sa place habituelle.

Je commençai.

Licenciado, je te salue !

La case « vu » se cocha quasiment tout de suite, Xavier était en train d'écrire

Licenciado. J'ai lu ton papier. Je résume.

Xabi Iturmendi est « mort » à Saint-Jean-de-Luz il y a 40 ans, mais il serait arrivé à Belem, puis à Manaus avant de rejoindre la Colombie où il pourrait vivre.

Il serait dans l'armement, la pêche et les supermarchés. Bien sûr avec une autre identité.

Il aurait cambriolé l'usine de son père, volé la paye des employés et des pêcheurs, ce qui lui aurait servi pour démarrer ses affaires.

Ma réponse

OK, mais je ne sais pas, la durée de sa parenthèse amazonienne et donc la date de son arrivée en Colombie.

Sa famille a des affaires en Amérique du Sud, officielles, celles-là. Peut-être ont-ils des intérêts croisés ?

Xavier était en train d'écrire

Je me renseigne à Mexico.

Je mets mon copain Christophe Pasquinari, attaché commercial à l'ambassade de France à Bogota, sur le coup.

Si tu peux avoir des renseignements plus précis sur les affaires Iturmendi en Am'Sud.

Ma réponse

Je te fais parvenir de plus amples renseignements.

Je vais t'envoyer mes papiers pour que tu puisses suivre l'enquête.

Regarde si les Larralde n'ont pas des affaires dans le coin eux aussi. On ne sait jamais.

Merci d'avance.

Xavier était en train d'écrire

Bonne idée tes papiers. Si Xabi Iturmendi a ressuscité dans le poisson en Colombie, il y a de fortes chances que ce soit à Buenaventura en effet.

Ma réponse

J'attends ta réponse avec impatience. Merci.

Xavier n'était plus en train d'écrire.

Pas mal ce Facebook quand même ! C'était un bel outil pour qui s'en servait comme tel. Et puis ça faisait du monde un immense bistrot où l'on pouvait le faire et le refaire, ce qui n'était pas pour me déplaire. Par contre fini la diaspora, la nostalgie et le mal du pays ! On n'y était pas mais on y était un peu, quand même.

C'est sur ces considérations mettant à mal la basquitude notamment, que je pliai les gaules. Ça suffisait pour aujourd'hui. Et puis j'avais une magicienne à ménager et une Esméralda à aménager. Vaste programme !

CHAPITRE VIII

Mardi matin

Par ici la sortie

En ce mardi matin je me réveillais avec un double sentiment. Celui, plein d'énergie, que me donnait l'approche des résultats de l'autopsie, ainsi que l'opportunité que pourrait m'offrir Xavier Bonnacaze de débloquer le compteur d'une enquête au point mort et stagnant au purgatoire. Mais aussi un sentiment tout en contraste, d'enfer et de paradis. L'enfer que me promettait Geneviève si je me brûlais aux flammes d'Esméralda, et le paradis que me procurait la jalousie de cette même Geneviève et l'intérêt d'Esméralda, elle pour moi et moi pour elle. « Il n'y a que ce qui est impossible qui est intéressant », s'amuse à dire le romancier et aujourd'hui poète, Michel Butor. Le challenge qui s'offrait à moi se révélait intéressantissime, entre les deux créatures qui me mettaient le cœur en bascule, même si ce n'était pas de la même manière. Passionnant autant que périlleux. Ménager la chèvre et le chou, dit l'adage populaire. Trivial mais bien vu. Si ce n'est qu'en chèvre, Geneviève se posait un peu là. Pas celle de Monsieur Seguin non, une autre, capable de faire hurler n'importe quel loup. Et sur l'autre rive, Esméralda n'avait rien du chou, ni pommé, ni paumé. Fleur peut-être. Du mâle ? Et au milieu coulait une rivière. Pourpre.

M'éclaircir les idées. Voilà ce à quoi me servit mon bain matinal. Mais sur la digue, mon esprit ne put s'empêcher de vagabonder, voire de rêver les yeux grands ouverts, au soleil de Satan. En Amazonie. À l'instar des indiens Jivaros, Geneviève réduisait ma tête avec passion tandis qu'Esméralda, en adepte de la tribu Embera, me sarbacanait en plein cœur un poison violent et délicieux. Et je m'échappais vers l'opéra de Manaus où l'on donnait Tosca avec Mirela Freni et Plácido Domingo. Une mouette moqueuse vint me remettre la tête à l'endroit. Certes, il me fallait imaginer des choses, mais je n'avais vraiment pas besoin de ces divagations imbéciles. La réalité était toute autre. Trouver un début de piste. Car les papiers « d'ambiance », ça allait un moment. Il fallait enclencher la première. Je priais pour qu'au retour de la réunion organisée par Petit Poulet pour les chefs de chœurs, Andoni m'apprenne quelque chose. En attendant, c'était vers les halles

de Saint-Jean-de-Luz que je devais porter mes pas et mes oreilles.

Retour chez moi, douche, petit-déjeuner rapide et coup de scooter jusqu'au centre névralgique de Saint-Jean-de-Luz le mardi matin : le marché. J'y flânaï, louvoyant entre les étals et les chalands. En ce surlendemain du meurtre, sur le carreau des halles, on parlait abondamment, forcément, de ce qui s'était passé sur le carreau du temple, à un jet de sarbacane de là. C'est bien évidemment ceux qui en parlaient qui m'intéressaient. Jakes Luro, un vieux copain fils de pêcheur, baryton Martin et musico de talent – ah son accordéon de fiesta, rouge et rustique mais inoxydable ! – était de ceux-là. Il déambulait lui aussi entre les étals en compagnie de Maïté son épouse et dès qu'il m'aperçut, il me héla gentiment.

— Xanti ! Voilà l'homme qui va tout nous dire.

J'embrassai Maïté et je saluai Jakes.

— Vous voulez tout savoir et rien payer ?

— J'allais te proposer un café.

— Allons-y alors.

La Bodega des Halles nous tendit son comptoir.

— Comment ça se fait ? interrogea Jakes. Tu es toujours là au bon moment.

— Je le dis à chaque fois, c'est lui qui les tue, lança Lucien le patron, les mains dans l'évier.

— Il peut faire beaucoup de choses, mais pas ça, s'amusa Maïté.

— C'est mon caractère urbain et ma propension à traîner qui me valent ce sens du placement, comme on dirait à la pelote. Je ne suis jamais pressé. Ni de sortir, ni de rentrer.

— De rentrer surtout.

— Nous avons les mêmes caractéristiques Jakes. Bon. Thérèse Larralde a été assassinée, c'est sûr. Empoisonnée sans doute. Mais vous connaissez tout ça. Pour le reste, je n'en sais pas plus que vous. Moins sans doute car je ne suis pas un autochtone. Je suis un Bas-Navarraï exilé sur la Côte basque, depuis longtemps certes, mais je n'ai pas baigné dans le jus cibourien et luzien comme toi Jakes. Ce jus de sang et de chair de poisson, de graisse et de gasoil, qui fait tout le suc de la vie sur les deux rives de la Nivelle. Les vieilles histoires vont remonter dans les filets que tout le monde jette.

— Tu es sûr de ça, relança Jakes ? J'en ai entendu parler. Mais je ne connais personne qui puisse affirmer, preuve à l'appui, que Xabi Iturmendi est vivant en Amérique latine. C'est devenu une sorte de légende urbaine. Et à l'époque, personne n'avait envie de vraiment se

frotter aux Iturmendi et aux Larralde. En Corse, il y a l'omerta : tout le monde sait mais personne ne parle. Ici, c'est plutôt le contraire : personne ne sait, mais tout le monde parle. Radio Quai.

— Eh bien, ça va changer Jakes ! Du moins pour cette affaire. La police ne va pas faire l'économie d'un coup d'œil dans le rétroviseur. Et sans doute aussi d'un petit plouf dans l'Amazone, la mer des Caraïbes ou le Pacifique. Et ça risque encore de sentir le poisson.

— Dans ce cas, ça va devenir amusant. Et on va enfin savoir la vérité.

— Peut-être.

Le secteur était calme et les cuadrillas des habitués de la caféine matinale s'étaient disloquées.

Maité nous quitta pour rejoindre son groupe d'amies. Nous sortîmes à sa suite.

— Bon, Xanti, je te laisse aussi, je dois passer au bureau. Mais je te lis demain. Ce sera quoi ?

— Tu verras bien Jakes. Mais tu en sais un peu déjà.

Et il s'éloigna.

Je fis un tour supplémentaire. Sans succès.

Scooter, casque, port de pêche. J'avais le temps avant midi et le coup de téléphone à Andoni. Je me garai à ma place habituelle sous les platanes et je mis le cap sur le quai. Personne d'intéressant à l'horizon. J'avais beau tendre l'oreille, rien. C'était un comble, ici. Radio Quai n'émettait pas. Trait de chalut à vide.

Je rentrai chez moi, m'installai à mon bureau. Je fis ronfler Internet car il me fallait des renseignements sur les poisons et leur utilisation par les tribus amazoniennes ou autres.

Caractéristique générique : provenant d'une substance végétale ou animale, le poison utilisé par ces populations provoque une paralysie musculaire fatale.

Les amphibiens de la famille des dendrobatidae dont la peau secrète une toxine la batrachotoxine, constituent la tête de gondole du poison d'origine animale. Cette toxine dont on dit qu'un seul gramme peut tuer 100 000 personnes, attaque le système nerveux central. Quand on croise ce genre de grenouille, le bénitier et le signe de croix qui va avec ne sont pas loin car la météo qu'elle annonce est toujours la même : mauvais temps. Très mauvais temps même.

Pour ce qui est des plantes, le suc noir de la strychnos toxifera paralyse les muscles provoquant un arrêt cardiaque. Le chondodendron tomentosum quant à lui, est une liane qui sert à la

fabrication du curare, courant en Amazonie. Ils se partagent donc la plus haute marche du podium dans la catégorie la mort par les plantes. Parfait pour le bouillon de onze heures.

Ces sympathiques substances, les Indiens du bassin amazonien, en enduisent les pointes de flèches dont ils se servent pour chasser, que ce soit à l'arc ou à la sarbacane. Mais des Robin des Bois ou des Francis Cabrel, je n'en avais jamais vu dans les parages, encore moins à l'église où des types en vert ou des guitaristes à moustache ne passeraient pas inaperçus.

Mon mobile me héla : c'était l'heure d'appeler Andoni. Il répondit aussitôt.

— Xanti ?

— Je t'appelle, comme prévu. Ça s'est bien passé avec le commissaire Seignosse ?

— Très bien. Nous étions tous là et comme tu me l'avais dit, il nous a montré des photos. Mais personne n'a trouvé quoi que ce soit d'anormal. Nous avons réussi à identifier tous les choristes. Il n'y avait pas d'intrus.

— Aucun chef de chœur ne s'est souvenu d'un détail, d'un truc bizarre ?

— Rien. C'est ce que nous a demandé le commissaire. Bien sûr, au sein des différents chœurs il y a eu des discussions, comme chez nous. Mais à Goraki, à Bihotzez, à Kantariak et dans les chorales paroissiales, personne n'a rien remarqué de louche. Pourtant il s'est bien passé quelque chose. Puisque personne n'a rien vu pendant la messe, c'est que ça s'est passé à la fin, pendant la sortie. Il n'y a que là que ça a pu se produire. C'est ce que tous, nous avons dit à la police. Il n'y a pas d'autre solution.

— C'est bien ce que je crois aussi Andoni. Mais ça ne va pas nous faciliter la tâche, avec le bazar qu'il y avait !

— Tout le monde pouvait entrer et sortir sans se faire remarquer, la preuve. Je suis désolé Xanti, mais je n'ai rien d'intéressant à te dire.

— Je m'en doutais un peu, moi aussi j'ai regardé les photos et je n'ai rien vu. Mais tu as raison, c'est à la fin de la messe que ça s'est passé. Quand nous avons commencé à quitter le chœur. Je te remercie Andoni. À bientôt.

— À bientôt Xanti.

Il me fallait identifier les premiers qui avaient quitté l'église par la petite porte de côté. Ceux-là avaient pu remarquer quelque chose. La piste devenait plus étroite, mais peut-être allait-elle me mener quelque part. J'essayai de me remémorer la scène. Qui était sorti le premier ?

Je me revoyais parlant avec Dani et Kraska, juste avant de retrouver Michel Garazi au bas de l'escalier qui mène à l'autel. Et je voyais aussi, de dos, un large d'épaules sortir par la porte de côté, un peu en chef de meute, suivi d'un flot de chemises blanches. Pas quelqu'un du chœur Arin en tout cas.

Regarder les photos que Pibale avait prises pendant la messe m'aiderait sûrement. Je retournai sur mon ordinateur pour ouvrir les fichiers. Derrière moi Dani et Kraska. En haut de l'estrade Xan Baratzategi. Au premier rang des ténors assis à côté de moi, à ma droite et, juste derrière les sopranis, Albert Lebreton et Rémi Fassol, puis à leur droite, trois chanteurs de Goraki : Beñat Chardiet, Mattin Biscay et Jean-Pierre Castet. Et Jean-Pierre Castet, en plus de la voix, il avait la carrure. Et c'est lui qui était situé le plus près de la sortie. Donc idéalement placé pour faire la course en tête et passer la porte en premier. Peut-être avait-il croisé l'assassin. Car j'en suis maintenant persuadé, c'est par là et dès la fin de la messe que le meurtrier est entré et peut-être pas sorti. En effet, entrer et croiser des chanteurs et des chanteuses ne risquait pas de poser problème dans le désordre de la sortie et dans le sas étroit formé par l'espace réduit entre la porte donnant sur l'église et celle donnant sur la rue et où personne ne s'attardait pour ne pas créer de bouchon. Par contre, quitter l'église une fois son forfait accompli par le même chemin présentait un risque. Celui de se faire remarquer au milieu d'une foule quasiment composée de choristes occupant le trottoir et la rue de l'église, une voie étroite où il aurait fallu se frayer un passage au milieu de personnes, heureuses du devoir accompli, volubiles, détendues et à l'horizon visuel plus large. Slalomer rapidement et sans mot dire au milieu des groupes papotant l'aurait singularisé. Sortir par contre par la porte principale, au milieu des fidèles, anonyme parmi les anonymes, en choisissant et sa trajectoire et son tempo, me paraissait beaucoup plus facile et quasiment exempt de mauvaise surprise. Emporté par la foule dans la rue Gambetta, il pouvait voir la vie en rose. Certes, ce n'était pas l'hymne à l'amour qu'il venait d'entonner, mais en écoutant sonner les trois cloches de Saint-Jean-Baptiste, plus légionnaire que milord quand même, il devait sûrement se dire, non rien de rien, non, je ne regrette rien.

J'avais une piste : Jean-Pierre Castet. Me servirait-il de guide ? J'en acceptai l'augure. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Sans doute le fait de penser presque uniquement « qui ? », alors que j'aurai dû aussi me demander « comment ? ». Cette histoire de revenant où Xabi Larralde se taillait plus la part du lion que la victime elle-même, y était pour beaucoup. Pas un instant je n'avais réfléchi au moment précis et au tempo qu'avait choisi le meurtrier pour agir. Maintenant, ce mode opératoire me semblait évident. Mais maintenant seulement.

J'avais du retard à l'allumage. Il me fallait donc forcer les feux. Il n'était pas loin de 12 h 30. J'appelai Bixente Zozaya, car il devait avoir le numéro de téléphone de Jean-Pierre Castet.

— Bixente bonjour, c'est Xanti, je te dérange ?

— Non Xanti, qu'est-ce qui t'amène ? Et cette enquête, elle avance ?

— Pas trop. C'est pour ça que j'aurai besoin du numéro de téléphone de Jean-Pierre Castet. Placé comme il l'était, peut-être a-t-il remarqué quelque chose. Peux-tu me le donner ?

— C'est vrai, il était du côté de la sortie. Moi toujours, je n'ai rien vu. J'ai son numéro dans mon mobile. Je te l'envoie par SMS.

— Merci Bixente, j'attends ton message. Ciao ciao.

Quelques secondes plus tard, mon mobile me fit les sons doux. C'était le numéro de Jean-Pierre Castet.

Battant le fer tant qu'il est chaud, je l'appelai.

— Jean-Pierre, bonjour, Xanti Sopena ici. C'est Bixente qui m'a donné ton numéro. Je te dérange ?

— Pas du tout. Je m'apprêtais à aller casser la croûte. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— C'est au sujet de dimanche. Il me semble que tu es sorti de l'église dans les premiers, si ce n'est le premier, par la petite porte.

— Exact. J'avais une envie pressante et je n'ai pas demandé mon reste. Personne ne m'a doublé. Je suis sorti le premier.

— Tu n'as pas croisé quelqu'un en sortant ?

— Si, maintenant que tu me le dis. Mais je n'ai pas fait attention, ça urgeait je te dis.

— Tu pourrais me le décrire ?

— Non. Mais c'était un homme... Avec une chemise blanche, je m'en souviens maintenant. Même que je l'ai pris pour un chanteur et que je me suis demandé ce qu'il faisait là. Car je te le répète, je suis sorti le premier.

— Et derrière toi, qui y avait-il ?

— Ça, je n'en sais rien, j'étais pressé et j'ai foncé, c'est tout.

— Tu ne pourrais pas être plus précis sur la personne que tu as croisée. Grand, petit, corpulent, maigre, blond, brun ?

— Attends... Un peu plus petit que moi. Normal. Brun, enfin, pas blond. Des moustaches je crois.

— L'âge ?

— Je ne sais pas, autour de la cinquantaine peut-être.

— Tu l'as revu après, à la réception ou sur la place Louis-XIV ?

— Non. Mais je n'y ai plus pensé. Ce n'est que maintenant que je m'en souviens. Parce que tu m'en parles. Sinon, j'avais oublié.

— Bon, Jean-Pierre, ce n'est déjà pas mal. Mattin Biscay et Beñat Chardiet étaient à côté de toi, non ? Si tu les vois, demande-leur s'ils ont remarqué ce type et s'ils s'en souviennent. Si quelque chose vous revenait, tu veux bien m'appeler s'il te plaît ?

— C'est ça, ils étaient à côté de moi. Bien sûr que je te rappelle Xanti.

— Merci Jean-Pierre, ciao ciao.

Enfin je tenais quelque chose. Le fil était ténu, mais il y avait un petit quelque chose au bout. Il fallait donc que je contacte les occupants des places les plus proches de la sortie. Il n'y avait que ceux des trois premiers rangs en bas de l'autel qui avaient pu remarquer quelque chose. Les autres n'avaient pas eu la possibilité de sortir dans les premiers. Je me replongeai donc dans les photos.

Au premier rang, de gauche à droite, vu de l'assistance : Jean-Pierre Castet, Mattin Biscay, Beñat Chardiet, Rémi Fassol, Albert Lebreton et moi. Deuxième rang : Jean Bordes et Paxkal Olharroa de Bihotzez, Pierre Etcheberry et Alain Etchebarne de Goraki, Dani et Kraska. Troisième rang : Robert Aramendi, Félix Sorrondo et Ernest Etchevers de la schola, Jean-Jo Idiart, Pierre-Marie Halsouet et Xan Baratzategi du chœur Arin.

J'avais les numéros des chanteurs de l'Arin, je commençai par eux.

Albert Lebreton d'abord, il devait être chez lui.

— Albert, bonjour, c'est Xanti, je te dérange ?

— Pas du tout Xanti, qu'est-ce qui me vaut l'honneur ?

— C'est au sujet de dimanche. Par quelle porte es-tu sorti ?

— Par la grande porte, avec Chardiet et Biscay de Goraki.

— Tu es donc resté au milieu de l'église. Tu n'as donc pas fait attention à ceux qui sortaient par la petite porte ?

— Pas du tout. Nous avons pris l'allée principale et nous avons suivi la foule jusqu'à la sortie et ensuite nous avons rejoint la mairie. Désolé Xanti.

— Bon, tant pis. Je te remercie Albert, ciao ciao.

Ce fut ensuite au tour de Rémi.

J'avais de la chance, lui aussi me répondit aussitôt.

— Salut Rémi, c'est Xanti.

— J'étais en train de penser à toi. J'ai retrouvé une vieille photo de l'école Sainte-Marie. Ça va t'intéresser. J'étais dans la même classe que Xabi Iturmendi, avec Mademoiselle Larrañaga, la pauvre. Qu'est-ce qu'on lui en a fait voir ! Je voulais t'en parler hier à la répétition, mais avec cette andouille de Michoubidou, je n'y ai plus pensé.

— Comment il était Xabi Iturmendi à l'école ?

— À bloc, toujours à l'affût d'une connerie. Tu as compris qu'on s'entendait bien. Après, c'était un Iturmendi. Il avait intérêt à être bon, pour compenser, parce que son père ne le manquait pas. Mais il était bon et il est parti en pension à Bayonne. À partir de là, je ne l'ai pas beaucoup revu. Et lui, il a commencé à enchaîner les grosses conneries. Mais ça, ici, tout le monde le sait.

— Et physiquement, il était comment ?

— Il était déjà assez grand et costaud. Il aurait fait un joli arrière central, car il était plus fort avec les mains qu'avec les pieds.

— Si tu le voyais, tu le reconnaîtrais ?

— Pas sûr. À l'allure peut-être, et encore...

— Et sa voix ?

— Difficile, ça fait plus de 40 ans Xanti.

— Dimanche, à l'église, par où es-tu sorti ?

— Par la porte du côté.

— Tu n'as rien remarqué ?

— Qu'est-ce que j'aurais dû remarquer ?

— Je ne sais pas. Tu aurais pu croiser quelqu'un qui entrait dans l'église.

— À la sortie ?

— Oui, qui entrait pendant que les premiers sortaient.

— Je ne suis pas sorti dans les premiers. Je suis resté un peu dans l'église avec Bordes de Bihotzez.

— En sortant, tu n'as rien remarqué ?

— Encore ! Qu'est-ce que tu veux que je remarque ?

— Quelqu'un qui n'était pas un chanteur et qui sortait au milieu des autres. Je t'explique. L'assassin est entré dans l'église à la fin de la messe, par la petite porte, obligatoirement. Une fois son coup fait, il est sorti. Soit par l'entrée principale et il s'est perdu dans la foule, mais il a mis du temps à sortir. Soit par la petite porte, plus risqué, mais plus rapide pour s'éloigner.

— Je n'avais pas pensé à ça. Mais je n'ai rien vu.

— Tu es sorti avec Bordes ?

— Non, tout seul, il est resté à l'intérieur de l'église, mais je ne sais pas avec qui. Dehors, il y avait pas mal de choristes femmes, ça, je me le rappelle.

— Écoute, Rémi. Si tu te souviens de quoi que ce soit, tu m'appelles.

— Bien sûr Xanti.

CHAPITRE IX

Mardi après-midi et soir

L'affaire des poisons

Je repensais à mes deux conversations téléphoniques avec Jean-Pierre Castet et avec Rémi Fassol. Le premier avait croisé un homme, plus petit que lui et portant peut-être une moustache. Rémi, lui, m'avait dit que Xabi Iturmendi était assez grand et qu'il aurait pu jouer stoppeur, ce qui en langage « Rémi », footballeur de talent, signifiait qu'il était athlétique. Donc les deux renseignements n'allaient pas ensemble. Certes, il me fallait également intégrer que, comme tout témoignage, ceux de Jean-Pierre et Rémi pouvaient être aléatoires. A priori, l'homme croisé par Jean-Pierre Castet, « plus petit » que lui, pouvait difficilement être le Xabi Iturmendi décrit par Rémi. Ce qui partait en quenouille aussi, c'était que l'assassin avait privilégié la grande porte pour sortir, au milieu de la foule donc. Mon idée première s'avérait moins évidente à la réflexion. Dans ce cas en effet, ce n'était pas les chanteurs qui risquaient de le reconnaître, mais des personnes de l'assistance qui auraient pu l'observer à loisir pendant tout le temps de la sortie obligatoirement processionnaire, ou avec qui il aurait été obligé de faire un bout de chemin dans l'église, sans possibilité de fuite. Pas bon du tout quand on veut agir incognito. Il fallait donc que je change mon fusil d'épaule et que je m'intéresse de plus près à celles et ceux qui avaient quitté les lieux par la porte de côté.

Mon mobile sonna, c'était quelqu'un du chœur Arin : Rémi.

— Xanti, j'ai bien réfléchi à ce que tu m'as dit tout à l'heure. Quand je suis passé au milieu des femmes à la sortie de l'église, l'une d'elles, de Goraki je crois, a dit aux autres avec qui elle parlait : « Vous le connaissez celui-là ? Il a l'air pressé, de quelle chorale est-il ? » Et elle désignait un type qui s'éloignait en marchant assez vite.

— Tu l'as vu ce type ?

— Oui, mais je n'y ai pas fait attention parce que Dani et Jean-Jo m'ont demandé si j'allais à la mairie ou quelque chose comme ça.

— Ça aurait pu être Xabi Iturmendi ?

— Je n'ai pas vu sa tête.

— Et l'allure ?

— Pas dans le souvenir que j'ai. Mais ça ne veut rien dire.

— Physiquement, comment était-il ? Grand, petit, mince, fort, blond, brun ?

— Pas très grand, pas gros, pas maigre.

— Et les cheveux ?

— Châtains.

— L'âge ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas fait assez attention à lui.

— Et la chanteuse de Goraki, qui était-ce ?

— Je ne sais pas.

— Il y avait quelqu'un que tu connaissais dans ce groupe ?

— Oui, la femme de Jean-Pierre Castet, il me semble. Oui, oui, je l'avais en face et celle qui posait la question était de dos, c'est pour ça que je ne sais pas qui c'était. Mais ça a duré deux secondes.

— C'est déjà pas mal Rémi. Ça va beaucoup m'aider.

— Tant mieux Xanti. Bon, si quelque chose me revient, je t'appelle.

— Quand tu veux Rémi. Merci. Ciao ciao.

Le tableau commençait à se brosser. Avec des morceaux d'ombres, mais également des petits éclats de lumière, ici et là. Et ce n'était pas fini. Il y avait aussi Petit Poulet et les résultats de l'autopsie. En parlant de Petit Poulet, j'avais un petit creux. Normal, il était presque 14 h.

J'optai pour des œufs brouillés aux pointes d'asperges, des navarraises. Simple et rapide. Un petit coup de Rueda, un petit bout de fromage, un vache de six mois d'affinage d'un producteur de Garazi labellisé Idoki garant d'une agriculture paysanne, et le tour était goûteusement joué. Un café-piston de ma petite cafetière me fit prolonger ce moment savoureux.

Je me replongeai dans les poisons, naviguant entre la Brinvilliers et la Voisin, mais version latina, remontant l'Amazone d'une pagaie sûre sous les auspices savants et instantanés d'Internet. Un petit peu de musique pour accompagner le voyage. Les Indes galantes de Rameau, quoi d'autre ? Grands arbres et les Incas du Pérou, parfait non, pour faire glisser la pirogue ? Je me documentais encore, les oreilles emplies de sonorités tropicales, cris de singes et envols d'oiseaux et les yeux striés de couleurs forestières et fluviales, verts moussus et eaux limoneuses, quand mon mobile me héla. Il était

temps d'appeler Petit Poulet pour avoir les résultats de l'autopsie. J'appelai, il répondit aussitôt.

— Petit Poulet, quoi de neuf ?

— Thérèse Larralde est morte d'un arrêt cardiaque consécutif à une paralysie des muscles elle-même provoquée par une attaque du système nerveux due à un poison d'origine animale, la batrachotoxine...

— Du curare de grenouille quoi !

— Bravo Xanti.

— J'ai bâché, c'est tout.

— Empoisonnement. Mais comment ce poison a-t-il pénétré dans l'organisme ? Mystère et boule de gomme. Et c'est là que ça coince.

— Et la trace dans le cou ?

— Tout est là. Il y a des traces de poison autour de ce qui fait penser à une piqûre d'insecte, mais aucun corps étranger n'a pénétré dans le corps de la victime. Mais c'est sûr, le légiste est formel, la mort est due à un empoisonnement, mais pas par ingestion. On sait tout et on ne sait rien. Très énervant.

— Je te comprends. J'en avais appelé aux flèches et fléchettes amazoniennes aux arcs et aux sarbacanes, c'est raté.

— Comme tu dis. Ce poison est tellement foudroyant qu'il tue instantanément. Supposons que l'assassin a piqué sa victime avec une aiguille empoisonnée. Il a dû s'approcher d'elle, pour la piquer. Mais les témoins sont formels, personne n'a approché Thérèse Larralde d'assez près pour la tuer de cette façon. Ce n'est pas bon du tout pour la suite. Voilà Xanti, tu en sais autant que moi.

— Bon, je vais faire avec. Car nous n'avons pas grand-chose à part le nom du poison. Et l'Amérique du Sud, et Xabi Iturmendi, tu as des nouvelles ?

— Non rien. Pas encore. J'attends et je n'aime pas ça. Bon, je te laisse Xanti. À bientôt.

— À bientôt Petit Poulet.

J'avais quand même de quoi écrire : la probable entrée du meurtrier dans l'église par la petite porte, sa possible sortie par le même endroit, et la certitude du poison utilisé. Mais sur la façon d'inoculer le poison, peau de balle, nib, que dalle ! Et c'était ça qui allait intéresser le lecteur. Une fois de plus j'allais être obligé de faire avec. Ou plutôt sans. Faire avec. Quelle expression à la con ! On « fait avec » quand justement il manque quelqu'un ou quelque chose. Nous avons beaucoup de blessés dit l'entraîneur, dimanche on va faire avec.

Il pleut dit l'automobiliste et mes essuie-glaces ne marchent pas, je vais faire avec. L'eau sera coupée de 8 h à midi annonce la ménagère, on va faire avec. Subtilité de la langue française.

Bon, avec ou sans, il fallait avancer. Le poison utilisé obligeait à la machette pour se frayer un chemin dans la jungle amazonienne et donc il fallait faire avec un absent, Xabi Iturmendi, dont l'ombre, ni tutélaire ni titulaire, il était officiellement mort, planait. Vernaculaire sûrement, tant cette affaire s'amarrait à l'autre toujours ancrée dans la mémoire populaire des deux côtés de la Nivelle. Ça continuait les bizarreries ! Faire avec un type qui avait disparu.

J'appelai *Le Parisien*, c'est ma vieille copine Kattalin qui était à la manœuvre.

— Xanti. Quel plaisir de t'entendre. Tu vas bien ? Où en es-tu du meurtre de l'église ?

— Comment veux-tu que je n'aie pas bien. Ici c'est septembre et toujours le paradis. Sauf pour cette pauvre Thérèse Larralde. Empoisonnée avec une sorte de curare, la piste amazonienne est ouverte. Ça pourrait intéresser tes lecteurs en mal d'exotisme en cette fin d'été. Une façon de prolonger leurs vacances.

— Attends, je vais voir.

Mon attente ne dura pas longtemps.

— Tu tombes bien, on prend tout de suite. Et demain, appelle en fin de matinée pour avoir la tendance.

— Illustre avec une photo d'Indien d'Amazonie ou un truc comme ça, vous devez bien en avoir en archive.

— Ne t'inquiète pas Xanti. Je suis là toute la semaine.

— À demain alors Kattalin.

— À demain Xanti.

Comme l'enquête, les affaires reprenaient.

Je m'attaquai au papier pour *La Gazette*. Je comparai les deux possibilités de sortie qui s'offraient à l'assassin avec leurs avantages et leurs inconvénients, puis je déroulai le tapis rouge à la batrachotoxine et ses effets foudroyants. Et je m'appliquai à mettre en avant l'embarras de la police à identifier le mode opératoire du meurtrier. J'envoyai à *La Gazette*. J'attendis un petit moment, puis j'appelai Roland.

— Roland, salut, je viens de t'envoyer mon papier.

— Oui, Xanti, je viens de le lire. Ça me va. Je vais l'illustrer avec une photo de forêt amazonienne avec fleuve et Indiens.

— Comme Seignosse, je bute sur la façon dont le meurtrier a accompli son acte. Je suis coincé aussi.

— À chaque jour suffit sa peine Xanti. On verra demain.

— Comme tu dis, on verra. Ciao ciao Roland.

J'envoyai aussi à Xavier Bonnecaze à Mexico, comme je le lui avais promis.

Je m'attelai aussitôt au papier pour *Le Parisien*. Je l'écrivis moins luzien, moins couleur locale – la petite porte de la rue de l'Église ou la grande porte de la rue Gambetta ça ne dit pas grand-chose à un lecteur de la capitale – mais plus exotique. Je m'efforçai donc d'y faire couler l'Amazone, de faire sentir la forêt et entendre caqueter les aras dans la canopée et j'overdosai l'épisode batrachotoxine. Les Mystères de l'Ouest mais version Amazonas avec la pirogue à la place du train et quasiment les chasseurs des tribus Noanama ou Embera dans les rôles de James T. West et Artemus Gordon. Il fallait accrocher l'attention de travailleurs de retour de vacances et prêts à entretenir encore un peu l'illusion : ne pas débronzer idiot.

J'envoyai au *Parisien* et je vérifiai que c'était bien arrivé. Et à Bonnecaze aussi. Il était aux alentours de 19 h 30. Ma soirée s'annonçait compliquée. Frissonnait en moi l'envie d'appeler Esméralda pour lui confirmer l'emploi du poison sud-américain. Pour qu'elle éclaire ma lanterne enfumée sous les frondaisons. Et pour l'entendre prononcer les « j » à sa façon, légèrement chuintante et chaude. Pour l'entendre, donc. Pour la voir, oui ! Ne fais pas le jésuite Xanti ! M'agaçait l'échine aussi, le plaisir et la nécessité – il fallait désamorcer la bombe – de raconter ma journée à Geneviève, comme je faisais quasiment toujours en pareil cas. Pour qu'elle fasse pétiller ses remarques comme autant de bulles affleurant à la surface de mes recherches. Je vous l'avais dit, ça n'allait pas être simple. M'enivrer du parfum de la dame en noir ? Ce n'était pas encore écrit et pourtant j'avais soif de lire. Goûter au charme discret de la bourgeoisie ? J'avais déjà vu le film et ça me plaisait toujours autant.

Tant pis, j'appelai la gitane. Ça sonnait dans le vide. Enfin elle décrocha.

— Esméralda, je vous dérange ?

— Pas du tout Sherlock, quoi de neuf depuis hier ?

— J'ai le résultat de l'autopsie. Empoisonnement mais pas par ingestion. Poison sud-américain, curare. Mais rien sur le corps, à part une trace de piqure d'insecte dans le cou.

— Il serait donc revenu commettre son forfait, le fils maudit ? Grande mise en scène, jusqu'au poison utilisé qui renforce l'hypothèse

de la fuite et de la résurrection. Il a de la suite dans les idées votre assassin : finir le travail en s'inspirant du contexte venimeux du lieu présumé de rédemption. Et un désir obsessionnel de boucler la boucle là où le drame a commencé. La mère a empoisonné sa vie, il empoisonne celle en qui il la revoie. Œdipien ! J'aimerais l'avoir dans ma patientèle, il y aurait un beau travail à faire. Ça, c'est de la résilience ! Renaître de sa souffrance, mais renaître tellement que l'on tue pour s'affirmer vivant, même Cyrulnik n'y a pas pensé !

— Ça serait bien que l'on se voie demain pour en parler plus longuement, non ?

— Si vous voulez. Demain au Suisse pour le café ? Vers 10 h ?

— C'est fait ! À demain Esméralda.

— Pas si vite ! Donnez-moi votre main. Voilà, comme ça. Je vois que vous aurez une soirée intéressante. À demain Sherlock.

Et elle coupa.

Décidément, elle savait y faire ! Pas mal le coup des lignes de la main au téléphone. Surtout au téléphone. Cette fille n'était pas banale. Et si la banalité, c'était la mort psychique comme le disait aussi Boris Cyrulnik, alors avec elle on devait avoir le bonheur de se mettre les circonvolutions en ébullition. Calme-toi Xanti ! Sinon la magicienne va te transformer en pourceau. L'Ulysse que j'étais, était en train de faire un beau voyage. Mais il était temps de m'attacher au mât pour ne pas céder au chant des sirènes. Geneviève. Il me fallait l'appeler. Et vite. Reprendre le fil.

— Madame L'Oréal...

— Pénélope est toujours à Ithaque. Elle attend. Et le chien ne mourra pas quand il t'aura flairé, monsieur le voyageur.

Celle-là non plus n'était pas mal ! Je pensais à Ulysse, elle me parlait d'Ithaque. Connectés, voilà ce que nous étions. Abondance de biens ne nuit pas, aurait-on pu dire. Mais ça, ce n'était pas bien, car ni l'une, ni l'autre n'étaient à moi. Elles étaient d'abord à elles et c'était pour ça qu'elles m'attiraient. J'aimais l'une, chatte sur un toit brûlant et l'autre me plaisait, liaison dangereuse. Je devais fermer la parenthèse, si agréable soit-elle.

— J'enfourche Pégase et j'arrive. Mais...

— Ne dis rien, viens !

Et elle coupa.

Les filles coupaient beaucoup en cette douce (?) soirée de fin d'été.

Esméralda avait encore raison, cette soirée aussi serait intéressante.

À Bordagain, l'arbre eut un petit parfum d'Ithaque. Le chien vint nous flairer, mon scooter et moi mais reparti vivant. J'envoyai mon spécial à la sonnette et descendis l'escalier vers le séjour. Geneviève au milieu du canapé suçotait un txakoli. Muette, elle me pesa, tapotant le coussin d'une main légère et impérative, comme pour dire : « le matricule untel est demandé au parloir ». Ça commençait mal. Je m'assis à sa gauche. Elle me servit et me tendit un verre de txakoli.

— Bois, grand couillon, ce n'est pas de la cigüe.

Je m'exécutai, circonspect, tendu, prudent, bref emmerdé. Et ça l'amusait, derrière un masque neutre. Et ça me gonflait.

Sans un mot je posai mon verre, lui pris le sien des mains et le posai aussi sur la table basse. Je me levai, et allai vers l'escalier. Je me retournai alors et avançai vers le canapé où elle se calait, silencieuse et l'œil allumé. Je me penchai vers elle, lui pris les mains que j'écartais en croix sur le dossier du canapé. Je l'embrassai froidement, profondément. À lui faire carillonner la luette. Elle se fit piquante et douce. Nous devenions deux tabernacles tièdes. Et nos langues a cappella, des patènes souples. J'arrêtai la communion qui virait au feu de l'enfer. Je me redressai dans un souffle.

— Tu vas bien, Madame L'Oréal ?

— Pas aussi bien que toi maintenant, Rouletabille.

Je vidai les verres dans le seau à glaçons. Je pris la bouteille et remplis les verres à nouveau. Je rejouai la scène, mais à ma façon.

— Alors, raconte, demanda-t-elle, comme elle faisait toujours.

Elle se lova contre moi, ça commençait enfin. Et je racontai. Même l'appel à Esméralda au sujet du poison.

Surtout l'appel à Esméralda. Il fallait dé-dra-ma-ti-ser ! Ça venait, je le sentais. Elle se détendait enfin.

— Je te préfère comme ça, avouai-je.

— Moi aussi.

— Moi aussi quoi ?

— Moi aussi je te préfère comme ça, dit-elle en me caressant le biceps.

Nous nous préférons, quoi !

Elle but doucement une longue gorgée et reprit.

— Pour un mort, il voyage beaucoup et il assassine fort, Xabi Iturmendi !

— Tout laisse à penser que c'est lui. Mais est-il vivant ? J'ai posé la

question à Xavier Bonnacaze, tu sais, mon copain biarrot du Mexique. Nous avons facebooké, lui et moi, hier soir et je l'ai mis à contribution. Peut-être va-t-il m'apprendre quelque chose. Il a dit mettre ses réseaux sur le coup.

— Tout est fait pour qu'on pense que c'est lui, en tout cas. Et apparemment, ça marche. Et si ce n'était pas lui ?

— Qui, alors ?

— Dis donc Rouletabille, moi je vends des potions, des onguents et des pilules. Le détective, c'est toi.

— On va aller dans une seule direction, tu veux bien ? C'est assez compliqué comme ça.

— Ce que j'en disais, c'était pour toi. Mais ce serait plus simple si ce n'était pas Xabi Iturmendi. C'est quand même quelqu'un de bien perturbé.

— C'est ce que dit Esméralda.

— Alors, nous sommes sauvés. Les deux femmes qui te font battre le cœur sont du même avis. Que demande le peuple ?

— Que tu sois moins con, pauvre fille ! Ne recommence pas, c'est idiot.

Je m'étais raidi et elle le sentait.

— Tu as raison, c'est idiot. Il y a ce qu'elle peut dire. Et il y a ce que je peux faire.

Elle se retourna, passa sa main sous ma chemise et me roula un patin d'enfer. La magicienne de Bordagain était de retour. Je glissai sous elle et l'enlaçai. La suite se déroula dans une succession de bruits mouillés, de grognements entendus et de respirations courtes. Ce n'est qu'en la déshabillant, un peu à la hussarde quand même, que je remarquai comment elle était habillée. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Geneviève était au complet : chemisier grège, jupe portefeuille marron avec ceinture, escarpins bordeaux, bagues et bracelets, et bien sûr, derniers remparts arachnéens. Elle n'avait donc pas prévu cet imprévu. J'étais assez content de moi, j'avais renversé la tendance. Et pas que la tendance d'ailleurs, car nous avions roulé sur le tapis. Il ne manquait que le feu crépitant dans la cheminée, éclairant la fourrure d'un ours blanc, le seau à champagne en batterie, les coupes pétillantes, nos peaux luisantes où se reflétaient les flammes et Gérard de Villiers jambes croisées dans un fauteuil écrivant la scène rythmée par nos feulements rauques. Mais c'était très agréable quand même.

Un plouf dans la piscine, une salade de gambas, du jabugo saupoudré d'origan légèrement passé dans l'huile d'olive, le txakoli en

fil rouge, une folie au chocolat de chez Adam, un café piston et nous fûmes au maximum de notre complicité, sous les doigts agiles d'Éric Clapton unplugged qui, après Hey hey et Tears in heaven, envoyait Layla, cool et balancé. Décidément, la vie se la coulait douce à Bordagain. La nuit avait succédé aux mauves bleutés et tièdes des soirées de septembre.

— Tu dors avec moi ? demanda Geneviève.

— Oui, si tu me prêtes ton ordinateur. Il faut que je regarde Facebook pour voir si Bonnecaze y est.

— Bien sûr, il est dans ma chambre.

Nous montâmes. Je pénétrai dans la salle de bain, me lavai les dents pendant que Geneviève ouvrait le lit : c'était notre rituel. Je lui laissai la place, empoignai l'ordinateur. Hop, au lit ! Bonnecaze n'était pas sur Facebook mais il m'avait laissé un message.

Xavier avait écrit

Licenciado, je n'ai rien encore mais j'ai lancé l'affaire. J'ai reçu ton papier. Dès que j'ai quoi que ce soit, je te contacte.

Je répondis

Suerte Licenciado, à bientôt.

Pendant ce temps, Geneviève en avait terminé avec sa mise en configuration nocturne. Nue et parfumée, elle se glissa sous les draps.

— On dort ou bien ?

Ce fut ou bien.

Nous avions encore à nous faire pardonner. Moi d'avoir poussé une autre porte avec enthousiasme et gourmandise, Geneviève d'avoir imaginé des choses, alors que j'avais laissé la porte entrouverte.

CHAPITRE X

Mercredi matin

Le chemin de Damas

Je posai deux baisers sur les fossettes qui faisaient du bas des reins de Geneviève le ciboire de voluptueuses communions. Celui de la magicienne de Bordagain n'était pas le corps du Christ, mais il avait des arguments propres à vous convertir, à vous damner aussi. Aussi je me hâtai de filer et de dévaler la colline enchantée d'un scooter orthodoxe et primesautier.

« Nom de Dieu ! » jurai-je sous mon casque. J'avais oublié de parler de mon rendez-vous matinal avec Esméralda. Ça allait encore être chaud. Les filles, les filles, les filles ça me tuera, ça me tuera si j'en manque un jour, les filles, les filles, les filles ça me tuera, mais je préfère crever d'amour, chantait Pierre Perret. Hier soir, Dieu que la guerre avait été jolie, après la paix armée du début de soirée ! Mais il ne fallait surtout pas ouvrir un autre front, il n'y avait pas de Casques Bleus dans les parages. Bah, je trouverai une parade à ce manque de transparence, ni à mon insu, ni de mon plein gré. Un oubli fâcheux.

De retour chez moi, je sautai dans un bermuda et direction Socoa, là où je signalais souvent mes accusés de réflexion. Et aujourd'hui encore, il me fallait me défriser le cortex. Hier j'étais parvenu à refroidir, à réchauffer plutôt, les ardeurs de Geneviève. Aujourd'hui je retournais à la mine et j'avais très peur du coup de grisou quand, dans la lumière de la lampe, j'apercevrai Esméralda, que je lui parlerai, que je la sentirai. Tu parles d'un filon ! Attention Xanti à ne pas rester sur le carreau... Holà, Tornado ! Calme. Allez, au trot, voilà. Au pas maintenant, au pas, bien. Comme Zorro, je partais vers l'aventure au galop, mais en face de moi j'avais autre chose qu'un sergent Garcia.

J'arrivai au rendez-vous, salé, iodé, aéré, douché, parfumé, les dents blanches et l'haleine fraîche. Esméralda était là, vivante, vive, vivifiante, toujours dans des atours carmin, toujours avec des airs de Carmen. Toujours à la même table. Attention, Don José, ça ne lui avait pas réussi, la fleur qu'elle lui avait jetée !

— Esméralda, vous êtes splendide.

— Sherlock, vous avez l'œil qui frise.

— Pas que l'œil, pas que l'œil.

— Je vous fais tant d'effet que ça ?

— Pas besoin d'être psychologue pour s'en apercevoir, non ?

— En effet. Et c'est très amusant. Je vous ai vu arriver. Dès que vous m'avez aperçue, vous vous êtes mis à clignoter comme un sapin de Noël. Vous êtes comme ça avec toutes les femmes ?

— Non, avec celles qui me plaisent seulement. Et vous, vous me plaisez beaucoup, c'est sûr.

— Je vois ça. J'en suis très flattée, mais ça va être compliqué pour vous...

— Pas pour vous ?

— Pour moi, tout est clair.

— Pour moi aussi.

— Oh que non, Sherlock ! Moi je n'ai pas d'antécédent. Je viens d'ailleurs et je suis libre comme l'air. Vous, vous avez un présent à gérer – elle me désigna la colline de Bordagain du menton – et sûrement des comptes à rendre, et aussi un futur à construire. On pourrait en parler si vous voulez, mais pas ici.

— Non, pas ici. Nous avons du travail, vous vous souvenez.

— Oui, très bien.

— Alors, le poison ?

— Ça confirme la piste sud-américaine ou... la mise en scène. Mais quel que soit le meurtrier, ça confirme aussi le contexte tourmenté dans lequel il évolue. Mais il faudra chercher de ce côté et ne pas négliger cette piste qui s'ouvre un peu trop facilement, je vous l'avoue.

— Trop facilement ?

— Il me semble que l'on veut nous amener quelque part. Mais ce n'est peut-être pas là où il faut aller. Nous ne devons pas négliger cette invitation pour autant. C'est ça, on dirait une invitation. Et pendant que l'on y répond, on ne regarde pas ailleurs. Voilà l'impression que j'ai.

— Mais qui voudrait nous amener sur une fausse piste ?

— L'assassin pardi. Xanti vous êtes un peu mou du genou sur ce coup. Vous n'êtes pas à ce que vous faites. Nous avons un assassin à trouver. Je suis là pour vous aider. Vous, vous ne m'aidez pas du tout, vous êtes ailleurs Xanti.

— Ailleurs, ailleurs, j'en ai plein les yeux de l'ailleurs. D'ailleurs, mon ailleurs c'est vous. Je vous avoue que je suis profondément troublé. C'est d'autant plus bizarre que je ne vous connais pas du tout

finalement. Je m'enflamme comme un cadet et je réagis comme un couillon.

— Pas du tout Xanti. Si vous êtes comme ça, c'est que vous ressentez quelque chose que je ressens aussi.

— Alors là, j'ai tout gagné ! Comment je fais, moi ? Tu me tues en me disant ça... Pardon ! Vous me tuez. Mais le résultat est le même.

— D'accord, je te tue. Et moi, je fais quoi ? Car ce n'est pas facile pour moi non plus. Je ne te connais pas plus que tu ne me connais et pourtant, moi aussi je suis troublée.

— Oui, mais toi tu t'en fous. Tu es seule.

Un garçon passa qui prit la commande. Le répit ne dura pas longtemps. Elle me reprit de volée.

— Seule ! Et tu crois que c'est mieux ? Tu m'as plu dès que tu m'as parlé. Je me suis renseignée à ton sujet, et j'ai tout de suite su que ce serait impossible. Elle, elle a de la chance. Malgré ça, je n'ai qu'une envie, c'est de t'embrasser et de fendre l'armure aussi pour voir ce qu'il y a dessous. Tu vois, je ne suis pas mieux lotie que toi. Je crois qu'on appelle ça le coup de foudre. Puisque nous n'avons pas pu l'éviter, restons-en à l'électrisation et évitons l'électrocution.

— Vivement une grève de l'EDF !

— Tu viendrais quand même. Avec des bougies. Et j'adorerais ça.

— Nous sommes mal barrés Esméralda.

— Oui. Nous sommes mal barrés parce que nous sommes trop bien barrés justement. Mais que faire ?

— Un truc comme nous. Pas classique. Soigner le mal par le mal, c'est ce qu'on fait parfois. Mais nous, nous allons soigner le bien par le bien. Nous allons nous voir, nous revoir, travailler sur cette affaire, se parler, se sentir, se toucher, pourquoi pas. Nous n'allons pas nous mithridatiser, le désir n'est pas un poison. Non, nous allons nous bonheurer en nous instillant l'un à l'autre, le plus souvent possible. À force, ça va peut-être nous immuniser. Le collyre c'est pour les yeux. Pour le cœur je n'ai pas de mot.

— Les mamans et les nourrissons font du peau à peau, pour créer le lien, se reconnaître, s'imprégner l'un de l'autre.

— Avec moi, je ne te le conseille pas, il y a longtemps que je ne suis plus un nourrisson.

— Je ne suis pas ta mère non plus.

— Dommage, ça réglerait le problème.

— Pour les usages obstétriques, les fantasmes et les complexes en

tout genre, nous allons peut-être nous arrêter là. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut être un peu secoué pour envisager une solution pareille. Un peu secouée aussi pour l'accepter...

— Donc c'est fait !

— Comme tu dis, c'est fait !

— Tu es décidément une fille épatante. Pas banale surtout. Et c'est ça qui me plaît.

— Proposer de se voir sans entrave, je n'ai pas dit jouir, je suis sûre que tu y as pensé, et bien dégager les cendres pour éteindre l'incendie, ça ne relève pas non plus de l'orthodoxie. Je vais tout faire pour rester dans les clous, mais je ne te promets pas d'y parvenir. Tu devras te méfier de moi, je n'ai jamais été confrontée à une situation de ce genre.

— Si tu crois que je rencontre des gonzesses comme toi tous les jours !

Le garçon et sa fumante livraison mirent une parenthèse caféinée à notre conversation.

Je bus mon café brûlant, comme je l'aimais. Esméralda le laissa refroidir.

Je repris.

— J'espère que je ne fais pas une connerie, et surtout que je ne t'en fais pas faire une aussi. Moi non plus je n'ai jamais été confronté à une situation de ce genre. Mais j'aime les défis. Surtout quand ils sont intéressants. Et ce que nous faisons, c'est intéressant, surtout parce que c'est impossible. Et en plus, il faudra que je t'aide à trouver un type digne de toi, pour détourner le cours de tes sentiments à mon égard. Nous allons avoir une fin d'été chargée.

— Eh Sherlock, tu n'es pas mon père non plus ! Laisse-moi décider ce qui est bon ou mauvais pour moi. Et comment ça peut être bon ou mauvais. Je ne te demande rien. Mes mecs, jusqu'à présent, c'est moi qui les choisis. Sauf quand ils me choisissent. Et j'aimerais que ça continue.

— Dommage, nous aurions été les premiers à résoudre la quadrature du cercle. Et puis ça ferait un deux contre deux confortable.

— Qui t'a dit que j'aime vivre dans le confort ?

— Confort ne veut pas dire conformisme, Esméralda.

— Nous ne sommes ni dans l'un, ni dans l'autre. Et à moi, ça me va. Pendant combien de temps ? Ça, je n'en sais rien. J'adhère à ton projet, c'est déjà beaucoup. Mais je ne peux pas te dire qu'il me séduit.

C'est frustrant comme idée, mais c'est la seule qui vaille pour nous aujourd'hui, je crois que tu as raison. Je ne désarme pas pour autant. Quand le bon train passe, il faut savoir le prendre. Et toi, tu es un beau train. Blindé quand même.

— Tu sais que l'on peut faire dérailler un train avec un journal, en le pliant d'une certaine façon sur les rails.

— Je ne veux surtout pas te faire dérailler. Même si je crois que l'on déraille, là, tous les deux. Puisque tu prends le risque, je le prends aussi.

— Bon, ça ne va pas être simple, mais ça va être. Compliqué ? Sûrement. Dangereux ? Fatalement. Excitant ? Aussi.

— Sauf que ton plan est prévu justement pour que l'on ne soit plus dans l'excitation.

— Oui. Et il me tarde de voir comment je vais réagir.

— Et moi ?

— Tu m'as dit que tu seras à la limite du hors-jeu. Je le sais, donc je ne serai pas surpris. Je sais comment tu seras. À moi de m'attacher au mât pour résister aux chants des sirènes. Nous allons donc avoir une fin d'été chargée, c'est ce que je disais.

— Imparable. Je suis cinglée, mais toi aussi. Nous formons une équipe de fadas, mais pourquoi pas. Bon, j'y vais. Le premier qui a une idée appelle l'autre. C'est comme ça que tu dis, non ?

— C'est comme ça que je dis. Tu apprends vite. On fait comme ça.

Elle se leva. Je l'imitai.

— Un bisou Sherlock ?

— Ici, Esméralda, on dit muxu.

Ma joue contre sa joue, son parfum sentait la mer, le soleil et les voyages. Je restai de quartz, le marbre c'était trop dur : ce n'est pas le petit bout de la queue du chat qui m'électrisait. À la fin de l'envoi je lui tendis ma main gauche, paume ouverte tournée vers le ciel. Elle la prit, la parcourut d'un index tiède et doux.

— Je vois un chaudron et des flammes. Et une soirée au cours de laquelle il ne va pas faire froid.

Un œil noir me regarda, puis elle tourna la tête, les talons et le reste. Cette fille était le diable.

Je me rassis, la tête un peu vide et pourtant bien pleine. Dans quel guépier m'étais-je fourré ? « Que tu es con mon garçon ! Tu n'avais vraiment pas besoin de ça. » En étais-je bien sûr ? J'étais amoureux, c'est tout. Oui, mais de deux femmes. Et quelles femmes ! Jules et Jim

étaient un peu courts des pattes de derrière et aussi le paisible chalet autrichien après la guerre. Ici c'était l'été, la plage et le soleil, et un drôle de cirque. Roselyne et les lions ? Xanti et les lionnes, plutôt. Ni fouet ni tabouret pour protéger le dompteur. Dompteur ? Non, un type de chair et de sang qui faisait du trapèze sans filet. Et ce qu'annonçait le thermomètre, c'était beaucoup plus que 37° 2 le matin. Cette nuit et sans doute les suivantes, brillerait la lune dans le caniveau. Mais comment oublier mes deux femmes ? Elles me nourrissaient l'une et l'autre. Les digérerai-je ? C'était une autre histoire.

Je réglai et je pris la route de Socoa. Il fallait que je m'aère. Et une deuxième pérégrination sur la digue serait la bienvenue.

Il n'y avait pas que le soleil qui luisait et cuisait. Ma clim personnelle battait la chamade et mon métabolisme avait du mal à trouver le tempo. Ma déambulation sur la digue n'endiguait rien. J'avais les neurones à tout vent et les volets de ma petite maison dans la féerie claquaient aux fenêtres où clignotaient autant de baguettes magiques que de voyants rouges. Féerie ou folie ? Folie plutôt. Une folle qui me mettait en danger. Danger de faire exploser le cocktail étonnant que Geneviève et moi avions inventé pour épicer nos vies et leur donner une couleur et une saveur à nulle autre pareille. Ça se passait à Bordagain et nulle part ailleurs. Parfois, c'est vrai, nous délocalisions nos productions, mais c'était pour mieux revenir à nos fondamentaux, là-haut sur la colline enchantée. Et là, qu'est-ce que j'étais en train de faire ? Saper la construction originale, efficace et sur mesure que nous avions érigée, et succomber à un coup de Stromboli ? Le cocktail dans lequel je m'apprêtais à tremper les lèvres s'annonçait détonnant celui-là. Et aussi instable et volatil qu'une ceinture piégée de djihadiste. Les ceintures, je les préférais cloutées et de chez Laffargue, mais c'était l'impression que me laissait ce nouveau chemin de Damas que j'avais décidé d'emprunter pour que ma conversion à Esméralda soit acceptable sans renier Geneviève. Ce qui était sûr c'était que ça pouvait me péter à la gueule à tout moment. Et là, pas question de 70 vierges pour rattraper le coup.

Voilà où j'en étais quand j'arrivais au bout de la digue et que je fixais le phare de Biarritz. Allait-il éclairer ma lanterne ? Rien n'était moins sûr. Je contournais par la gauche, toujours, le petit édifice qui supportait le feu vert et je m'appuyai au mur blanc à peine graffité face à la baie, avec la Rhune pour verrouiller cette touche de Pays basque, unique et grandiose parsemé de collines joufflues aux verts que pourraient nous envier même les Irlandais. Le paysage avait beau être lumineux, rien n'était clair dans ma tête. Il fallait que je me débarrasse de cette fille accrochée à mon cœur comme une opérette à son rocher. Était-ce bien mon cœur ? Le voulais-je vraiment ? Une fille

comme ça, je n'avais pas beaucoup d'occasions d'en rencontrer. Il fallait aller jusqu'au bout pour ne pas le regretter. Et la magicienne de Bordagain ? Que devenait-elle, dans cette cazuela où je faisais revenir mes sentiments ? Elle était pourtant au centre du dispositif. Les boules de mon flipper s'entrechoquaient, faisaient tinter les bumpers et clignoter les lumières. Devais-je redouter ou appeler de mes vœux le game over fatal ? Tant pis, j'étais prêt à mettre deux thunes dans le bastringue, histoire d'ouvrir le bal. Je ne savais pas trop ce que je voulais, mais je savais ce que je ne voulais pas, laisser passer Esméralda et mettre Geneviève hors-jeu, ce qui provoquerait la pénalité pouvant faire basculer le match. Non, ça n'allait pas être simple. Ma promenade iodée, si elle m'avait aéré les poumons, ne m'avait finalement pas dégorgé l'esprit. Je n'étais ni assuré ni rassuré, quant au chemin montant, sablonneux, malaisé que j'avais choisi d'emprunter. Et ce n'était pas la mouche du coche qui vrombissait à mes oreilles, mais la petite musique de nuit que ne manquerait pas de me jouer la magicienne de Bordagain que je ne voulais surtout pas provoquer.

Mais pour l'heure, j'avais un témoignage à relever, celui de Pantxika l'épouse de Jean-Pierre Castet qui avait peut-être vu l'assassin à la sortie de la messe. Il était midi bien sonné et, n'ayant pas son numéro de mobile, j'appelai à son domicile. On décrocha, c'était elle.

— Bonjour Pantxika, c'est Xanti Sopuerta, je te dérange ?

— Non, non, Xanti.

— Je serai bref. Je t'appelle au sujet de dimanche, à la sortie de la messe. Vous étiez un petit groupe de femmes à discuter et celle qui était en face de toi a demandé si vous connaissiez le chanteur qui partait tout seul et qui avait l'air pressé, c'est Rémi qui s'en est souvenu. Est-ce que tu t'en souviens et as-tu vu ce chanteur ?

— Maintenant que tu m'en parles, oui, mais je n'ai pas vu le chanteur.

— Qui vous a posé la question ?

— En face de moi il y avait Gaxuxa Almandoz et Terexa Harriet. C'est Gaxuxa qui a posé la question, donc elle a dû le voir. Tu devrais lui demander. Attends je te donne son numéro, et puis celui de Terexa aussi.

Je notai les numéros.

— Pantxika, si tu entends quoi que ce soit, préviens-moi s'il te plaît. Je l'ai déjà demandé à Jean-Pierre.

— Nous avons répétition jeudi soir. Si j'apprends quelque chose...

— Merci à bientôt.

Cette matinée riche en incertitudes était en train de s'achever d'une façon acceptable. Je quittais mon scooter pour m'installer plus confortablement sur les escaliers de la digue afin d'appeler Gaxuxa Almandoz. Il fallait battre le fer quand il était chaud.

Elle répondit presqu'aussitôt.

— Gaxuxa Almandoz ? Bonjour, c'est Xanti Sopena, Pantxika Castet m'a donné votre numéro. Je ne vous dérange pas ?

— Bonjour. Vous ne me dérangez pas.

— Voilà ce qui m'amène. Dimanche, à la sortie de la messe, vous parliez avec plusieurs chanteuses dans la rue de l'Église et vous avez remarqué un chanteur seul qui s'éloignait assez rapidement et vous avez demandé qui c'était.

— Oui, je me souviens, mais personne n'a pu dire qui c'était et de quelle chorale il faisait partie. Il était de dos et marchait vite vers la rue Tourasse, c'est pour ça.

— Quelqu'un a vu son visage ?

— Je ne crois pas. Quand je l'ai remarqué il était déjà un peu loin.

— Terexa Harriet était à côté de vous, elle l'a vu elle aussi ?

— Non, il y avait du monde entre elle et le chanteur qui s'éloignait.

— C'était un chanteur ?

— Oui, il avait un pantalon sombre et une chemise blanche, comme presque tout le monde dans la rue.

— Quelle allure avait-il ? Il était jeune, gros, grand, blond.

— Pas du tout, châtain plutôt. Pour ce que je me rappelle, il n'avait pas une allure très jeune. Mais pas vieux non plus. Il était ni grand ni petit et de corpulence moyenne. Mais après, nous sommes allés à la mairie et ça m'est sorti de la tête. Et même s'il était à la réception à la mairie, je ne l'ai plus remarqué. Pourquoi me demandez-vous tout ça ?

— Parce que l'assassin est sans doute sorti par la petite porte. C'est pourquoi j'interroge les gens qui sont sortis par là au cas où ils auraient remarqué quelque chose. Mais ça va être compliqué, avec le monde qu'il y avait. Je vous remercie beaucoup. Bonne journée.

— De rien monsieur Sopena.

Il fallait noyer le poisson et ne pas s'appesantir pour mettre la puce à l'oreille de la concurrence. Mais ce qui était sûr maintenant, c'était que l'assassin avait croisé Jean-Pierre Castet en entrant dans l'église et

que Gaxuxa Almandoz l'avait remarqué quand il en était sorti. Leurs témoignages concordaient : corpulence moyenne, taille moyenne, âge moyen. Tout était moyen dans cet homme. Même la couleur de cheveux entre le blond et le brun : châtain. Mais toutes ces moyennes allaient sacrément relever la mienne. Je savais à présent comment était l'assassin et l'itinéraire qu'il avait emprunté. Et la piste sud-américaine, qu'il ne fallait pas négliger, allait sans doute me conduire quelque part. C'est du moins ce que j'attendais de Xavier Bonnecaze : que la lumière coule du haut de la pyramide du soleil.

Mais avant ça, retrouver ma tribu sur la place Louis-XIV.

CHAPITRE XI

Mercredi après-midi et soir

Ça se précise

Avant de quitter Socoa, j'appelai *Le Parisien* comme me l'avait demandé Kattalin. C'est elle qui répondit.

— Xanti ! Comment va le pays ?

— Le pays va bien Kattalin. Il se dore la pilule au soleil et attend les palombes. J'ai un peu de nouveau. Je sais comment est l'assassin, mais je ne sais pas encore qui c'est. Vous prenez ?

— Attends, je demande.

La réponse fut rapide.

— On prend. Appelle demain, comme aujourd'hui, fin de matinée. Je serai là.

— Bien Kattalin. Allez, je t'embrasse, je vais prendre l'apéro à Saint-Jean-de-Luz, à demain.

— À demain veinard !

C'est d'un scooter décidé que je rejoignis la place Louis-XIV. Le soleil haut et l'heure apéritive impliquait un rassemblement de ma tribu autour d'un guéridon ami. Elle était bien là, au coin du Majestic, buvant frais et devisant gaiement. Etché bien sûr, le fil rouge ou plutôt rosé, de l'opération, Robert de Socoa aussi, et puis Jean-François et son épouse Catherine, toubibs parisiens naviguant entre la capitale et le Pays basque, revenus pour passer au pays le plus grand reste de leur âge. L'épisode Esméralda et nos rendez-vous n'étant pas passés inaperçus de ces observateurs de l'ONU (Œillade Naturellement Utilisée), je m'attendais à un accueil interrogatif, sarcastique mais rigolard, je l'eus. C'est Robert qui commença.

— Je suis ravi, et je parle aussi au nom de mes camarades, que tu daignes paraître à notre table. Nous pensions que la sirène brune t'avait détourné vers d'autres rivages, que tu avais abandonné tes vieux amis et que le cul avait pris le pas sur le cœur.

— Cher Robert, je suis moi aussi ravi de l'attention que tu me portes, mais comment pourrais-je abandonner des amis tels que vous

animés d'intentions si délicates ? D'abord il n'y a pas de cul et ensuite mon cœur ne pourrait vous oublier, même titillé, je le reconnais, par les nageoires de cette sirène. Mais d'abord, laissez-moi embrasser les filles avant de vous saluer.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Catherine en riant.

— Tu les connais, un papillon bat de l'aile sur la place Louis-XIV et le tsunami dévaste la terrasse du Majestic.

— Combien pèses-tu Xanti ? questionna Etché.

— Huit dindes et des poussières. Pourquoi ?

— Alors tu fais un gros papillon, car tu bats pas mal de l'aile en ce moment.

— Et la magicienne de Bordagain ? lâcha Jean-François.

— Ne vous inquiétez pas pour elle, embrayai-je. Elle va bien et je vais bien.

— Pour aller bien tu vas bien, enchaîna Robert. Tu butines et tu as l'air de te régaler. Fais gaffe à ne pas te retrouver avec les deux pots de miel vides.

— Bon, puisque vous êtes des amis choisis, j'ai le devoir de vous tenir au courant de ce que l'on pourrait appeler mes pérégrinations sentimentales. Je n'ai pas dit amoureuses. Cette fille me plaît, bien évidemment. Et pas qu'à moi d'ailleurs. Si elle et moi avons quelque chose à cacher, croyez-vous que nous choisirions la place Louis-XIV pour nos rendez-vous, sous les yeux aiguisés d'observateurs au champ de vision développé. Mais quel que soit le trouble qu'elle provoque en moi, le tandem que nous formons, Geneviève et moi, continue d'avancer sur les chemins de notre vie. Chemins qui, je le reconnais volontiers, sont parfois pavés de rencontres intéressantes. Êtes-vous rassurés ?

— Moi oui, reconnut Robert. Mais si j'étais Geneviève...

— Tu n'es pas Geneviève, le coupa Etché péremptoire et rigolard.

— L'incident, s'il y a eu incident, est donc clos, risqua Catherine.

Et Robert, qui avait copieusement allumé la mèche, de conclure, royal :

— De toute façon ça ne nous regarde pas. Il est assez grand pour savoir ce qu'il fait.

— Et le meurtre ? relança Jean-François.

— C'est une autre histoire, bien évidemment, mais Maria, c'est, je ne vous apprends rien, le prénom de la sirène, m'aide à remonter la piste d'un assassin à la psychologie passablement tourmentée. Et la

psychologie, c'est son métier. Ça explique donc notre collaboration et nos rendez-vous.

— Ben voyons ! continua Robert.

— Ça avance ? demanda Catherine.

— Je sais comment il est, mais je ne sais pas encore qui il est. Mais ça, vous le lirez demain en achetant *La Gazette*.

— Tu crois que c'est Xabi Iturmendi ? demanda Robert.

— Et toi, tu crois qu'il est vivant ? Comment était-il ?

— Assez branque pour foutre le feu. Et assez branque aussi pour s'en sortir.

— Physiquement, il ressemblait à quoi ? Il était grand, costaud, blond ?

— Châtain brun plutôt. Pas costaud, pas maigre non plus. Un peu plus grand que la moyenne, 1,80 m peut-être, plutôt moins.

— Robert, questionna Etché, tu crois vraiment qu'il a pu refaire sa vie en Amérique ?

— Pourquoi pas. Si c'est vrai, son père au moins le savait. Il a passé sa vie à être dur avec son fils, mais à le protéger, toujours. Et là-bas, il a eu besoin de papa le Xabi. Affreux jojo mais content d'avoir la soupe fumante et les pantoufles au chaud.

Le serveur apporta une balle neuve qui fit diversion. Ça n'arrangeait pas mes affaires cette description de Robert. Le faux chanteur pouvait être Xabi Iturmendi.

Je repris la main.

— Et vous, vous en pensez quoi ? Vous avez entendu des trucs intéressants ?

— Beaucoup de conneries aussi, embraya Etché. Pour le meurtre je ne sais pas, mais pour Xabi Iturmendi, il y a une bonne majorité qui croit qu'il est vivant en Amérique. Finalement on parle plus de ça que du meurtre.

Son mobile sonna. Il décrocha et écouta.

— Oui. Mettez une assiette de plus j'ai un nouveau client.

Et il raccrocha.

— En parlant de meurtre, dit-il, si vous ne voulez pas mourir de faim, il faudra y aller. Un quart d'heure vingt minutes, pas plus tard. Salade, confit de canard et Remelluri.

Il obtint la majorité absolue. De temps en temps le classique culinaire le plus classique a quasiment le charme de la nouveauté,

avec le considérable avantage de célébrer des fondamentaux connus et reconnus.

Dans son seau, la quille voguait maintenant sur place le cul haut, glacée et noyée du goulot. Titanic minuscule encerclé de paisibles glaçons.

Etché bon pasteur, nous guida vers son restaurant, troupeau docile et un tantinet affamé. Pas besoin de chien dressé nous agaçant les jarrets pour gagner la bergerie où nous attendaient les confits et leur accompagnement.

À table la discussion reprit sur le meurtre, mais en mode mineur. Ventre affamé n'a pas d'oreille. Ce n'est que face aux rogatons de fromage, imprésentables à la clientèle mais goûteux et donc réservés aux amis, que la conversation reprit avec des pleins et des déliés impeccablement dessinés par un deuxième Remelluri. Nous refîmes la ville et les alentours, le monde ne nous disait rien. Les combats des Iturmendi et des Larralde revinrent à la surface, mais plus pour éclairer la lanterne de Jean-François et Catherine qui étaient arrivés la veille, que pour émettre des hypothèses qui m'auraient intéressé.

Le café arriva et le temps pour moi de quitter cette vaillante cohorte. J'avais un cadre de travail, moi.

Quelques sarcasmes fusèrent pour saluer mon départ. Je quittai la tablée jetant des baisers des deux mains et en lançant un « Je vous aime ! », et je sortis du restaurant sous une mini bronca. La place Louis-XIV était vide, mais devant moi ne marchait pas Nathalie. Heureusement d'ailleurs, j'avais du mail.

Je fis un détour par la rue de l'Église et je pris des photos de la porte de côté et de la rue.

Scooter, Marinela, ordinateur. Je m'attelai à mes papiers.

Ce que m'avaient révélé mes sources matinales me donnait le droit d'écrire un papier pointu. Portrait-robot et itinéraire. D'un enfant gâté ? Il était trop tôt pour le dire. Le portrait que je livrais se révélait assez précisément brossé par des témoins oculaires dont les souvenirs étaient concomitants ce qui ajoutait, si besoin était, au sérieux de mes informations. Je ne me coupais pas non plus de la piste sud-américaine qui, d'après la vox populi, intéressait autant, si ce n'est plus, que le meurtre. Je l'entretenais même, jouant sur les descriptions de Rémi et de Robert. Enfin, ce n'était plus l'ambiance qui donnait la couleur de mes écrits, mais des faits, précis. J'avais de quoi désormais étayer le tunnel que j'explorais. Me conduirait-il quelque part ? Je l'espérais vivement. Mais ce dont j'étais sûr, c'est qu'il ne s'écroulerait pas sur moi. Je titrai « Par ici la sortie » et j'envoyai à *La Gazette*, avec les photos que j'avais prises.

Je rangeai mes notes, mis de l'ordre sur mon bureau puis j'appelai Roland.

— Xanti, comment vas-tu ? Je suis en train de finir ton papier. Tu as bien progressé. Dis donc. C'est bon pour nous ça !

— Tu peux le dire. Ça relance l'affaire et ça nourrit l'hypothèse du retour du fils maudit. Une pierre, deux coups, c'est toujours bon à prendre. J'espère que les photos te vont.

— Parfait. Je te mets en page 3 et peut-être à la une.

— Comme tu veux, c'est toi le chef. Je te laisse, j'ai *Le Parisien* à fournir.

— À demain Xanti.

— Ciao ciao, Roland.

C'est presque un copié-collé que j'envoyais au *Parisien*, j'y rapprochais davantage le portrait-robot et l'encore supposé mort vivant et je titrais « Emporté par la foule ». J'y joignais les photos. Quelques instants plus tard j'appelai pour vérifier la réception de mon envoi.

Comme promis, j'envoyai aussi mes deux papiers à Xavier Bonnacaze à Mexico.

Il était aux alentours de 19 h 30. L'heure d'appeler Petit Poulet.

— Je te dérange Petit Poulet ?

— Non Xanti, vas-y.

— La police française se porte-t-elle bien ?

— Pas aussi bien que les francs-tireurs de la presse libre, mais elle se défend.

— As-tu des nouvelles d'Amérique du Sud ?

— Rien encore.

— Eh bien moi, je vais peut-être t'apprendre quelque chose.

— Je t'écoute.

— Je sais par où l'assassin est rentré et par où il est sorti. Par la porte de côté.

— Pour entrer sûrement. Pour sortir, ce n'est pas sûr.

— Si. Le premier chanteur à sortir de l'église a croisé l'assassin quand il entra pour commettre son forfait. Et une chanteuse l'a vu s'éloigner dans la rue de l'Église vers la rue Tourasse. Et j'ai même deux descriptions qui concordent. Tu liras tout ça demain dans *La Gazette*.

— Comment tu fais ?

— J'ai des bons copains qui sont bavards et observateurs. Sur ce coup j'ai de l'avance sur toi. L'assassin doit avoir la cinquantaine. Il a les cheveux châains. Il mesure 1,80 m, un peu moins peut-être, et est de corpulence moyenne. Et il était habillé comme les chanteurs pour passer inaperçu. Manqué ! Pas mal, non, pour un amateur ?

— Je t'ai déjà dit que tu devrais monter une officine.

— Et toi, où en es-tu ?

— J'ai travaillé sur le poison, mais je n'arrive à rien. Peut-être que ça va se débloquer quand j'aurai des nouvelles d'Amérique du Sud.

— Et du côté des familles ?

— Silence de mort. Xabi est mort, point.

— Pourtant il doit y avoir de quoi gratter. Bon. Je t'explique et je te donne les coordonnées des témoins.

Je n'étais pas Alfred, Petit Poulet n'était pas George, l'heure n'était pas au romantisme, mais ma confession, pour n'être pas celle d'un enfant du siècle, n'en fut pas moins appréciée à sa juste mesure par la Maison Poulaga.

— Xanti, je te remercie. À charge de revanche je suppose.

— Tu supposes bien. Ciao ciao. Petit Poulet.

Il me fallait maintenant aller à Canossa. Ou plutôt à Bordagain. Il fallait que je parle à la magicienne de mon rendez-vous avec Esméralda, avant qu'elle ne m'en parle, car forcément elle serait au courant. Elle devait avoir quitté la pharmacie. Je l'appelai.

— Madame L'Oréal ?

— Monsieur le butineur ?

Aïe, aïe, aïe ! C'était reparti.

— Justement. C'est de ça dont je voulais te parler.

— Ah bon ! Tu as encore des choses à me dire à ce sujet ?

— Oui et tu le sais.

— Je sais quoi ?

— Que j'ai revu la psychologue ce matin. J'avais rendez-vous avec elle pour le café à la terrasse du Suisse. Et j'ai oublié de te le dire hier soir. Cela dit, un rendez-vous au Suisse et en terrasse en plus, il y a plus clandestin.

— En effet. Mais tu fais quoi avec cette fille ?

— Je te l'ai dit hier soir. Elle me donne un coup de main pour l'enquête. Donc nous allons nous revoir. C'est ce *modus vivendi* que nous avons défini ce matin. Elle me plaît, je te l'ai dit. Je lui plais, elle

me l'a dit. Moins facile à gérer. Nous avons décidé de ne pas bouger, mais de continuer à nous voir professionnellement, si je peux le dire ainsi. Tu sais tout.

— Vous êtes cinglés ou quoi tous les deux ? Vous vous plaisez, vous décidez de ne pas bouger comme vous dites, et vous allez vous revoir.

— Oui, pour bosser. Et comment veux-tu ne pas voir quelqu'un quand ce quelqu'un fréquente comme toi la place Louis-XIV ? Fatalement nous allons nous croiser. Il vaut mieux annoncer la couleur, non ?

— Et moi, qu'est-ce que je fais ?

— Toi, tu ne fais rien de plus, rien de moins non plus. Tu me fais confiance, c'est tout. Et c'est déjà beaucoup. Qu'est-ce qu'on fait ce soir ? J'ai plein de trucs à te raconter.

— Eh bien mon petit chéri, ce soir je ne fais rien mais je n'ai pas du tout envie de le faire avec toi ! Et les trucs que tu as à me raconter, ce sera une autre fois.

— Qu'est-ce que tu me fais là ? Tu es jalouse ?

— Bien sûr que je suis jalouse. Ton *modus vivendi*, tu le gardes pour toi. Sur ce, Rouletabille, bonsoir.

Et elle raccrocha.

Elle m'avait appelé Rouletabille. Ce qui n'était déjà pas si mal.

Il fallait que je change mon fusil d'épaule.

Appeler Esméralda ? Ça me soulagerait mais ce n'était peut-être pas la meilleure solution. Retourner place Louis-XIV et prendre un train en marche ? Il y en aurait bien un dont je connaîtrais les passagers. Mais demain c'était la galère assurée. Je ne me voyais pas faire autre chose : Esméralda ou partir en piste. Dangereuse alternative ! La gitane rétrécirait-elle mon horizon ? Je n'avais pas beaucoup d'imagination, je le regrettais mais c'était comme ça.

J'appelai Esméralda. Ça sonna dans le vide et je ne laissai pas de message. Peut-être était-ce un signe ? Avait-elle la sagesse que je n'avais pas ? C'est vrai que ce n'était pas très malin de débarquer d'un pied léger sur l'Île de la Tentation. Et je l'aurais regretté aussitôt. Demain sera un autre jour. Attendre et voir, à l'anglaise. Se calmer. Pas bouger. Prendre la pause. Ils collaient bien à la situation, aussi j'enfilai les poncifs. C'était toujours mieux que les perles, même si les perles dont j'avais à m'occuper auraient ravi n'importe quel pêcheur. Laisser passer le juste courroux de la magicienne. La faire revenir à de plus augustes sentiments à mon égard. Donner du temps à son temps, le faire revenir au beau. Sans aller jusqu'au temps des guitares et de

l'amour façon Tino Rossi. Pas le temps des cerises et des merles moqueurs, non plus. Non le temps, le temps et rien d'autre, le mien le sien, celui qu'on veut nôtre. Le temps glorieux, le temps d'avant-guerre, le temps des jeux, le temps des affaires, pas le temps des mensonges, pas le temps frileux, et le temps des songes. Merci Charles. Mais en attendant ce temps à nouveau béni, il me fallait organiser une soirée que j'avais prévu de passer à deux et que j'allais devoir meubler seul.

D'abord les Beach Boys et Pet sounds pour peupler de drôles d'animaux ma cour de ferme un tantinet désertée ce soir. Un bon verre de Rueda ensuite car si la musique adoucit les mœurs, l'or liquide de la meseta castellana ne pouvait que contribuer à accentuer un processus dont j'avais un impérieux besoin présentement. Ça, c'était pour l'esprit. Pour le corps j'optai pour une craquante salade iceberg relevée d'oignon blanc de ventrèche de thon : huile d'olive, vinaigre de cidre et gros sel de Guérande obligatoires. Je ferai suivre par deux tranches de lomo adobado. Un œuf, et des piquillos en tiras revenus à part, complèteraient ce repas quasiment monastique. Je m'installai donc pour me mettre les oreilles et les papilles a gusto. Comme toujours les frères Wilson, leurs mélodies ensoleillées et leurs arrangements sucrés ne me déçurent pas : le début de soirée coula comme un coulis de framboise sur un nougat glacé. Le Rueda y fut pour beaucoup, que je lampais à petits coups, gourmands mais inexorables. La soirée s'avançait à pas de loup me laissant dans un état proche des Béatitudes. Étais-je un simple d'esprit, le Royaume des Cieux m'appartenait-il ? Je ne savais le dire mais j'allais beaucoup mieux. Je pensais aux deux femmes qui occupaient l'une ma vie, l'autre mon esprit et je les associai avec aménité. Les dissocier allait être beaucoup plus compliqué ! Mais je remis cette obligation à plus tard. Le lomo l'œuf et les piquillos, après le frais craquant de la salade, participaient à ce velouté général qui couvrait légèrement l'instant d'un châle soyeux, comme les épaules des jolies femmes à la fin de la corrida, quand le vent commence à se lever, faisant voler les programmes abandonnés dans les tendidos. Les Beach Boys continuaient de surfer en rythme, m'offrant une session sur l'écume des nuits.

Et si j'allais boire un dernier godet dans le monde ? Il suffisait d'embarquer sur Facebook. Je poussais la porte du bar pour y retrouver ses habitués. Je saluais, aimant de ci, partageant de là en traversant l'espace. Et à sa place habituelle, au coin du comptoir, qui ?

Xavier Bonnetcaze lui-même. Il m'avait déjà laissé un message.

Xavier avait écrit

Licenciado, salut. As-tu lu le mail que je t'ai envoyé tout à l'heure. Il est plein d'infos qui vont te plaire, du moins je l'espère.

Je répondis

Licenciado ! Je n'ai pas encore lu ton mail. J'espère que tu as lu mes deux derniers papiers que je t'ai envoyés en début de soirée chez nous.

Xavier lut et me répondit

J'ai reçu tes papiers. J'ai eu un pot monstre, mon copain de l'ambassade de Colombie est en train de travailler sur le volet maritime du commerce colombien, notamment la pêche et la commercialisation de ses produits. Tout est expliqué. Je t'ai envoyé le double du rapport qu'il m'a transmis presque aussitôt. Ton Iturmendi est sûrement bien vivant en Colombie, sous un autre nom. Le rapport de Pasquinari en fait état. Je vais te quitter rapidement, j'ai un rendez-vous.

Je répondis aussitôt

Licenciado, merci, je vais lire ton mail. À bientôt.

Les choses étaient en train de s'accélérer. Je quittais Facebook et son monde plein de surprises pour aller ouvrir ma boîte mails, autre monde tout aussi plein de surprise.

Le mail de Xavier Bonnecaze m'y attendait. Je l'ouvris et je lus.

Licenciado,

Je bénéficie d'un coup de chance terrible. Mon copain Christophe Pasquinari, conseiller commercial à l'Ambassade de France à Bogota, est justement en train de travailler sur la pêche et son organisation. Son travail porte sur la commercialisation des produits, tant en frais qu'en conserve, le commerce de détail, la grande distribution, l'import, l'export. Je t'ai mis en pièce jointe le double du rapport qu'il m'a envoyé.

Un abrazo

J'ouvris la pièce jointe et je lus le fichier avec gourmandise.

La Gazette allait avoir du succès vendredi matin.

CHAPITRE XII

Jeudi matin

En avant vers le passé

J'eus du mal à trouver le sommeil, mais ni la magicienne ni la gitane n'en étaient la cause. Le rapport de Pasquinari à Bonnezeze allait faire du bruit dans le Landerneau. Et il allait enrichir la chronique, mais comme une barre d'uranium. Ça pouvait éclairer les environs, mais faire péter la centrale aussi.

Voilà à peu près ce qu'avait écrit ce bon et rapide Christophe Pasquinari. Bon parce qu'il donnait suite à la demande de Bonnezeze et rapide parce qu'il était en train de travailler sur le volet économique de la pêche industrielle en Colombie : armateurs, circuits de distributions, transports, grandes surfaces... Cartagena sur la mer des Caraïbes, Buenaventura et Tumaco sur l'Océan Pacifique sont les principaux ports sur lesquels portait son travail actuel.

Or il y avait à Tumaco une société d'armement pour la pêche nommée Mar y Luz SA, dont les filiales participaient activement à la filière : transport du frais pour la grande distribution, notamment Almacenes Tia (Tiendas Industriales Asociadas), conserveries sous la marque Bonimar, location de congélateurs et de groupes électrogènes aux pêcheurs artisanaux. Cette société s'était diversifiée et participait aussi à la démarche de Coomeva l'une des trois plus importantes coopératives d'Amérique du Sud. Et à la tête de cette société on trouvait un certain Javier Perdido, apparu sur les radars il y a une vingtaine d'années. D'où venait-il ? Que faisait-il avant ? Nul ne le savait. Ce qui en Colombie n'était absolument pas rédhibitoire. Mais il avait de l'argent et avait toujours su en trouver quand il en avait eu besoin, sans passer par aucun circuit, ni classique ni celui des cartels. Comme s'il avait un bailleur de fonds. Ne dépendant de personne il avait tracé sa route sans obstacle, ayant toujours su éviter les FARC et sachant s'entourer de qui il fallait au moment où il le fallait, personnes recommandables ou voyous. Pas d'état d'âme, et une grosse paire aussi. Un type revenu de tout mais qui cherche à aller quelque part dans une sorte de rédemption. Comme s'il fallait qu'il réussisse quelque chose pour trouver la paix.

Pourquoi Pasquinari avait-il pensé à Javier Perdido quand Bonnacaze lui avait parlé de Xabi Iturmendi ? Parce qu'il le connaissait. Il avait un bureau à Bogota et était une sorte de représentant des armateurs de pêche industrielle, peu nombreux en Colombie. C'est comme cela qu'il l'avait rencontré. Et ils avaient sympathisé. Sur ses origines véritables, il n'avait jamais rien dit. Il parlait espagnol comme un Européen, mais ce n'était pas un hispanique, Pasquinari s'en était rendu compte tout de suite. Son passeport colombien indiquait qu'il était né à Dakar. Il ne se souvenait pas de sa date de naissance, mais il devait avoir entre 50 et 60 ans. Il faisait parfois allusion au Brésil et à la forêt amazonienne, mais en disant toujours « avant » quand il parlait de cette période. Comme l'attaché d'ambassade n'avait aucune raison de se pencher sur son passé, il ne l'avait pas fait. Entre les deux ça avait accroché parce que Pasquinari était Corse et que ça intéressait aussi Perdido : le FLNC, la clandestinité. Il parlait aussi le français avec l'accent du sud-ouest où il avait séjourné longtemps, disait-il. Il s'intéressait plutôt au football, mais il connaissait le rugby. La pêche, les bateaux, la conserve c'était son truc. Et puis il avait cinq bateaux : San Juan, San Vicente, San Pedro, San Sebastian et San Fermin. Étonnant, non ? Une fois, au sujet de pêche au Pays basque qu'il était censé ne pas connaître il avait parlé de Bermeo, Hondarribia et Saint-Jean. Pas Saint-Jean-de-Luz, comme l'aurait fait quelqu'un d'ailleurs. Et c'est ça aussi qui autorisait Pasquinari à penser que Javier Perdido était peut-être Xabi Iturmendi. Pour Pasquinari, Perdido était Français. Il s'en était de plus en plus convaincu au fil de leurs rencontres. Mais il n'avait pas approfondi. En Colombie, il y a plein de trucs qu'il valait mieux ne pas approfondir. Mais maintenant, il allait s'intéresser de plus près au señor Perdido.

Le rapport finissait sur cette formule des plus savoureuses : « Bien entendu tu n'as jamais reçu ce rapport que je n'ai jamais écrit. Mais si tu as besoin d'autres choses, n'hésite pas. »

Ah, ces diplomates !

Entre autres choses, je ne risquerai rien de demander à Pasquinari par l'intermédiaire de Xavier Bonnacaze une photo ou une description physique de Javier Perdido.

Vous comprenez maintenant pourquoi Morphée avait eu du mal à me faire tomber dans ses petits bras satinés. Mais en ce jeudi matin j'étais en pleine forme. Au maximum de ma férocité. Oui, c'était ça. À bloc, comme un coureur qui n'a pas que les pneus gonflés. À Socoa je fendis l'onde comme une nageuse est-allemande. Puis je sautai sur la digue comme les paras sur Kolwezi. Les mouettes et les goélands sentant qu'ils allaient avoir à faire à forte partie, abandonnèrent la place d'un vol lourd. Les tournepierres, qui avaient pourtant toute ma

sympathie, arpenteurs infatigables de la digue avec leur air de clerks de notaire sérieux et affairés à la recherche d'un héritier, me regardaient par en dessous en dégageant la piste. Même Marilyn, cuisses à l'air et robe au vent, ne leur aurait pas fait changer leur « pi pi pidi » pour son « pou pou pidou ». C'est dire ! Bombardé au cobalt, j'avancaï dans la lumière bleue, isotope triomphant, accumulant les réactions en chaîne. Je me faisais peur. Alors, imaginez-vous les oiseaux ! Il me fallait revenir sur terre. Et vite. La mer m'y aida, qui ioda mes ardeurs matinales, brumisant sa fraîcheur sur mon corps irradié. Je restais quand même radieux. On le serait à moins. J'avais de quoi faire saliver et peut-être faire sortir de leur trou les Iturmendi et les Larralde. Et du pain – de TNT ? – sur la planche. Petit tour de ville et survol Internet del mundo Perdido avant d'écrire mes papiers. Et peut-être un troisième set Geneviève versus Esméralda. La journée s'annonçait copieuse.

Je commençai mon tour à Saint-Jean-de-Luz par la Bodega des Halles. Les habitués étaient là et un peu là.

— Tu vois qu'il ne fait pas que tuer les victimes, il voit aussi les assassins, fit à l'adresse de Lucien le patron, l'un des agents immobiliers Cibouriens pur sucre, surnommés les jumeaux de l'immo.

Pour une entrée discrète c'était râpé.

— Et un café pour le Ghostbuster ! renchérit l'autre.

— Messieurs je vous salue, fis-je, mais je ne chasse pas les fantômes, je préfère les cajoler. Il ne faut pas désespérer Billancourt, ou plutôt les conserveries ou ce qu'il en reste. Ils pourraient peut-être servir.

— Tu crois qu'il est revenu ? demanda Lucien.

— Il faudrait qu'il soit parti, pour commencer. Et ça personne ici n'en est sûr. À moins que vous ayez des infos. Dans ce cas, je suis preneur.

— Tout le monde le dit, ajouta Jeannot le coiffeur.

— Tout le monde sauf la famille, répliquai-je.

— Comment veux-tu qu'elle dise le contraire, reprit le premier jumeau. Officiellement il est au cimetière.

— Je suis d'accord avec Jeannot, continua Lucien, ici au moins, c'est ce que j'entends le plus.

— C'est ce qui arrangerait les gens, embraya le second jumeau, pourquoi ? Je n'en sais rien. Quel intérêt peut-on avoir à ce qu'il soit vivant plutôt que mort. Ça ne devrait concerner que les familles. Eh bien non ! Les gens aiment la thèse de la fuite en Amérique latine. On dirait qu'ils s'approprient le mystère comme pour en faire partie. C'est

très bizarre.

— L'idée de l'aide du père Iturmendi à son fils plaît beaucoup aussi, continua le premier jumeau. Confortée par le redéploiement de ses activités en Amérique du Sud, il ne faut pas l'oublier.

— Il n'y a pas de hasard, conclut Jeannot, fataliste.

— Le type dans la rue après la messe, me demanda Lucien, c'est Xabi Iturmendi ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Personne n'a vraiment fait attention à son visage.

— Et puis c'est de l'histoire ancienne, une quarantaine d'années, continua Jeannot. Qui pourrait le reconnaître ?

— Dans le cas où ce serait lui. Ce qui n'est pas encore prouvé, risqua le second jumeau.

— Il y a deux questions que tout le monde se pose et auxquelles personne ne peut encore répondre, continuai-je : Xabi Iturmendi est-il en vie ? Et deuxième question : s'il est en vie, est-il l'assassin de Thérèse Larralde ? Et donc, la première question intéresse davantage que la seconde, si je comprends bien. Ce n'est donc pas gagné.

— Comme tu dis Xanti, ce n'est pas gagné, reprit Jeannot.

Notre cénacle se disloqua, le travail qui avait attendu un peu, reprit ses droits. Et c'est d'un scooter léger que je repassai le pont pour rejoindre Ciboure.

Je retrouvai mon bureau avec une excitation certaine. Peut-être allai-je tomber sur une photo de Javier Perdido, tout simplement ? Xanti, le rêve passe, mais pas chaque fois ! Il ne fallait pas non plus que ça devienne une habitude : aide-toi et le ciel t'aidera, disait l'adage. Je devais donc m'aider un peu. Pasquinari, c'était cadeau, quoique les cadeaux, c'était toujours bon à prendre.

Je fis ronfler Internet. Javier Perdido ? Rien. Mar y Luz SA ? Il y avait une kyrielle de sociétés à ce nom. J'y joignis Tumaco ; nada. Bonimar ? Ça m'ouvrit une fenêtre sur une conserverie dont le siège était à Bogota. Je regardai les produits, le thon s'y taillait la part du lion, décliné à toutes les préparations et à toutes les huiles. Le produit phare était de la ventrèche de thon à l'huile d'olive, joliment présentée dans un emballage cartonné. Sur la boîte une photo montrait une proue de bateau. Je zoomai. San Juan était le nom du bateau. Je feuilletai les onglets à la recherche d'une photo de Javier Perdido. En vain. Continuant ma quête je choisis *El Tiempo*, le grand quotidien de Colombie où je trouvai un article au sujet de la Corporacion Colombiana de los Armadores de Pesca, au sujet d'une installation d'un tunnel et de chambres de congélation sur le port de Tumaco. On

y mentionnait le président de la Corporacion, Javier Perdido. Bingo ! Mais aucune photo. C'était quand même un début de piste. Je continuai ma recherche dans *El Pais*, le quotidien de Cali. Et là, rebingo ! Autre article, mais avec photo : El presidente de la Corporacion Javier Perdido con el maximo responsable de las instalaciones tecnicas del puerto de Tumaco, Ernesto Fuenmayor. Je zoomai au maximum : je ne pouvais exactement juger de la taille de Javier Perdido, mais il était légèrement plus grand que l'autre, et sa corpulence était moyenne. Visage neutre, mais cheveux foncés, autour de la soixantaine. Il faisait la maille avec la description de Jean-Pierre Castet et de Gaxuxa Almandoz. En voilà une trouvaille quelle était bonne ! Décidément, ce Pasquinari était mon Saint-Christophe ! Il me guidait sur un chemin désormais moins montant, moins sablonneux, moins malaisé. Quo non ascendet ? Jusqu'où ne montera-t-il pas ? Du calme Xanti. Le surintendant Fouquet, ça lui avait tourné la tête, le succès, et ça avait fini à Pignerol. Mal. Je fis une capture d'écran, l'info datait de trois semaines. Je l'imprimai et je la glissai aussi dans une clé USB.

Il fallait que je sache si Javier Perdido était Xabi Iturmendi. Robert de Socoa ? Je ne me voyais pas débarquer avec ma photo sur la place Louis-XIV et organiser un quiz autour du kiosque. Rémi. Il me restait Rémi. Je l'appelai.

— Xanti, qu'est-ce qui t'amène.

— Je te dérange Rémi ?

— Non, vas-y.

— D'habitude, c'est toi qui me montres des photos, ce coup-ci je voudrais t'en montrer une. Où es-tu ?

— Je suis en train de marcher le long de la Nivelle, côté Saint-Jean. Je suis en face du golf.

— Je serai au jardin d'enfants. Un coup de scooter et j'arrive.

— D'accord, je t'attends.

Je bondis sur la feuille que venait de crachoter l'imprimante, je sortis en trombe, j'enfourchai mon destrier italien et je fendis la bise. Non, il faisait un temps magnifique et la seule chose que je fendis fut le flot des voitures.

J'arrivai au bord de la Nivelle en même temps que Rémi.

— Ça, c'est de la coordination, Xanti ! me lança-t-il dans un grand rire.

— Le flair. Rémi, le flair.

Nous nous assîmes sur la murette qui longeait la promenade, dos

au fleuve. Je sortis la photo.

— Ça te dit quelque chose ?

— Ça devrait ? Explique-moi.

— Tu reconnais quelqu'un là-dessus ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise. C'est où ?

— En Colombie.

— Non ? Tu crois que Xabi Iturmendi est l'un est deux ? Si c'est ça, ce serait plutôt celui de gauche, ce serait assez son gabarit. Ça fait plus de quarante ans ! Comment veux-tu que je te dise quelque chose de précis ?

— Regarde bien. Tu as raison, c'est celui de gauche qui m'intéresse.

— S'il n'a pas grossi, il pourrait ressembler à ça. Mais je ne peux rien affirmer.

— Regarde-le bien encore une fois. Merci Rémi. Tu ne dis rien à personne.

— Bien sûr Xanti.

— Allez, ciao ciao Rémi.

Il était temps d'appeler *Le Parisien* qui fut d'accord.

Puis Petit Poulet.

Il décrocha.

— La presse libre ?

— Les brigades du Tigre ?

— Xanti, qu'est-ce qui t'amènes ?

— Tu devrais m'inviter à déjeuner Petit Poulet.

— Ah ! Y aurait-il du nouveau ?

— Ai-je l'habitude de te déranger pour du tout-venant ?

— Non, en effet. Bon, tu me prends un peu de cours. Il est midi. À 13 h 30 à Ziaboga. C'est à Socoa, au bord de l'Untxin côté Ciboure, sur la place après celle où il y a un petit kiosque. Tu ne seras pas déçu.

— Toi non plus Petit Poulet. Viens avec ton ordinateur, j'ai en plus un cadeau pour toi.

— De mieux en mieux. Tu aimes le poisson ?

— Pas autant que le poulet, mais ça ira.

— À tout à l'heure Xanti.

La journée continuait à se dérouler à merveille.

De retour chez moi, je mis de l'ordre dans mes notes et repartis à la pêche au Javier Perdido. Mais je le pris de biais. Par la Corporacion Colombiana de los Armadores de Pesca. Je retrouvai Perdido dans *El Pais* dont je fis deux autres captures d'écran que j'imprimais et que je stockais sur la clé USB qui abritait déjà la première photo. C'est Petit Poulet qui serait content. Petit Poulet qui s'appesantissait sur le poison et qui ne trouvait rien. Poison ! Sarbacane ! Et là, ça me revint.

J'avais vu, il y a fort longtemps, un film d'espionnage où des méchants éliminaient des gentils de façon foudroyante, au milieu de la foule, n'importe où, dans la rue, dans le métro, dans les lieux publics : ils utilisaient une minuscule sarbacane de quelques centimètres et du diamètre d'une paille voire inférieur, dont la flèche était constituée d'un glaçon qui emprisonnait un poison violent. Le dard glacé piquait la peau de la victime qui instinctivement frottait ses doigts sur la piqûre, faisant ainsi fondre la glace et pénétrer le poison. Et si c'était ça le truc ? J'en aurai des choses à dire à Petit Poulet.

Je vérifiai que les fichiers des captures d'écran étaient bien enregistrés dans la clé USB. Y était aussi le rapport de Pasquinari à Bonnacaze. Ou du moins sa copie après un copié-collé, il ne fallait laisser aucune trace de ce rapport qui n'avait pas été écrit, donc pas reçu et encore moins transmis.

C'est donc d'un scooter léger et enjoué que je rejoignis les bords de l'Untxin et le restaurant Ziaboga. Petit Poulet m'y attendait déjà, assis à une table dans un coin de la salle. C'est exactement l'endroit dont nous avons besoin pour échanger nos confidences.

— Salut vaillant plumitif.

— Salut brillant représentant de la Police Nationale.

— J'ai déjà commandé, je connais tes goûts : fricassée de chipirons aux piments de Gernika et txakoli, merlu koskera, et nous allons rester sur le txakoli, un Rezabal de Hondarribia.

— Petit Poulet, ce châtiment me convient tout à fait. Quant au crime...

— C'est toi qui ouvres le bal, dit-il en faisant mousser le Rezabal à fond de verre.

Je commençai par ce qui n'était encore pour moi qu'une hypothèse : le poison, la sarbacane et le glaçon empoisonné.

Petit Poulet m'écouta attentivement.

— Pas con ton idée, on va vérifier tout de suite.

Et il appela le légiste.

— Ce n'est pas pour ça que tu m'as demandé de porter mon

ordinateur ? continua-t-il.

— Non, ça, ce n'était que le hors-d'œuvre. La suite va te plaire.

Je sortis la clé USB de ma poche pendant qu'il allumait sa bécane.

— Je mets le Petit Jésus dans la crèche et pour toi ça va être Noël, lui expliquai-je en branchant la clé. Maintenant, ouvre le premier fichier et regarde.

En quelques clics le fichier s'ouvrit comme un coffre-fort sous des doigts experts.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna-t-il.

— Pas qu'est-ce que c'est, qui est-ce ? Comme le dit la légende de la photo, l'homme sur la gauche est Javier Perdido, président de la Corporacion Colombiana de los Armadores de Pesca, en train d'inaugurer des installations frigorifiques sur le port de Tumaco au sud de la Colombie sur la côte Pacifique, un peu au nord de la frontière avec l'Équateur. Tu peux ouvrir les deux autres fichiers, Javier Perdido y est aussi, dans d'autres circonstances, mais toujours liées à sa fonction de président de cette corporation. Avant d'ouvrir le dernier fichier intitulé Javier Perdido, écoute-moi.

Et je lui détaillai mes liens avec Xavier Bonnacaze et qui il était, puis ceux de Bonnacaze et de Pasquinari et qui était aussi ce dernier.

Le serveur apporta les chipirons, qui nous satinèrent le nez, délicieuse fumigation.

— Mange tant que c'est chaud, conseillai-je à Petit Poulet, nous avons tout le temps, parce qu'après, ça va aller très vite.

Un petit coup de txakoli, un petit coup de chipirons, à la fin de l'envoi Petit Poulet ouvrit le dernier fichier comme un addict son sachet de poudre. Et il lut. D'un trait. Comme un caravanier égaré qui atteint enfin le point d'eau.

— Qu'est-ce qu'on dit au bon Xanti ?

— Que je m'emmerde avec Interpol et des commissions rogatoires internationales et que toi en deux mails tu avances à pas de géant.

— Maintenant tu as des biscuits pour aller voir chez les Iturmendi et même les Larralde. Et ce serait sympa que j'ai la primeur de la tendance.

— Je ne peux rien te refuser Xanti, tu le sais.

Nacré, ferme et brillant, dans un jus fluide rehaussé de miettes d'ail dorées à souhait, de petits pois et de persil, escorté d'œufs savamment mollés, le merlu s'accorda au moment. Il se détachait par lamelles sous la pointe légère du couteau. Un ange passa, ailes ouvertes et sentant l'iode.

— Je n'ai plus rien à faire moi, sur ce coup, regretta Petit Poulet.

— Si. Faire cracher les Iturmendi et savoir si Javier Perdido a fait une petite escapade en Europe ou s'il n'a pas quitté la Colombie. On fait équipe, je te dis. Et puis tiens-moi au courant dès que le légiste aura exploité la piste du dard glacé dans la sarbacane. Tu vois, tu en as encore des trucs à faire !

— Me faire doubler par un amateur.

— Oui mais éclairé. Et éclairant sur ce coup, non ? Aujourd'hui c'est moi, demain ce sera toi. J'y compte.

— Pas autant que moi Xanti.

Nous nous quittâmes sur ces bonnes paroles.

CHAPITRE XIII

Jeudi après-midi et jeudi soir

Trouvailles et retrouvailles

Heureux au jeu, malheureux en amour. Pas moi. Je jouais en effet plutôt bien en ce moment, et question amour, c'était le trop-plein. Dans la cour de Cupidon, je frétiliais de la flèche et je n'étais pas ce que l'on appelle malheureux. En équilibre instable, certes. De ces grands écarts qui se révèlent délicieusement périlleux. Mais pour l'heure il fallait me mettre au turbin.

Je m'apprêtais à commencer mon papier pour *La Gazette* quand mon mobile sifflota, c'était Petit Poulet.

— Xanti, le légiste vient de réexaminer le corps. Il n'avait pas pensé à la sarbacane et au glaçon, mais ce mode opératoire est plus que plausible. Ça expliquerait les traces de poison autour de la piqûre. Traces que l'on retrouve également sur le majeur de la main droite ! Je ne peux que m'incliner une fois de plus.

— Monsieur est bien bon. Ça continue pas mal, dis donc. Ne dis rien encore. Laisse-moi émettre l'hypothèse dans mon papier de demain, que tu confirmeras officiellement ensuite. Ce serait si bon pour mon petit ego. Et ça fera rager la concurrence.

— Je souscris volontiers à ces petits plaisirs qui ne coûtent rien et qui n'entravent nullement la progression de l'enquête. Vos désirs sont donc des ordres. On fait comme ça. Si tu as d'autres idées de ce genre, surtout n'hésite pas.

— Bien sûr ! Et tu es toujours la crème des poulets...

— De Bresse, je sais. Je vais être obligé de faire un point presse demain en fin de matinée, pour annoncer le coup du glaçon et évoquer la piste sud-américaine. Tu vas utiliser les photos de Javier Perdido ?

— Je ne sais pas. C'est délicat.

— Ça m'arrangerait que tu le fasses. Ce serait parfait pour bousculer les Iturmendi et peut-être les Larralde. Je vais aller les voir au débotté en début de matinée avec *La Gazette* sous le bras. Ça va les perturber, crois-moi. Mais je n'en dirai rien lors du point presse. Tu

auras la primeur.

— Alors, c'est fait. Nous avons toujours fait équipe, pourquoi veux-tu que ça change ? De toute façon j'avais décidé d'écrire tout au conditionnel, sans mentionner les sources bien sûr. De ton côté tu as maintenant une piste pour guider tes limiers en Colombie.

— C'est déjà fait, ils sont au boulot. Je pense que je ferai le point presse à la mairie de Saint-Jean-de-Luz. J'envoie les invitations vers 9 h pour 11 h 30.

— D'accord, j'y serai. Bosse bien, policier compréhensif. À demain.

— À demain. Continue à fouiner, enquêteur surprenant.

Quelle journée ! Et ce n'était pas fini. Il fallait aussi que j'entre à nouveau dans la cage aux lionnes. Mais ça, ce serait après. Après mes papiers.

C'est avec entrain et légèreté que j'écrivais pour *La Gazette* un papier que je titrais « El condor pasa ». Je l'illustrai avec les photos d'*El Pais*. J'envoyai à *La Gazette* puis j'appelai Roland.

— Xanti, Champion du monde ! On fait la une avec et le haut de la page 3. Comment as-tu eu ces infos ?

— Mon copain Xavier Bonnacaze au Mexique et ses réseaux diplomatiques. Mais motus, je ne sais pas encore tout. Pour la sarbacane, un souvenir de film. Demain à 11 h 30 Seignosse fait un point presse à la mairie de Saint-Jean-de-Luz. Vous allez recevoir l'invitation vers 9 h. C'est lui qui m'a demandé de faire paraître les photos de Javier Perdido. Il va s'en servir pour aller cuisiner les Iturmendi. Et nous aurons la primeur. Ça va continuer à sentir bon pour nous.

— Parfait ! Tu fais du bon boulot Xanti, continue.

— J'espère Roland. Je te laisse, *Le Parisien* m'attend.

Je continuai sur ma lancée et c'est d'une plume agile et enjouée que je livrai *Le Parisien*. Je titrai « Glaçon mortel ». Puis j'envoyai les deux papiers à Bonnacaze.

J'appelai *Le Parisien* où veillait Kattalin. Elle était preneuse demain aussi à l'issue du point presse.

Je facebookai ensuite un petit coup pour demander à Xavier Bonnacaze de faire s'appesantir son copain Pasquinari sur Javier Perdido et d'essayer de savoir, au point où j'en étais de coups de pot, si Javier Perdido avait quitté le pays récemment, la fortune sourit aux audacieux. Là ce n'était pas de l'audace mais la foi du charbonnier. Pourquoi pas après tout ?

Tout allait pour le mieux. Enfin presque. Comment allais-je trouver

Geneviève ? Ça aussi c'était un mystère. Tendus comme un arc, je l'appelai. Elle répondit tout de suite.

— Roméo ?

— Juliette ?

— Que me vaut cet appel de l'oiseau sur la branche ?

— Il demande la permission de se poser sur la tienne car il a beaucoup de choses à dire. L'enquête avance enfin. Et j'aimerais t'en donner la primeur.

— La primeur ? Et ton équipière ?

— C'est toi mon équipière, tu le sais.

— Et ta psychologue alors ?

— Ce n'est pas ma psychologue. Et sur ce coup je n'ai pas besoin de ses lumières. J'ai besoin de toi. Voilà !

— Bon. Moi aussi j'ai besoin de toi finalement. Laisse-moi une heure et monte. C'est l'heure où les lions vont boire. Un petit tour au point d'eau ?

— C'est faisable, il y aura du monde, c'est sûr.

— À tout de suite Rouletabille.

— Je préfère nettement ça Madame L'Oréal. Je m'humecte les lèvres et j'arrive.

— Viens comme le thon, au naturel. J'ai tout ce qu'il faut. Madame Mascotena a chargé les vases et le frigo.

— J'ai l'écaille argentée et l'œil brillant, tu verras.

C'est d'un scooter plus ailé que Pégase que je déboulai sur la Place Louis-XIV pour entamer une soirée plus riche en promesses que le discours d'un politique en campagne. Enfin, je l'espérais.

Et les lions étaient là, crinière lustrée et œil aux aguets, autour d'un guéridon du Petit Suisse.

— Salut les gars, quoi de neuf ?

— C'est à toi de nous le dire, commença Peio d'Ascaïn.

— Va d'abord te commander un verre au comptoir et on verra après, ordonna Etché, toujours pragmatique.

Je revins avec un Rueda et je me calai entre Etché et Christian.

— Je croyais que tu n'allais pas t'arrêter, fit ce dernier, et que tu irais en face.

— Pourquoi irais-je en face si vous êtes là ?

— Nous oui, mais pas elle, continua-t-il.

— Elle ? fis-je en me retournant.

Esméralda au grand complet était en effet à la terrasse du Majestic feuilletant une brochure au milieu de ses cahiers et de ses bouquins. M'avait-elle vue ?

— Je suis avec vous, j'y reste. Je ne veux surtout pas vous donner l'occasion de balancer des perfidies sur mon compte. Mais comme je suis courtois, j'irai saluer la donzelle sans me couvrir d'opprobre.

— Et l'enquête ? embraya Peio.

— Elle avance à grands pas. Demain, je vous conseille de lire *La Gazette*. Vous ne serez pas déçus.

— Ça y est, tu as trouvé l'assassin ? interrogea Etché.

— Non, pas encore, mais il y a un peu moins de mystère. Vous verrez, vous verrez.

— Tu nous mets l'eau à la bouche, glissa Peio.

— L'eau, l'eau... remarquai-je en lorgnant sur les verres.

— Bon d'accord, convint Christian, mais tu ne craches pas dessus, toi non plus.

— J'assume parfaitement ma place dans votre équipe de raisineux.

— Résineux ? Il n'y a que Christian qui soit Landais ici, remarqua Etché.

— Non, raisineux avec a et i, comme raisin, expliquai-je.

— Joli ! fit Peio.

— En parlant de raisin et de Landais, fit Christian, hélant le garçon.

— Même à tes amis tu ne vas rien dire ? essaya Peio.

— Non, les lecteurs d'abord, fis-je. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre qu'il ne faut pas tuer le petit commerce. Par contre je vais saluer la demoiselle et je reviens.

Je traversai la place d'un trait et j'arrivai à la table d'Esméralda. Elle avait les yeux légèrement maquillés au-dessus d'un sourire éblouissant. Je me penchai pour lui faire un muxu léger sur la joue.

— Esméralda, juste une visite de courtoisie, je suis avec les autres en face et je dîne avec Geneviève tout à l'heure. Demain, lis *La Gazette*, il y a du nouveau. Je t'appelle dans la matinée.

— Sherlock, tu me la joues à la hussarde. Pas très sympa. Avant 10 h. Ensuite j'ai des rendez-vous.

— Désolé, mais c'est compliqué.

— Oui, c'est compliqué, surtout pour moi, dit-elle dans un sourire

un peu las.

— Je sais, fis-je en lui tendant ma main gauche ouverte.

Elle la prit, y fit courir son index.

— Je vois que ça ne va pas être simple.

C'était le moins qu'on puisse dire. Je la laissai ainsi. Je n'étais pas très fier de moi.

La traversée de la place me permit de reprendre du poil de la bête avant de retrouver les autres.

— Je vous l'avais dit, je n'ai pas traîné. Juste une visite de courtoisie. Quand je danse, je danse, mais quand je bois des canons avec les copains, je bois des canons.

La conversation bifurqua sur des sujets de fin d'été : chiffre d'affaires, fréquentation et habitudes de la clientèle, fêtes de Sare, ouverture de la chasse, course de traînières à la Concha de Saint-Sébastien. De quoi sécher les verres. C'est Etché qui donna le signal du départ pour l'autre rive de la place Louis-XIV. Je ne les accompagnai pas pour ce cabotage qui pouvait se révéler hasardeux. J'eus droit à toute la panoplie : butinage et changement de ruche, abandon de poste, trahison, manque de volonté, soumission au diktat féminin...

Avec le despote éclairé qui m'attendait en haut de Bordagain, se soumettre un peu était en ce moment recommandé, croyez-moi. Elle valait bien un petit dérangement entre amis, la magicienne ! Était-ce véritablement une soumission, d'ailleurs ? Un redéploiement, plutôt, dirait-on en parlant stratégie. Stratégie ! Il n'y a pas de stratégie quand on traverse un champ de mines. Faire gaffe où on met les pieds, c'est tout. J'étais le chéri de ces dames, mais pas le roi du macadam, loin s'en faut. Yop la boum ! C'était Prosper, pas moi. Je penchais plutôt du côté de Trenet : boum, quand votre cœur fait boum ! L'oreillette qui s'apprête et le ventricule qui gesticule. Voilà où j'en étais. Sur le fil du rasoir. Le moindre tremblement et c'était l'estafilade. En prenant le chemin de Bordagain, ce n'était pas à l'abattoir que j'allais, mais il était préférable que je numérote mes abattis. Sans céder à l'abattement bien sûr. C'était une rude partie à jouer : être détendu et sur le qui-vive à la fois. Il n'y aurait pas que les flèches de Cupidon, les cartouches, les dernières espérais-je, que ne manquerais pas de tirer Geneviève pour marquer son territoire, zébreraient une atmosphère que je prévoyais légèrement pesante, du moins au début. Faire comme si de rien n'était, tout en sachant que ce rien justement, serait partout. Vaste programme, aurait dit de Gaulle. J'aimais vivre dangereusement, j'allais être servi ! C'est donc d'un scooter un tantinet pusillanime que j'escaladai Bordagain.

Le chien vaquait à ses inoccupations quand je me garai sous l'arbre. Il vint aux nouvelles sans joie, me flairant avec componction, la queue neutre.

J'allai laisser mon ordinateur dans le coffre du scooter au cas où ça se passerait mal et que ma nuit à Bordagain ne soit ni de Chine ni câline, quand je me ravisai. C'était le meilleur moyen de ne pas être au naturel comme Geneviève me l'avait demandé. La procédure normale prévoyait que quelquefois je me serve de ma bécane, même entouré des délices de Capoue. Peut-être que Xavier Bonnecaze aurait encore de bonnes surprises.

C'est donc lesté de ma sacoche tout terrain que j'envoyai mon spécial à la sonnette, que j'entrai – pas en pays conquis, il ne fallait pas déconner non plus – et que je descendis l'escalier menant au salon. Une odeur de vanille rehaussée de je ne sais quelle fragrance plus acidulée, chatouilla mes narines : ça commençait bien. Circé avait mis les petits lumignons dans les grands dont les flammes tressautaient à l'air du soir, soumises et joyeuses.

— Hum, fis-je, enjoué mais pas trop, ça sent bon chez vous Madame L'Oréal ! Vanille et je ne sais pas quoi d'un peu amer et moussu. Pas du citron vert, je donne ma langue au chat.

— Pas mal Rouletabille. Vanille et gentiane blanche. Et en plus tu as du nez.

— En plus de quoi ? fis-je en posant ma sacoche sur la table et en me baissant vers elle calée au fond du canapé.

Elle attrapa mes bras et m'attira vers elle, lèvres entrouvertes et langue fourmillante. Que voulez-vous que je fisse ? Que je mourus ? Oui, mais de plaisir, Horace bienheureux. Tout semblait effacé.

— En plus de ça ! souffla-t-elle en cherchant l'air, car c'était plus de sept fois que j'avais tourné ma langue dans sa bouche.

La glace était rompue et presque la lulette, gentille la lulette (vous l'attendiez, vous l'avez, comme ça, c'est fait) et nous aurions fini par tout faire fondre si nous avions continué sur ces rythmes syncopés, il fallait bien respirer.

Je repris mon souffle, mes esprits et une position plus assise.

Txakoli, accras de morue, gambas décortiquées et savoureusement apprêtées par Chakola de Socoa, rien que du délicieusement classique : nous revenions à des valeurs anciennes que je n'aurai jamais dû quitter des yeux.

— Avant de commencer, fit-elle enjouée, si nous parlions de cette fille. Où en es-tu avec elle ?

— Nulle part, et c'est très bien comme ça. Cette histoire de

travailler ensemble, c'était finalement une idée à la con, surtout de continuer, vu la tournure que ça a failli prendre. On ne peut pas être seulement ami avec une fille si on a envie de la sauter. C'est un truc que nous les mecs nous avons beaucoup de mal à appréhender. Le cul, tu ne peux pas l'occulter avec des jolis sentiments, même les plus purs, en a-t-on d'ailleurs ? Et si en plus la fille a envie que tu le fasses quand même, je ne te dis même pas. Opération annulée et retour à la case départ. Jolie case d'ailleurs.

— Tu m'as fait peur. Surtout que nous, c'est quand même pas mal. Et intelligent. Je n'ai pas compris et je l'ai très mal vécu. Très mal.

— Ça m'a pris dès que je lui ai parlé, je l'aurai bouffée sur place. Et apparemment, elle aussi. Donc eau, gaz et électricité à tous les étages et court-circuit assuré. Et coupure de courant entre toi et moi, vite rétablie heureusement. Bon, passons à autre chose.

— Thérèse Larralde peut-être ?

— Exactement. Accroche-toi !

Je lui racontai par le détail les révélations sud-américaines, ma suggestion pour la sarbacane à glaçon et la souscription du légiste à mon hypothèse. Geneviève m'écoutait tendrement et sérieusement. Seuls les petits coups que nous mettions au txakoli et à ses magnifieurs venaient briser notre communion retrouvée. Je montrai aussi les photos de Javier Perdido enregistrées dans ma bécane.

— Ce type ne me dit rien. Je me souviens très peu de Xabi. Je vois qui sont les autres Iturmendi, c'est tout. Je vois Bernard Larralde de temps en temps. Son frère Jean, plus du tout. Je l'ai connu à Bordeaux quand nous étions étudiants, mais de loin, c'était un type sérieux et il ne sortait pas. Il était en fac de sciences, sciences humaines, c'étaient l'archéologie, l'ethnologie et l'anthropologie qui l'intéressaient, avec un petit penchant pour les civilisations précolombiennes me semble-t-il. Il est rapidement parti pour la Sorbonne. Mais pour le père Larralde, c'étaient des formations de rêveurs, donc halte au feu et retour à la vraie vie : gestion et HEC. Exit pyramide du soleil et lumière stellaire, bonjour calculette et éclairage au néon ! Enterrement de première classe, dictature du patriarcat puis du matriarcat avec Thérèse. Depuis cette époque je ne l'ai quasiment jamais revu. Il ne paraît jamais en ville. Il était le commis voyageur de sa sœur Thérèse entre Bayonne, Bordeaux et l'Afrique. C'est ce que l'on disait en tout cas.

— Demain à 11 h 30, Petit Poulet fait un point presse à la mairie, mais avant, il va aller faire un tour chez les Iturmendi et il va leur montrer mon papier. Ça risque de faire bouger les lignes. On verra bien. Bernard, je le connais de vue, mais Jean, comment est-il ?

— Quand je l'ai connu il était sympa, maintenant je ne sais pas.

— Et physiquement ?

— Voyons, à qui me fait-il penser ? Tiens, il pourrait coller avec la description faite à la fin de la messe par les chanteurs, tu vois je lis tes papiers : moyen. C'est ça, moyen, taille, corpulence, tout quoi. Comme ce Javier Perdido finalement.

— Ça ne fait pas beaucoup avancer le schmilblick tout ça. Lors du point presse. Petit Poulet va officialiser ma version pour l'arme du crime. Il va donc confirmer mon hypothèse que tout le monde aura lue le matin. Sympa, non ? Mais il ne va pas dire un mot de sa visite aux Iturmendi. Il m'en garde la primeur.

— Vous êtes de vrais mafieux tous les deux. Il n'y en a que pour vous. Vous vous renvoyez l'ascenseur. Vous éditez vos propres règles. Vous vous passez le ballon.

— Oui, mais il n'y a que nous qui jouons. Dans ce cas Madame L'Oréal, c'est la moindre des choses.

— D'accord. Je ne veux surtout pas me mettre en travers de vos magouilles.

— Magouilles ? Échange de bons procédés plutôt. Et si ce soir Bonnacaze pouvait avoir d'autres bonnes nouvelles ? Mais ne rêvons pas. Jusqu'ici je n'ai pas à me plaindre. Et je crois que ce n'est pas ce soir non plus que je vais me plaindre de quoi que ce soit.

— Comme tu dis Rouletabille ! Jabugo, gernikas, tournedos Rossini, mais avec de la morue fumée à la place du bœuf, le nom reste à trouver, fromage aldanondo, russe, café et moi.

— Nom de Dieu, quelle fantasia ! Et tu avais tout ça en stock ?

— Non. Mais j'avais prévu que tu viendrais à Canossa. Madame Mascotena s'est donc attelée à la tâche. Tu n'auras que les piments à cuisiner. Tout le reste est prêt. Surtout moi. Je voulais te faire mariner un peu, mais j'ai tout de suite vu que tu étais dans de bonnes dispositions et que tu te rendais compte que tu avais agi comme un couillon. Et puis, c'est fatigant de faire la gueule. Il y a beaucoup mieux à faire, dit-elle en s'ancrant contre moi, ses mains sur ma poitrine.

— Canossa, Canossa ? risquai-je.

— Oui, Canossa. C'est comme ça que tu es rentré, non ?

— Oui.

— Ah bon.

Au cinéma, on aurait qualifié la suite de fondu enchaîné. Enchaîné et même déchaîné. Le canapé était de bonne composition, nous aussi.

C'est un tantinet dépenaillés et à contre temps que nous passâmes à table.

Humecté d'huile d'olive saupoudrée d'origan, le jabugo fut parfait, les gernikas à l'unisson. La « morue fumée Rossini » ? Une trouvaille, avec un petit coulis de tomate et vinaigre balsamique, juste de quoi agacer le foie gras. Et le fumé de l'aldanondo prolongea celui de la morue. Le russe ne déçut pas, le café piston non plus. Et pour finir, et pour recommencer surtout : Geneviève. Quoi d'autre ?

Le plouf dans la piscine ne régula en rien notre métabolisme un tantinet débridé. Je fis l'impasse sur Facebook et ses peut-être bonnes nouvelles sud-américaines et je privilégiâi l'option nuit de Chine. Bien m'en prit. Circé n'eut pas besoin de me transformer en pourceau, il sommeillait un peu en moi quand même. Elle sut tisser ses rets dans lesquels je m'empêtrai et je me dépêtrai délicieusement : patience et longueur de temps font plus que force ni que rage, l'affable a toujours du bon.

Oui, tout était effacé.

CHAPITRE XIV

Vendredi

Emballlement et déballage

En ce vendredi le soleil luisait haut et déjà fort sur la digue de Socoa où, après une nuit passée à retrouver les fondamentaux et un bain quasiment jouvençal, je déambulais matinalement. L'air du large et le souffle des montagnes séchaient mon petit corps essoré avant l'heure par une nuit de catégorie. Thalassa ! Thalassa ! aurais-je pu crier en ralliant le bout de la digue, comme les mercenaires grecs de Cyrus enfin arrivés aux Dardanelles après un périple périlleux mais romanesque. J'avais traduit Xénophon dans ma prime jeunesse et ces deux mots convenaient parfaitement à la situation. La mer aux bienfaits réparateurs, roulant et modelant les corps. La mer aux horizons immenses, autant de départs prometteurs et d'arrivées accomplies. J'en étais un peu là aujourd'hui. Retour à Geneviève et à notre façon singulière et plurielle de vivre aux éclats. Départ de l'enquête vers des horizons chargés de promesses. Du moins l'espérais-je. L'âme primesautière et le corps encore un peu alangui mais un tantinet hiératique, le bonheur ça fige un peu. Dalai Lama mutin, je marchais au-dessus de l'onde, patricien drapé dans sa toge d'embruns, accompagné des buccins marins et aériens qu'embouchaient largement mouettes et goélands, pendant qu'à mes pieds, mes copains tournepierres portaient les faisceaux, licteurs infatigables et disciplinés. C'est qu'il fallait que je m'habitue au triomphe romain version kaskarot que ne manqueraient pas de me faire les tenants de la caféine matinale, après avoir lu *La Gazette*.

De retour chez moi, douché et habillé, prêt pour la parade, je téléphonai.

— Esméralda !

— Sherlock !

— Je t'appelle comme prévu, mais il faudra que l'on se voie. Le téléphone ce n'est pas l'idéal pour une rupture. Mot qui n'est pas approprié. Distance serait mieux. Tu as mis un bordel magnifique dans ma vie que je ne suis pas prêt à assumer, ni à oublier. Ma vie, elle est belle, riche, remplie. Comme elle aurait pu l'être avec toi s'il n'y avait

pas eu Geneviève. Mais c'est elle qui m'a vu la première. Et je l'ai vue aussi. Comme je t'ai vue.

— Elle m'a vu la première. L'épithète est cruelle. C'est un peu court jeune homme. À la fin de l'envoi tu touches. Mais en amour, il n'y a pas de podium. En haut des marches ou rien. Tant pis !

— Je le sais, je passe à côté de quelque chose, mais j'ai déjà beaucoup.

— Je l'envie ta Geneviève, c'est une sacrée déclaration que tu lui fais en me disant ça.

— Oui, elle le mérite. Mais il faut que je te revoie pour te dire tout ça en regardant tes yeux. Et te donner ma main pour que tu y lises une dernière fois. Il faut convenablement finir les choses.

— Convenablement, c'est ça. Alors à bientôt Xanti.

— À bientôt Maria.

Ma fierté romaine du matin venait de passer sous les fourches Caudines. Je n'étais ni vaincu ni vainqueur pourtant je baissai la tête. Vite un café, en exutoire. Mais d'abord Facebook. Pas de Bonnezeux à l'horizon.

Aurige prodige d'un quadriga quatre-temps, je me garai à côté du salon de Jeannot le coiffeur. Et je fis mon entrée à la Bodega des Halles.

— Je ne fais pas que les tuer, fis-je à l'adresse de Lucien, je les retrouve aussi.

— Tu as le globe ou quoi ? Tu ne nous salues plus ? remarqua fortement le retraité du BTP.

— Bien sûr que je vous salue, mais je voulais d'abord couper l'herbe sous les pieds de Lucien.

— Comment fais-tu ? m'interrogea Jeannot qui avait délaissé ses ciseaux.

— Il réfléchit, c'est tout, expliqua péremptoire l'un des jumeaux de l'immo. À Ciboure, c'est comme ça.

— Il n'est pas de Ciboure, rigola Jeannot.

— Non, mais il y habite, rétorqua l'autre jumeau.

— Tu crois que c'est Xabi Iturmendi ? reprit le retraité béton.

— Ça vous dit quelque chose à vous ? lançai-je. En tout cas, il est du Sud-Ouest, ma source est formelle.

— Et le glaçon dans la sarbacane, c'est génial, convint Jeannot. C'est sûr ?

— Pour y penser il fallait avoir vu le film dont je n'arrive pas à me souvenir du titre. Mon petit doigt m'a dit que ça va être officialisé au point presse tout à l'heure à la mairie. J'en ai eu la confirmation ce matin.

— Ton petit doigt ou Seignosse ? relança l'ancien bétonneur.

— J'ai émis l'idée et il l'a fait vérifier. Du travail d'équipe. Vous avez entendu des trucs sur Javier Perdido et Xabi Iturmendi ?

— Pas encore beaucoup, mais ça va se lâcher dans la journée, remarqua le premier jumeau. Tu vas en avoir des mecs qui vont venir au secours de la victoire maintenant !

— Et ta source, elle est ici ou là-bas ? continua l'autre.

— Là-bas. Des relations bien placées, fis-je mystérieux. Et je ne sais pas encore tout. Mais ça va venir.

— En tout cas, fit Lucien qui s'était enfin débarrassé d'une litanie de cafés, *La Gazette* fait un carton, tout le monde en parle. Mais personne ne reconnaît formellement le fils Iturmendi. Il y a trop longtemps, c'est ce qu'ils disent. En tout cas, moi ça me va. Je ne désemplis pas et la machine à café turbine comme un Airbus. D'ailleurs, les cafés c'est pour moi.

Un « Merci Lucien » fusa de notre cénacle qui se débanda pour vaquer, qui à ses affaires, qui à ses inoccupations.

Beau temps et vendredi, dehors c'était la cohue générale, de la halle au fin fond du carreau. J'en profitai pour aller m'approvisionner en fromage de vache de six mois d'affinage chez Maitena ma productrice aux yeux clairs.

Un « Xanti » rigolard traversa la rue. C'était Michoubidou, dans l'encadrement de la porte de la cave à vins, de l'autre côté de la rue vidée de ses voitures, juste derrière ma fromagère. Il me faisait signe de le rejoindre. Ce que je fis.

— Entre Xanti, m'invita Seb, un patron jeune et large d'épaules qu'un dos en vrac avait prématurément éloigné des mêlées.

Maintenant il faisait d'autres vendanges et les vendredis de marché, il n'était pas rare de voir quelques spécimens arrimés au comptoir, la lippe gourmande et le coude débloqué, pour découvrir une sélection pointue de vins espagnols, la spécialité de la maison. L'on y arrivait avec du pain et des produits du marché pour peupler l'heure apéritive : on y ouvrait le week-end et on repartait souvent avec une quille sous le bras.

Michoubidou, accompagné d'un copain que je ne connaissais pas, dégustait un Laus, Somontano rouge de Barbastro dans la région de Huesca en Aragon, aimablement servi pas le patron.

— Xanti Sopena, c'est lui qui a écrit l'article, fit-il à l'adresse de son copain.

— Guillaume Sanchez, fit l'autre en me tendant la main. J'ai bien connu Xabi Iturmendi autrefois, pas à la bibliothèque et pas à l'église. Cette photo que vous avez fait paraître, ça pourrait très bien être lui. Enfin, c'est l'effet que ça m'a fait. Moi aussi, je me suis posé bien souvent la question sur sa disparition. Mais je n'ai jamais eu la réponse.

— Vous êtes le premier qui semble le reconnaître, avouai-je. Si vous pouviez être le premier d'une longue liste, ça m'arrangerait.

— Moi, ce qui m'arrangerait, c'est que vous vidiez vos verres pour que je puisse finir cette bouteille, embraya le patron.

Nous n'allions pas nous mettre le taulier à dos, aussi nous obtempérâmes avec civilité.

— *La Gazette* a un bureau en Colombie où quoi ? interrogea Michoubidou.

— Non, mais moi j'ai de bons copains efficaces dans le coin.

— La sarbacane et le glaçon, ce sont eux aussi ? continua Guillaume Sanchez.

— Non, c'est un souvenir de film, mais mon hypothèse va être confirmée lors du point presse qui va avoir lieu à la mairie. Le légiste a retrouvé des traces de poison sur le majeur droit de Thérèse Larralde quand elle a frotté son doigt sur sa peau en ressentant la piqûre. Ça, messieurs, c'est un scoop, vous êtes les premiers à le savoir. Le Somontano a du bon.

— Il est bon aussi, ajouta Michoubidou.

Cabernet sauvignon, merlot et syrah passaient en effet comme un contrebandier d'autrefois la frontière, malgré 14° affichés, chargés en fruits et en arômes minéraux. Le Laus trépassa donc, sous nos applaudissements.

— Messieurs, le devoir m'appelle, il faut que je vous laisse, ça va être l'heure. À bientôt, et merci Seb.

J'abandonnai les dégustateurs et rejoignis mon scooter.

Quelqu'un reconnaissait Xabi Iturmendi, c'était une bonne nouvelle. C'est donc d'un scooter conforté que je cinglai vers le port tout proche.

La salle de réunion de la mairie, en haut des marches à gauche, accueillait le point presse du commissaire Seignosse. Les médias se tenaient, comme le raisin pour les vendanges, en grappes. Le maire Eneko Haraneder, sur la cité duquel le meurtre avait braqué les

projecteurs d'une façon tragique mais bonne pour le commerce, était là qui faisait les présentations, urbain comme toujours. À ses côtés Petit Poulet, doigts agiles, jouait du mobile. C'était pour moi car le mien trembla ; « tel 13 h » disait le message.

Je saluai à la volée et restai au fond de la pièce, près de la porte, fidèle à mon habitude.

Fidèle à la sienne, Seignosse noyait le poisson. Quand il commenta le nouveau rapport du légiste, qu'il annonça être de ce matin – ce n'était pas à un vieux singe comme lui qu'on allait apprendre à faire des grimaces – confirmant mon hypothèse, j'eus droit à quelques regards acérés de la gent journalistique. Je m'en foutais, ils n'avaient qu'à aller au cinéma ! Je m'avançai pour prendre la photo promise au *Parisien* et repris ma place.

Seignosse s'employa habilement à donner du grain à moudre pour ne pas avoir à répondre aux questions. Il les posait lui-même et y répondait volontiers. Du beau boulot.

Seignosse annonça :

— Pour les interviews et la télévision, ce sera ici même.

C'était terminé.

En quittant la pièce, le maire s'arrêta :

— Bien joué encore une fois Xanti. Je ne sais pas comment tu fais, mais bravo.

— Des souvenirs cinématographiques, Eneko, et des amis placés là où il faut. Demain tu es en photo dans *Le Parisien*, c'est bon pour la promo de la ville, juste pour le week-end. Et dimanche, il y aura du monde à la messe et sur la place Louis-XIV.

— À quelque chose malheur est bon, lâcha-t-il en souriant.

Et il regagna son bureau.

Je sortis aussi, descendant les marches au bas desquelles chevauchait en majesté un Louis XIV à l'antique.

Sa place, tel un hôtel borgne de 5 à 7, affichait complet. Et ce n'étaient pas les sommiers qui grinçaient, mais les chaises des terrasses prises d'assaut où les garçons dansaient la saltarelle.

Ma tribu était en position à sa place habituelle. J'avais le temps de me basculer un godet en attendant l'heure d'appeler Petit Poulet. Etché était à la manœuvre, faisant glisser d'une main sûre du rosé dans des verres à pied. J'arrivais bien.

— Prends un verre Xanti, m'intima-t-il, toujours efficace.

Je m'équipai et accostai au guéridon cerné par Catherine et Jean-

François, Christian et le grand amiral de la flotte (dans le seau à glaçon uniquement). Il manquait Robert qui sacrifiait à la tradition du vendredi à midi : apéritif et repas avec ses trois vieux copains, les « Machucambos de Ciboure », experts en rythmes variés, avec qui il formait un quatuor aux cordes adaptables à tous les arcs qui se présentaient.

— Madame, messieurs, je vous salue avec tous les honneurs dus à votre rang, commençai-je.

Et j'embrassai Catherine.

— On n'a pas été déçus en lisant *La Gazette*, fit Etché. Tu nous as appâtés hier soir. Promesse tenue et beau travail. Il y en a qui reconnaissent Xabi Iturmendi, mais il y en a autant à qui cette photo ne dit rien.

— Ce n'est pas la photo qui est importante, embrayai-je. C'est que j'ai retrouvé sa trace : ambiance assurée chez les Iturmendi. Ça, ça va être intéressant.

— Tu manges un bout avec nous ? continua Etché.

— Je te remercie, mais non, j'ai pas mal de choses à faire et je n'aurai pas la légèreté d'esprit convenable à nos agapes.

J'abandonnai la vaillante cohorte et j'allai m'asseoir sur le quai, sous la grue.

Je dégainai mon mobile et visai Petit Poulet. Touché, il répondit aussitôt.

— Belle matinée Maigret ?

— Instructive, Jack London.

— Et les Iturmendi ?

— Justement ! Très emmerdés. Je les ai eus quasiment au saut du lit. À huit heures j'étais à Maldagorria où je savais qu'était Mirentxu. Au même moment mon adjoint Bruno Subelet était chez Koxe avec ordre de l'accompagner chez sa sœur pour une interview en duo. Effet de surprise garanti. Et quand je leur ai montré les photos d'Internet, trouble maximum, aggravé par ton papier que j'ai sorti dans la foulée. J'ai commencé par leur préciser qu'il y avait prescription. Que l'origine criminelle de l'incendie de l'usine familiale n'avait pas été prouvée. Et que disparaître ne tombe pas sous le coup de la loi. Quant à la montre au poignet du clochard, il avait pu la trouver. C'est ce que je leur ai dit en tout cas.

— Et alors ?

— Ils ont enfin admis en bafouillant qu'ils savaient que Xabi était en Amérique du Sud et que leur père aussi savait. Qu'ils connaissaient

sa nouvelle identité et que c'était bien lui sur la photo. Ils m'ont affirmé tous les deux qu'ils ne l'avaient jamais revu. Qu'ils ne savaient pas si leur père avait revu Xabi.

— Tu les as crus ?

— Compiqué. Mirentxu avait l'air plus à l'aise que Koxe. Elle m'a donné l'impression d'attendre ma visite. Comme si elle était inéluctable, mais ça ne la dérangeait pas outre mesure. Elle était emmerdée, c'est sûr mais sereine. Ce qui n'était pas du tout le cas de Koxe. Lui aussi était emmerdé mais il n'affichait pas la distance que montrait sa sœur avec l'affaire. Il était sur le qui-vive, sur le recul, mal à l'aise. Le frère et la sœur m'ont donné l'impression de n'être pas au même niveau dans cette affaire. Mirentxu semble concernée mais détachée. Koxe, beaucoup plus dedans, comme s'il était impliqué. La sœur est cool, presque trop d'ailleurs. Le frère tendu. Très curieux comme impression.

— Tu crois que Xabi a pu revenir pour tuer Thérèse ?

— Mes collègues colombiens sont sur sa piste pour savoir s'il a quitté ou non le pays et s'il y est revenu.

— Bon, attendons. Et le point presse ! Tu t'es encore frisé. Merci pour le décalage du rapport du légiste. Ça a renforcé mon prestige auprès des plumitifs concurrents.

— Je n'allais pas dire que c'était toi qui m'avais conseillé de faire cette seconde expertise. Je serais passé pour un jambon...

— Que tu n'es pas puisque tu es la crème des poulets...

— De Bresse, oui, je le sais.

— Bon. Notre ping-pong est au point, tout va bien. Que fais-tu maintenant ?

— Je vais continuer en Colombie par procuration. Et toi ?

— Je vais continuer aussi, sur la pointe des pieds. Je te laisse. Ciao ciao Petit Poulet.

— À bientôt Xanti.

Scooter, pont de Gaulle et Marinela.

Il me fallait accélérer les choses et actionner au plus vite Licenciado et Pasquinari. J'ouvris donc Facebook. Et qu'y vis-je qui m'enduit de bonheur ?

Xavier n'y était pas mais il avait écrit

Licenciado, j'ai lu tes papiers et je les ai envoyés à Pasquinari. La diplomatie française d'Amérique latine est sur le pied de guerre pour cerner ton Javier Perdido. Pasquinari est encore au top, cette affaire l'amuse

beaucoup : Javier Perdido n'a pas quitté le territoire colombien, par avion. Ça ne veut pas dire qu'il ne l'a pas fait. Mais s'emmerder à brouiller les pistes alors que rien ne l'exige, je ne vois pas l'intérêt. Et maintenant, tiens-toi bien. La prochaine fois que Pasquinari rencontre Perdido, il va lui demander tout simplement s'il n'est pas Xabi Iturmendi. Il est fou ce Pasquinari, il est Corse ! Olé !

Je répondis

Licenciado, les Iturmendi ont avoué aux flics que Xabi était en Colombie et qu'il est bien Javier Perdido. Olé, olé y olé pour Pasquinari ! S'il pouvait le rencontrer rapidement ce serait formidable. Qu'il lui apprenne aussi l'assassinat de Thérèse Larralde et les soupçons qui pèsent sur lui, mais qui n'ont pas lieu d'être s'il n'a pas quitté le pays. Je ne te dis pas l'effet de la découverte de Javier Perdido, et de l'utilisation d'une minisarbacane, hypothèse confirmée par le légiste ! Grâce à vous La Gazette tire plus que Ovaciones. Merci et à bientôt.

Voilà une nouvelle qu'elle était bonne ! Elle était hélas plus vraie que bonne. Qui avait assassiné Thérèse Larralde ? Les échafaudages s'effondraient. Il fallait tout revoir.

Et puis, Geneviève. Eh oui ! Toujours Geneviève.

Que m'avait-elle dit hier soir ? Souvenez-vous ! Jean Larralde. Études à Bordeaux puis à la Sorbonne, lettres anciennes, archéologie, sciences humaines, ethnologie, civilisations précolombiennes. Et puis, patatras ! Changement de cap sur ordre paternel, gestion et autres joyusetés. Puis passage du joug patriarcal au joug matriarcal avec Thérèse dans le rôle du garde-chiourme.

Et puis Esméralda aussi, au début de l'aventure. « Pour commettre ce crime à ce moment-là, il faut avoir été ou être encore très torturé. Dans un tel contexte, il faut que la blessure soit profonde, voire très profonde, de nature identitaire : cette personne s'est vue niée dans son être le plus profond et dans son droit à l'existence même. Un dernier élan vital, avant de sombrer, lui fait mettre en acte la destruction de l'être par lequel il s'est vu nié. Ainsi il met ou remet en place son élan vital, les bases narcissiques qui lui manquaient. C'est comme s'il se mettait enfin debout sur ses pieds, ce qui lui était formellement interdit auparavant par la personne haïe qui lui gardait perversement la tête sous l'eau. Cet être devient alors – dans ce nouvel élan vital volcanique – totalement désinhibé, avec un sentiment de toute puissance exacerbé par cette toute nouvelle libération. »

Voilà ce que m'avait dit Esméralda. Et que j'avais accolé à Xabi Iturmendi. Mais qui pouvait tout aussi bien s'appliquer à Jean Larralde.

Jean Larralde ? Peut-être. Mais pourquoi ? Et pourquoi maintenant ?

Il fallait absolument que je rencontre ce type pour voir à quoi il ressemblait et ce qu'il avait dans le ventre. Je le contacterai en évoquant Geneviève et ses souvenirs d'étudiante et je solliciterai ses lumières latinas en invoquant ses passions d'autrefois. Pourquoi pas ?

Mais pour l'heure j'avais la grignotière en panne. Il fallait donc me sustenter rapidement. J'avais du pain certes, mais c'était sur la planche. Insuffisant pour nourrir son homme.

Un œuf et une tranche de lomo colorés de quelques pikillos firent l'affaire. Un bout de fromage de vache et un verre de bordeaux complétèrent ce frugal mais goûteux en-cas, clos par un café piston.

J'appelai Geneviève.

— Madame L'Oréal, je te dérange ?

— Non Rouletabille.

— Perdido est Xabi Iturmendi, je le tiens de Petit Poulet et il n'a pas quitté la Colombie, je le tiens de Bonnacaze. Et Jean Larralde se profile à l'horizon. C'est très intéressant ce que tu m'as dit à son sujet hier soir. Il fait un suspect possible. Donc il faut que je le rencontre. Puis-je me prévaloir de vos années étudiantes pour le contacter ? Ensuite je l'aiguillerais vers ses études initiales et l'Amérique du sud pour qu'il m'éclaire : sarbacane, poison...

— Faux cul mais jouable.

— Donc je peux y aller.

— Autorisation accordée.

— Bien. J'ai du boulot qui m'attend, des papiers à faire pour demain et je dois contacter Petit Poulet qui a été très bon lors du point presse. Je vais aussi appeler Jean Larralde dans la foulée. Ensuite il faut que je relance Bonnacaze, donc ce sera tard. Ma soirée va être agitée. Tout le contraire de ce qu'il me faut quand je suis avec toi. Ce soir, il vaut mieux la jouer en solo.

— Je le pense aussi. Maïté et Laurence doivent m'appeler en début de soirée. Nous allons bien trouver quelque chose à faire. Mais pas trop, je travaille demain.

— Madame L'Oréal, bonne soirée. Je t'embrasse. Tu sais où.

— Oui. À demain Rouletabille.

Le condor était passé. Il fallait se résoudre à survoler d'autres montagnes. Beaucoup plus proches, mais pas faciles d'accès pour autant. Xabi Iturmendi semblait hors de cause. L'assassin, d'exotique virait à l'autochtone. Étranger ou familial ? Un étranger pour troubler

le jeu de cartes cent fois battu et rebattu des Iturmendi et des Larralde ? Je n'y croyais pas trop car pour moi, le nœud de l'affaire, s'il n'était pas gordien, demeurait toujours familial. Exclu donc le coup d'épée dans le tas comme l'avait fait Alexandre le Grand aux fins fonds de l'Asie Mineure. Il fallait dénouer l'encore inextricable en finesse. Au milieu de la famille. Oui, mais laquelle ? Les deux peut-être. Associer Thérèse Larralde aux Iturmendi ? Pourquoi ? Mystère et boule de gomme ! Le micmac chez Larralde me paraissait beaucoup plus plausible. Certes les Iturmendi avaient été pris la main dans le sac et faisaient front en ordre dispersé. Mirentxu avec sérénité, Koxe avec tension, comme l'avait remarqué Petit Poulet. Chez les Larralde, Thérèse était forcément hors de cause, Bernard n'avait pas besoin de tuer sa sœur pour exister ou pour peser sur la destinée familiale, me semblait-il. Et s'il n'en reste qu'un ce sera celui-là : Jean. L'amateur précolombien tenait donc la corde.

CHAPITRE XV

Samedi

Bas les masques

J'avais dormi d'un sommeil rapide. « Quand tu ne peux pas dormir longtemps, dors vite », disait mon grand-père. L'après-midi de vendredi et la soirée avaient obéi à des cadences multiples et soutenues. Petit message à Licenciado pour lui dire que j'espérais le trouver à sa place vers minuit au Facebook Café. Coup de fil à Jean Larralde : il s'était montré charmant et le souvenir de Geneviève y était pour beaucoup, j'avais rendez-vous ce matin même à 9 h. Papiers pour *La Gazette* « Le mystère n'est plus entier » et *Le Parisien*, « La donne change », copies à Bonnecaze. Appel à Petit Poulet pour lui apprendre que Perdido n'avait pas quitté la Colombie. Avant d'attaquer la fin de soirée par la face Facebook, j'avais fait une pause musicale et roborative. Quelques cantates du vieux mais toujours épatant Bach, notamment « Résonnez timbales ! Retentissez trompettes ! » écrite pour l'anniversaire de la Reine de Pologne et Grande Électrice de Saxe, sur laquelle j'avais gentiment fait couler du Rueda, histoire d'adoucir mes mœurs au maximum, en prélude à une darne de thon pimentée d'Espelette, déglacée au vinaigre de cidre et joliment rehaussée de gernikas et de lardons fumés : simple et de bon goût.

En fin de soirée, quand je poussai la porte du bistrot mondial, Licenciado m'y attendait avec du copieux. Tellement qu'il m'invitait à ouvrir ma boîte mail, plus pratique pour s'épancher longuement et à revenir le voir ensuite. Pasquinari avait pris fait et cause pour *La Gazette* et enquêtait comme un fou à Bogota, pour une fois qu'un Corse pouvait jouer au flic sans que ça porte à conséquence, il se lâchait. Perdido était justement à Bogota et il s'était débrouillé pour le rencontrer. Il lui avait raconté toute l'histoire, et les soupçons qui pesaient sur lui, et le fait que sa famille avait craché le morceau sur son existence. Perdido avait accusé le coup, mais s'était vite repris. Par contre, le meurtre de Thérèse Larralde l'avait secoué. D'autant plus, et là, accrochez-vous, qu'elle lui avait rendu visite en Colombie au début de l'été. Monsieur Larralde père, sentant sa mort prochaine, fit venir ses enfants, leur parla sans témoins. Il avait rédigé un codicille à son

testament, par lequel il reconnaissait que Xabi Iturmendi était bel et bien son fils. Il voulait réparer, car lui aussi savait qu'il était vivant. Mais il défuncta avant d'enregistrer officiellement cette dernière volonté. Thérèse Larralde attendit de longues années pour traverser l'océan et faire part à Xabi Iturmendi des dernières volontés de Michel Larralde où il reconnaissait sa paternité. Malgré sa haine tenace pour l'autre clan, Thérèse avait proposé une association ou une participation : les affaires sont les affaires. Fin de non-recevoir du fils maudit qui s'affirmait Iturmendi plus que jamais et qui n'avait besoin de personne. Retraversée de l'océan, pas en Harley Davidson, et retour au port pour Thérèse Larralde mortifiée et humiliée.

Vous comprenez maintenant pourquoi ma nuit avait été courte. Frétillant de ces nouvelles j'avais eu du mal à trouver le sommeil, mais aucun mal à me réveiller en cerceau, tendu comme un arc à l'annonce de cette journée où, pour sûr, il allait s'en passer des choses !

Cap sur Socoa et ses bienfaits matinaux, retour chez moi, café, douche : j'étais prêt à rencontrer Jean Larralde.

La journée s'annonçait splendide et j'étais en avance, aussi je garai mon coursier sur le port, remontai la rue de la République et pris à gauche sur le promenoir, vers l'embouchure de la Nivelle et la maison des Larralde. Ciel et mer aux couleurs pastel et jaspées sous le sud qui souffletait, fond de l'air déjà doux, oui, septembre chez nous et à Valenciennes, ce n'était pas pareil ! Je parcourus le promenoir d'un pas léger et gourmand, tous les sens en éveil : il ne fallait rien laisser passer de cet Éden domestique. Arrivé presque au bout de ma balade, je remarquai un cantonnier dans la ruelle en contrebas, s'affairant autour d'un conteneur poubelle. Je le connaissais, un pêcheur de chipirons redoutable.

— Ça va, pas de pêche aujourd'hui ? fis-je du haut de mon poste d'observation.

— Et toi, que fais-tu de ce côté ? répondit-il en fouillant la poubelle.

— Je viens d'en face, je me balade. Tu as perdu quelque chose ?

— Non je vérifie ce qu'il y a dedans avant que le camion vienne la vider. On trouve de ces trucs parfois. Il y en a qui n'ont rien compris au tri sélectif. Lundi j'ai trouvé une perruque.

— Blonde, de travelo ?

— Non de mec. Enfin je suppose, elle était brune et courte.

— Tu l'as gardée pour le prochain carnaval ?

— Penses-tu. Elle semblait neuve mais elle était pourrie. Je l'ai sortie et je l'ai mise dans ma carriole pour la jeter au dépôt.

— Allez, bonne journée.

— À toi aussi.

Je continuai ma déambulation et ça fit boum ! Lundi, perruque, brune, pourrie. Et si c'était celle de l'assassin qui s'en serait débarrassé le dimanche après la messe ? Décidément ce samedi s'annonçait également copieux. J'étais arrivé à destination. C'était l'heure. Je descendis du promenoir, rejoignis le quai de l'Infante et sonnai chez Larralde.

Un homme d'une cinquantaine d'années, de corpulence moyenne, avec une calvitie naissante mais irrémédiable obligeant aux cheveux courts, vint m'ouvrir. Je n'eus pas le temps de me présenter.

— Xanti Sopuerta ? Entrez, je suis Jean Larralde, dit-il en me tendant la main. Suivez-moi.

Nous traversâmes une entrée où donnaient plusieurs pièces. Il prit l'escalier jusqu'au deuxième étage où il me fit pénétrer dans son bureau donnant sur le port, face à la Rhune, une merveille.

— Asseyez-vous. Qu'est-ce qui vous amène.

— Vous vous doutez que c'est du meurtre de votre sœur que je voulais vous entretenir. C'est en parlant hier soir avec Geneviève la phar...

— Geneviève, je me souviens. La fac de Bordeaux, c'était un beau brin de fille, elle l'est toujours. Nous nous sommes croisés. Je suis parti à la Sorbonne l'année après son arrivée à Bordeaux.

— C'est elle qui m'a appris que vous aviez entrepris des études d'ethnologie, d'archéologie, sur les civilisations précolombiennes, je crois. Vous pourriez peut-être m'expliquer les poisons, les sarbacanes et bien d'autres choses que j'ignore.

— Pourtant vos papiers m'ont l'air bien documentés.

— Documentés, c'est ça. Mais pas vécus. Le meurtre me fait penser à un rituel, mais c'est tout. Je suis devant une porte fermée.

— Je vois. Mais les meurtres rituels ne se font pas à la sarbacane. Il y a tout un cérémonial où le sang, le soleil ou la lune ont une importance capitale. Ces conditions n'étaient pas réunies pour cette pauvre Thérèse, heureusement, c'est assez horrible comme ça.

— Quelle est la portée d'une sarbacane ?

— Ça dépend de la sarbacane. Mais pour celle qui a été utilisée pour Thérèse, d'après vos écrits, il faut s'approcher très près, moins d'un mètre.

Je décidai de changer brutalement de direction.

— Et pour Xabi Iturmendi, vous saviez qu'il vivait en Colombie ?

Surprise, blocage et embrayage.

— Pas du tout.

— Comment se fait-il que votre sœur l'ait rencontré à Bogota au début de l'été ? Elle lui a même proposé des participations ou des investissements communs, vous êtes fatalement au courant, puisqu'il s'agissait des affaires de la famille.

Jean Larralde blanchit, puis rougit, un vrai supporter du Biarritz Olympique.

— Vous savez ça aussi, lâcha-t-il d'une voix pâle.

— Oui. Et aussi que votre père avait envisagé un codicille pour reconnaître sa paternité, mais qu'il n'a pas eu le temps de l'officialiser. Ça fait beaucoup. Mais ça n'explique pas le meurtre de votre sœur. D'autant que Javier Perdido n'a pas quitté la Colombie.

— Oui, je l'ai lu ce matin dans *La Gazette*, mais ce n'est pas officiel.

— Vous avez de saines lectures. Ça va être bientôt confirmé. Qu'est-ce qu'a pu faire votre sœur pour qu'on l'assassine ? Et pourquoi cette mise en scène ? Vous n'auriez pas une idée ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

Il reprenait du poil de la bête.

— C'est pourtant ce que je vous demande.

— Je peux vous poser une question, Xanti Sopuerta ?

— Allez-y.

— Par quel moyen avez-vous appris tout ça ? Vous avez toujours un coup d'avance sur la police.

— J'ai de bons amis de l'autre côté de l'Atlantique. Mes réseaux ne sont pas soumis ni à la routine ni au bureaucratisme. Mais la police va finir par tout démêler, vous verrez.

— Ils sont vraiment bien informés vos amis.

— C'est leur métier.

— Je ne vous retiens pas plus longtemps.

C'était clair, net et précis.

Il se leva et je le suivis dans l'escalier. Il me reconduisit sur le perron mais ne me serra pas la main.

Je ne savais rien de plus, ce n'était pas le but de la manœuvre, mais j'avais fait connaissance de Jean Larralde. De très à l'aise, voire un tantinet joueur en début d'entretien, il était passé par un abattement profond mais qui n'avait pas duré. Il s'était vite repris et

s'était à nouveau installé dans la peau de celui qui maîtrise son sujet avec une certaine délectation comme si rien ne pouvait l'atteindre : chat, souris, chat.

Vite ! Informer Petit Poulet des volontés de Larralde père, des pérégrinations sud-américaines de Thérèse et de la perruque dans la poubelle, juste derrière la maison des Larralde. Appuyé sur le parapet du port, je l'appelai.

— Petit Poulet, je te dérange ?

— Non, vas-y.

— La filière colombienne encore. Tout d'abord le père Larralde avant de mourir voulait faire un codicille où il reconnaissait la paternité de Xabi Iturmendi, il n'en a pas eu le temps. Ensuite Thérèse Larralde a rencontré Perdido à Bogota au début de l'été avec des propositions d'affaires à la clé, qu'il a rejetées. Enfin, lundi dernier un cantonnier, que j'ai vu ce matin, a trouvé une perruque brune dans un conteneur poubelle, juste derrière chez les Larralde. Qu'est-ce qu'on dit ?

— Tu me tues, nom de Dieu ! J'ai l'impression d'être un demi-sel.

— Ne t'énerve pas. J'ai fait le job à ma façon, mais toi de ton côté tu peux faire plein de trucs que je ne peux pas faire. Je sors de chez Larralde où j'avais rendez-vous avec Jean. J'ai mis les pieds dans le plat, exprès. Il a d'abord nié connaître l'existence de Perdido. Pas longtemps. Et il a admis le projet de codicille de son père et le voyage de Thérèse. Jean Larralde a commencé ses études à Bordeaux puis à la Sorbonne, par les lettres anciennes, l'archéologie, l'ethnologie, les civilisations précolombiennes, avant d'être recadré par son père : tuyau de Geneviève confirmé par l'intéressé. Donc connaisseur en poison et sarbacane. Je crois qu'une corrida chez les Larralde s'impose, les deux familles étaient au courant que Xabi Iturmendi était vivant. Je crois que c'est par là qu'il faut continuer. À moins que Thérèse ait voulu révéler la filiation de Xabi ce qui rouvrirait la guerre et que ça n'ait pas plus aux Iturmendi. Tu vois, tu as du boulot en perspective.

— Je vais y regarder de plus près, de beaucoup plus près. Tu as le nom du cantonnier ?

— Battitte Esposito ou Exposito. Il ne doit pas être loin.

— Bon, sus à la perruque ! Que fait monsieur à midi ?

— Rien de spécial, je vais digérer toutes ces bonnes nouvelles.

— Bon, je te propose de les digérer ensemble, c'est la moindre des choses que je puisse faire. Rendez-vous au port de Larraldenia à 13 h.

— Ça fait beaucoup de rendez-vous, on va croire que nous sommes

pacésés.

— Un poulet de Bresse et un chien de chasse, beau croisement !

— À tout à l'heure Petit Poulet.

Je suivis le quai de l'Infante jusqu'à la place Louis-XIV sur un nuage. Petit Prince émerveillé, c'est moi qui avais dessiné un mouton. Et comme un bonheur ne venait jamais seul, Battitte le cantonnier mettait la place en propreté, balai souple et pince précise. J'appelai Petit Poulet.

— Le cantonnier est sur la place Louis-XIV. Si tu veux battre le fer tant qu'il est chaud.

— Que ferai-je sans toi ? J'envoie Subelet.

Après une longue période de mer étale, la marée commençait à descendre enfin, découvrant mille petits secrets enfouis sous le sable de la vie. Je m'avançai sur la place quand on me héla. Roland prenait un café à la terrasse du Suisse.

— Tu en veux un ? fit-il en hélant le garçon.

— Volontiers Roland. En plus je l'ai bien gagné.

— On peut le dire. On fait encore un carton.

— Il y a eu du nouveau hier soir et ce matin. Dommage qu'on ne paraisse pas le dimanche.

Et je lui racontais Bonnacaze, Pasquinari, Perdido, Thérèse et Jean Larralde, la perruque. Il m'écouta interloqué.

— Et tu as été au flan chez Larralde ?

— Pas au flan, j'avais de sacrés biscuits. Il fallait que je voie ce qu'il avait dans le ventre. Seignosse va s'occuper de tous ces cachotiers maintenant. D'ailleurs ça commence.

L'adjoint de Seignosse venait d'accoster le cantonnier qui laissa sa carriole devant les grilles de la mairie : ils s'éloignèrent tous les deux.

— Tu crois que ça va être bientôt fini ?

— Seignosse va vouloir frapper fort et vite.

— Tu paries sur qui ?

— J'ai un petit faible pour Jean. Je l'ai trouvé un peu exalté, libéré, comme si rien ne pouvait plus l'atteindre. Bref, pas du tout comme quelqu'un de brimé et étouffé toute sa vie par son père, puis par sa sœur.

À l'entrée de la place, une voiture avait fait ouvrir les grilles qui rendaient l'espace piétonnier et s'avancait le long de la terrasse du Majestic vers la rue Mazarin sur laquelle donnait l'arrière de la maison

des Larralde. Seignosse était au volant avec un policier en civil à ses côtés.

— Fantasia quai de l'Infante ! fis-je. Le shérif a dégainé.

— Et ce n'est pas fini, continua Roland. Tu vois le type en costume mille raies qui marche sur le quai, c'est Bernard Larralde.

— Allez, hop ! Tout le monde au confessionnal. La fièvre monte à El Paso. Je déjeune avec Seignosse. Je vais me régaler. On dirait qu'il y a du clapot. Les Larralde et les Iturmendi vont être obligés de prendre un ris, le vent se lève.

— Le sprint est lancé. Je prévois la une pour lundi, et la page 3. Il y aura des choses à raconter. Je te laisse Xanti. À demain.

Qu'il était doux de ne rien faire quand tout s'agitait autour de soi. Pas de papiers à écrire pour demain, nouvelles fraîches et plus que chaudes, c'était à l'ouest qu'il y avait du nouveau. Les roues dentées Iturmendi et Larralde prenaient leur place dans l'engrenure et Petit Poulet faisait rissoler le tout dans une cazuela du meilleur cuivre. Un déjeuner en amoureux qui se profilait dans un endroit encore tenu secret. Petit Poulet savait aussi être romantique. Capoue et ses délices s'offrant à moi dans une lumière tamisée de bleus subtils et encore de vert dont septembre se plaisait à nimber le décor. Elle était belle la vie !

Je me levai ne sachant par où égrainer la grappe juteuse que cette journée me promettait. J'étais tenté de retourner sur le quai de l'Infante pour participer par procuration à l'attaque de la diligence Larralde par Petit Poulet. Je m'y dirigeai quand je me ravisai. Un moment de glandage total appuyé sur la rambarde des pontons me parut un luxe que je pouvais me payer. Je m'attelai donc sous ce joug léger face à Ciboure et la chapelle des Récollets. Mais je ne pus m'empêcher de penser. Au codicille cette fois. Il serait intéressant d'en avoir ne serait-ce qu'un projet. Ça, c'était pour Petit Poulet avec le notaire de la famille. Qu'avait proposé Thérèse Larralde à Perdido ? Perdido, parlons-en. Il n'avait pas raconté des bourres à Pasquinari, mais avait-il tout dit ? Ce serait intéressant de savoir comment il a fonctionné sur le plan financier. Peut-être que la maison poulaga colombienne pourrait nous en dire plus ? Et les Iturmendi, avaient-ils vraiment coupé les ponts comme ils l'affirmaient ? Le hérissement de Koxe était-il un signe ? Autant de questions auxquelles, seul, je ne pouvais répondre. Il fallait me rendre à l'évidence, aujourd'hui je n'avais pas de boulot, j'étais en RTT. Savoure Xanti ! Je glandai donc dans les grandes largeurs, bercé pas les mouettes et le soleil qui piquetait le port d'aiguilles irisées.

Puis, me jouant du trafic d'un scooter ardent et incisif, je rentrai

chez moi pour mettre de l'ordre dans mes notes.

L'heure de rejoindre Petit Poulet me trouva feuilletant Facebook sans résultat des Amériques. Ça ne pouvait pas être tout le temps Noël, non plus.

Je garai mon scooter à côté de la capitainerie, que Petit Poulet apparut dans son véhicule de fonction.

— Précision helvétique, fis-je. Où va-t-on ?

— Monte, nous allons à Hondarribia. Beko Errota, ça te va ?

— Comment me plaindrai-je ?

Et nous démarrâmes.

— Comment ça s'est passé avec les frères Larralde ? Je t'ai vu passer en voiture pendant que Bernard arrivait à pied sur le port.

— Ils n'ont pas eu le temps de souffler. Ils se sont montrés assez coopératifs et sur la même longueur d'onde. Ils savaient depuis longtemps que Xabi était en Colombie. Par contre ils ont été surpris quand leur père leur a annoncé sa paternité. Pour ce qui est de la démarche de Thérèse auprès de Perdido, ils n'étaient pas d'accord : on ne fait rien avec les Iturmendi. Mettre le grappin sur Perdido en l'appâtant pour l'empêcher de leur nuire au cas où, pour eux c'était transiger, donc trahir.

Petit Poulet continuait de me raconter quand nous arrivâmes au restaurant.

Txakoli Hirusta, un peu moins bien que le Rezabal selon moi, mais de Hondarribia aussi, jambon de Teruel, asperges de Navarre, baudroie, tout fût parfait jusqu'à la tarta whisky et le café.

— Moi, c'est ce codicille qui me dérange, fis-je.

— Moi aussi. J'ai rendez-vous avec leur notaire tout à l'heure à 17 h. C'est samedi, mais il y a urgence, il n'a pas pu y couper.

— Comment Perdido s'est-il financé ? On dit que le père Iturmendi l'a aidé. Ce serait bien de le savoir.

— Bien vu. Mes collègues colombiens s'en occupent. Je fais vérifier aussi les comptes des deux familles, les paiements par carte bancaire notamment. Et les billets d'avion qu'ils ont pu acheter aussi.

— Et la perruque ? J'ai vu Subelet partir avec le cantonnier.

— Tu vois tout, toi ! Je n'ai pas de nouvelles. Ils vont fouiller les grands conteneurs, on ne sait jamais. Si on retrouve cette perruque, peut-être qu'elle parlera. Je pensai passer un moment tranquille avec toi, mais je n'avais pas encore le rendez-vous avec le notaire quand je t'ai invité.

— Ne t'excuse pas. C'est très bien comme ça. Il ne faut pas laisser retomber le soufflé. Qui est l'assassin ? Jean ? Bernard ?

— Bernard était à Paris dimanche dernier, il est rentré par l'avion du soir. Jean était chez lui. Bon, il faut qu'on y aille.

— Appelle-moi demain en fin de matinée, fit-il en me laissant à Larraldenia.

De retour chez moi, je gambergeai d'importance. Abondance de biens ne nuit pas, dit l'adage. Mais abondance d'idées ? Ça se bousculait au portillon. Sœur Anne et mou de veau dans la tête. Que dalle, quoi ! Il était grand temps d'appeler la magicienne.

J'escaladai Bordagain d'un scooter enthousiaste mais lourdement chargé en testostérone. Quand l'esprit n'est pas là, il faut bien que le corps exulte.

La soirée se déroula impétueuse et gourmande, classique. Quant à la nuit...

CHAPITRE XVI

Dimanche et lundi matin

Ite missa est

Après une nuit de Sardanapale, notre réveil dura longtemps. Nous traversâmes alors, Geneviève et moi, un calme plat, mer d'huile et vent nul, et comme un vaisseau fatigué nous courûmes sur notre erre. Zombis conscients, nous déjeunâmes et piscinâmes, avant de pratiquer nos ablutions. Petit à petit, la vie reprenait ses droits, non que ce que nous avions vécu pendant la nuit n'était pas la vie, c'était même ça, la vraie vie, mais nous refaisions surface.

Je m'installai sur la terrasse et j'ouvris ma bécane. Accro aux nouvelles colombiennes, je me ruais sur Facebook que j'avais franchement délaissé hier soir. Bingo ! Bonnecaze, Tintin au pays des Aztèques, y avait découvert une piste encore chaude.

Xavier avait écrit

Licenciado, Pasquinari est déchaîné. Perdido fait depuis longtemps des affaires avec Koxe Iturmendi. Ils ont créé des sociétés ensemble. Et ça l'a aidé en partie à financer ses projets. Voilà pourquoi il n'a jamais eu besoin des banques ou de l'économie parallèle. D'où sa fin de non-recevoir à Thérèse Larralde. Pasquinari continue encore, il s'amuse comme un fou. Si j'ai des nouvelles, je te fais signe.

Je répondis

Licenciado, je te remercie encore pour votre aide précieuse, toi et Pasquinari. Ici ça s'accélère. J'ai la tête dans le guidon. Ce soir je t'envoie mes papiers. Je pense que ce seront les derniers.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Geneviève. Tu as l'air excité comme une puce.

— Il y a de quoi. J'ai un message de Bonnecaze. Koxe Iturmendi est l'associé de Perdido. Ça change donc pas mal de choses.

— Je te crois ! Jean est-il toujours ton favori ?

— Je ne sais plus. D'autant que si c'est lui, je ne vois pas son

mobile. Pourquoi avoir attendu tant de temps pour passer à l'acte ? Si elle l'emmerdait tant que ça, la Mère Emptoire, ce ne sont pas les occasions de la tuer qui lui ont manqué.

— Si ce n'est pas lui, qui est-ce, puisque Bernard a un alibi ? Il ne reste plus qu'à chercher hors de la famille.

— Perdido n'a pas quitté la Colombie, donc il est hors de cause. Qui reste-t-il ?

— Koxe pardi ! Qui a peur que la Mère Emptoire, comme tu dis, ne mette son nez dans leurs affaires. Puisqu'elle a déjà essayé de le faire. Et qu'elle ne révèle leur association. Physiquement aussi ça tient la route. Ils ont tous à peu près le même gabarit.

— Tu m'ouvres des horizons nouveaux. Mais pourquoi procéder de la sorte, avec cette mise en scène ?

— Pour réveiller les vieilles lunes et faire porter le chapeau au fantôme de Xabi Iturmendi. Ou à Jean Larralde, expert en sud américanité et victime de son père, puis de sa sœur.

— Tu as décidément réponse à tout.

— C'est ce qui fait mon charme d'ailleurs.

— Tu n'as pas que celui-là.

— Je sais. Je sais servir l'apéro aussi. Ce n'est pas aujourd'hui que l'on va se manquer. Et puis ça nous aidera à trouver les bonnes réponses.

— Oui, mais d'abord je vais appeler Petit Poulet pour lui apprendre la nouvelle.

— Vas-y, je m'occupe de tout.

Petit Poulet répondit aussitôt.

— Comment vas-tu fin limier ?

— Pas aussi bien qu'un homme qui a passé la nuit vautre dans le stupre et la fornication.

— Tu me juges sévèrement, mais tu vois juste, je te pardonne. J'ai encore un truc à t'apprendre. Toujours le cartel colombien. Perdido et Koxe Iturmendi...

— Sont associés. Je viens d'avoir l'info. Il ne sera pas dit qu'un franc-tireur aux méthodes iconoclastes prenne constamment le pas sur la police et sa routine implacable. Ceci dit, ils sont bons tes copains à Bogota.

— J'ai l'info depuis hier soir minuit, mais je ne l'ai vue que ce matin.

— Un programme chargé sans doute.

— On peut dire ça comme ça. Très chargé, même ! Mais je sens que la Maison Poulaga a autre chose et qu'elle va revenir à hauteur de la Sopuerta Limited et égaliser avec la perruque.

— Exactement. Nous l'avons retrouvée dans l'une des grandes bennes où les cantonniers vident leur carriole après leur tournée. Et on est en train de la passer au shampooing de vérité. Nous allons y rechercher une ADN. Laquelle ? Je ne sais pas. Mais ils y sont tous passés, les Larralde et les Iturmendi. Et le cantonnier aussi, car on va sans doute retrouver une collection d'empreintes génétiques, dont sûrement les siennes. On prélève l'ADN sur la langue et à l'intérieur des joues au moyen d'un applicateur à l'extrémité en mousse et puis on transfère le prélèvement sur un papier buvard de couleur rose, le « papier FTA ». Voilà, tu sais tout.

— Quel est ton favori ? Ici, c'est partagé. Je penche pour Jean Larralde, mais je ne comprends pas le motif. Geneviève voit plutôt Koxe Iturmendi voulant continuer ses petites affaires avec Perdido et se débarrassant de Thérèse Larralde qui avait peut-être promis la tempête. Et toi ?

— J'hésite encore. Oh là là ! J'ai failli oublier le codicille.

— Alors ?

— Maître Iribarren a gardé un double du projet. Le père Larralde voulait aussi inclure Xabi Iturmendi dans sa succession, pour foutre un dernier bordel avec les Iturmendi, avant de tirer sa révérence. Et ça ne plaisait pas du tout à la progéniture, tu peux bien t'en douter. Thérèse Larralde s'est débrouillée pour faire traîner les choses. Finalement elle a réussi son coup. Ses frères qui le savaient, ne m'ont rien dit.

— On ne sait plus où on est. On dirait un feuilleton de Ponson du Terrail, les infos se bousculent au portillon : Rocambole entra dans le bureau du notaire un testament dans chaque main et un codicille dans l'autre. C'est un peu ça, non ?

— Oui, nous avançons dans un bordel bien dense qu'il nous faut cependant contrôler. Ceci dit, ce n'est pas pour me déplaire. On ne va pas se plaindre d'avoir trop de biscuits. La traversée n'est pas terminée.

— Quand auras-tu les analyses de la perruque ?

— En fin d'après-midi sans doute.

— Ce serait bien si je pouvais avoir les résultats avant d'envoyer mes papiers à *La Gazette* et au *Parisien*.

— Ne t'en fais pas trop, mon associé le plus précieux sera informé à temps.

— Bon, tu me rassures.

— À tout à l'heure satrape lubrique.

— J'attends ton appel, austère enquêteur.

De la cuisine où s'activait Geneviève, s'échappaient de sympathiques bruits annonçant l'heure apéritive.

Mais je n'étais pas encore tout à fait prêt à profiter de cette goûteuse parenthèse. Il fallait que je trouve une photo de Koxe Iturmendi et de Jean Larralde. J'appelai d'abord Pibale.

— Salut. Je te dérange ?

— Pas du tout Xanti, je suis en train de boire un bon whisky. Écoute.

Et il fit tinter les glaçons dans son verre.

— Pour assurer le coup il faudrait que tu me trouves des photos de Koxe Iturmendi, il est en association avec Perdido en Colombie. Je pense que tu en as dans ton fichier golf. Il est producteur de vins et tu as dû le prendre lors de remises des prix à La Nivelles ou à Chantaco. Il m'en faudrait deux, une pour *La Gazette*, l'autre pour *Le Parisien*. Si tu n'en as qu'une on fera avec la même. Dès que tu les as, préviens-moi, s'il te plaît. Ça me rassurera. Et si tu trouves aussi une photo de Jean Larralde, alors là, tu seras le Phénix des photographes. Peut-être lors des obsèques de son père.

— OK Xanti, je te trouve ça.

Au tour de Roland maintenant.

— Salut Xanti, tu as du nouveau ?

Je l'informai des derniers avatars de l'affaire.

— Voilà Roland. Les nominés sont Jean Larralde et Koxe Iturmendi, Pibale devrait avoir des photos de Koxe Iturmendi. Et peut-être de Jean Larralde.

— Bravo ! On continue à surfer les grosses vagues. Même si on n'a pas l'assassin, c'est la une et la page 3. Je vais y inclure le cursus de chacun des enfants des deux familles et celui des pères, ça va faire une bonne conclusion ou un prélude intéressant à la clôture de l'enquête. Nous aurons une belle page 3. À tout à l'heure Xanti.

— Ce serait bien que Pibale campe autour du commissariat. Dès que Seignosse aura les résultats des analyses de la perruque, il va aller chercher le gisant pour le cuisiner. Ciao ciao Roland.

Pendant ce temps, Geneviève s'était affairée et, fée du logis et d'ailleurs, elle apparut poussant une table roulante où tressautaient mille délices.

— Ce fut intense hier soir et ce matin, non ? commença-t-elle.

— Rythme soutenu, athlètes en pleine possession de leurs moyens, performance physique, créativité, oui, la partie a été belle !

— Pour qu'il y ait match il faut être deux. Il y a eu match.

— Je connaissais la fin, mais je n'ai sauté aucun chapitre. J'ai lu en toi à lit ouvert.

— Et je t'ai feuilleté du bout des doigts.

— Pas que des doigts.

— Tout ça pour dire que j'ai une faim de loup, car tout à l'heure nous étions en dedans lors du petit-déjeuner. Gambas à la gabardina, chiffonnade de jabugo, ramequins à ma façon, salade de fruits, voilà pour le menu. Mais il y a la carte aussi, annonça-t-elle en se levant contre moi sur la balancelle.

Aïe, aïe, aïe, sous son bermuda beige et sa chemise ciel largement déboutonnée, j'avais reconnu l'indécent et terrible maillot de bain blanc qui avait déjà transformé nos ébats en bacchanales débridées. Le diable se déshabillait en Prada.

Je servais le txakoli quand mon mobile tinta : Pibale.

— Roland m'a averti pour le commissariat, mais j'ai les photos Xanti. Au golf et aux obsèques, comme tu avais dit. On est donc parés.

— Parfait. Tu les gardes en réserve. Dès que j'en sais plus je t'appelle pour te dire qui arrive et quand. Mais sois sur place.

— Je ne te cache pas, reprit la magicienne, qu'après cet apéro garni je ferai un petit brin de sieste. Pendant que tu travailleras. Car tu vas rester ici, je le sais depuis que tu es arrivé. Nous allons célébrer la fin de l'enquête tous les deux, travail d'équipe oblige. Et puis je veux être là quand Petit Poulet t'annoncera que j'avais raison. Le gagnant est : Koxe Iturmendi. Tu auras donc encore un truc à te faire pardonner et ça va être chouette. Tu n'es jamais aussi bon que dans ces cas-là.

— La sieste ? Oui mais après. Après un passage en piscine. Tu crois que je n'ai pas vu ta tenue d'hénaire nautique sous ta chemise ?

— Bien sûr, après un passage en piscine. Comme ça, tu seras sur les nerfs et un peu fatigué, c'est là où tu es le meilleur. Il faut que tu finisses tes papiers en beauté.

— J'aime quand tu prends soin de moi de cette façon. Je le mérite en plus.

— Ne te monte pas le bourrichon, mon mignon. Tu viens de frôler le carton rouge, ne l'oublie surtout pas.

— Je ne l'oublie pas. Mais dis donc, si je comprends bien, c'est quasiment un week-end complet que nous allons passer tous les deux

sur la colline enchantée !

— Il n'y a pas que la colline qui en sera enchantée. Tu vas encore t'en rendre compte. Finalement j'ai des ressources insoupçonnées.

— Inépuisables surtout. Tu vas encore me plonger dans le stupre et la fornication.

— Comme si ça te dérangeait. Le vice vertueusement, puisque c'est pour la bonne cause, la nôtre.

— Vu comme ça, je suis rassuré.

— Moi aussi, dit-elle en se levant, je vais chercher les ramequins.

Elle revint indécente et splendide, débarrassée de ses atours de femme convenable, les ramequins sur un plateau et son corps aussi, puisqu'offert dans cette insoutenable légèreté du néant qu'était ce maillot de bain arachnéen et diabolique.

Reprenant place sur la balancelle, vêtue mais comme un ver, elle se greffa contre moi. Je tentai une diversion.

— Vénus allant entrer dans l'onde, qu'y a-t-il dans ces ramequins ?

— Un chouïa d'huile d'olive, crème fraîche, lardons fumés, gros sel de Guérande, piment d'Espelette, origan, parmesan, blanc d'œuf. Je réserve le jaune et je le sers sur le dessus du ramequin à la sortie du four, quand le parmesan a doré. Joli, simple et rapide.

Pourtant délicieusement pacifiques, les ramequins passèrent l'arme à gauche, gentiment harcelés de txakoli. Le temps n'était plus à la diversion, mais à l'immersion.

Geneviève se leva, glissa deux doigts sous ses fesses et fit claquer l'élastique du maillot, on se demande bien pourquoi. Je bondis aussi, comme un ressort, obéissant au doigt et à l'œil. Enfin à l'œil...

La piscine frétille avec nous dedans. Quand elle fut enfin à l'étale, Geneviève monta se remettre le métabolisme à l'endroit pendant que j'allai au mastic, repus mais pas reposé.

Je commençai mon papier pour *La Gazette* et je m'arrêtai à l'analyse de la perruque. Je fis de même avec *Le Parisien*. Il n'était pas loin de 18 h quand mon mobile m'interpella : Petit Poulet.

— Xanti, elle a encore raison la magicienne, il y a l'ADN de Koxe Iturmendi sur la perruque. Il va falloir qu'il explique pourquoi. Subelet est parti le chercher. On va le mettre à petit feu. Association avec Perdido en lever de rideau, entracte, puis épisode Thérèse Larralde à Bogota et son désir d'association, enfin baisser de rideau sur la perruque. Il est ferré, mais ça risque quand même de durer car je veux le remonter sans coup férir et le ramener sur le plat-bord l'œil brillant et la gueule fermée sur l'hameçon. De toute façon je t'appelle quand il

sera passé à table. Demain invitation à 9 h dans les rédactions et point presse à la mairie à midi. Je te laisse, le boulot continue.

— Le mien aussi. J'attendais ton appel pour finir mes papiers. Après, par contre ce ne sera plus du travail, ce sera même le contraire. Nous allons sans doute continuer sur des rythmes tropicaux. Cette affaire a duré une semaine, mais quelle semaine et quel crescendo ! Nous allons faire comme ce bon vieux Luis le conseille. Ce soir on se promène au son d'un tendre boléro. Où ? Je n'en sais encore rien, c'est à la gagnante de décider. Elle a misé sur Koxe Iturmendi. Mais après ? Plus rien ne nous freine, on part au galop. Dans quelle voiture sera Subelet ? C'est pour tuyauter le photographe.

— Une Peugeot blanche. Je ne te dis pas bonne soirée, je sens que ça sera bien mieux que ça.

— Tu le sens bien, et moi aussi. Ciao ciao Petit Poulet, j'attends ton appel.

— À tout à l'heure Gatsby.

J'appelai Pibale.

— Tu es en place ? Subelet arrive avec le gagnant Koxe Iturmendi, dans une Peugeot blanche.

— Je suis prêt.

— Quand tu les as shootés, appelle-moi s'il te plaît.

— OK Xanti.

Je replongeai dans mes papiers que je terminai, ailé comme Pégase et incisif comme la Licorne : « *Ite missa est* » pour *La Gazette*, « Sous la perruque, l'assassin » pour *Le Parisien*. Geneviève reparut, en honnête femme cette fois. Peigne d'écaille dans les cheveux, chemise cintrée finement rayée de ciel et de blanc, jean marron et ballerines bleu pâle, comme le pull coincé sur son avant-bras et le petit Laffargue clouté à son épaule.

— Tu ne me félicites pas ?

— Pourquoi aujourd'hui ? Tu es toujours fringuée comme j'aime.

— Pas pour ça. J'ai tout entendu de là-haut, j'ai gagné.

— Une fois de plus. Tu gagnes toujours d'ailleurs. Quel est le programme ?

— Fontarrabie. C'est bien pour un dimanche soir. Fouette, cocher ! Tintement, mobile, Pibale.

— Je les ai.

— Nickel. N'oublie pas *Le Parisien*.

— Ne t'en fais pas.

L'air du soir était au diapason de cette fin de journée, doux et paisible. Dans une lumière feutrée la Corniche déroulait ses pleins et ses déliés que le cabriolet happait doucement.

Nous étions dans la navette nous menant d'Hendaye à Fontarrabie quand Petit Poulet s'invita.

Koxe Iturmendi avait avoué. La perruque l'avait anéanti. Et pourtant il l'avait jetée là exprès, près de chez ces salauds de Larralde pour brouiller les pistes, la mettant et l'enlevant avec des gants de caoutchouc. Pas très au fait des méthodes d'analyse le Koxe ! Il n'avait pas supporté l'intrusion auprès de Perdido de Thérèse Larralde qui menaçait de faire capoter leurs affaires. Et surtout les dégâts que pouvait provoquer la révélation de l'existence de Perdido. Et puis c'était une Larralde, un beau spécimen de cette famille pourrie qui continuait encore à les emmerder, eux les Iturmendi. C'était Perdido qui lui avait appris les dernières volontés du père Larralde et de son codicille. Il n'avait pas supporté que les Larralde développent encore leur faculté de nuisance à leur égard. Il était persuadé que la piste de Perdido ne serait jamais retrouvée. Il avait donc échafaudé son plan en jouant du fantôme de Xabi Iturmendi et des bruits qui tournaient autour de lui, et surtout il s'était mis dans la peau de Jean Larralde, fils et frère brimé et au fait des civilisations de l'Amérique latine, ce que l'on n'allait pas tarder à découvrir. Donc poison et sarbacane. La preuve, ça avait failli marcher.

— Tu avais raison sur toute la ligne pour Koxe Iturmendi. Tu es vraiment une magicienne. Maintenant, la soirée est à nous.

— La nuit aussi, je ne travaille pas demain matin.

— Tu es tuante ! Bien sûr que je le sais. C'était une façon de parler.

— Oui, mais ça pouvait prêter à confusion.

— À contusion, oui, si nous continuons à cette cadence.

— Petit joueur !

Nous étions arrivés.

Fontarrabie était comme nous l'entendions, animé et plein de ressources gourmandes. Nous suivîmes les préceptes de ce bon vieux Luis. Nous en étions à la promenade et au tendre Boléro. Pas besoin de vous dire non plus que nous comptons également appliquer à la lettre sa deuxième suggestion : plus rien ne vous freine, on part au galop. J'en connaissais une qui avait déjà le mors aux dents.

Le steeple chase se déroula comme prévu. Le réveil fut aussi celui des sens, avec encore course d'obstacles, cavalier désarçonné et jument en folie. Pas de pérégrination à Socoa, mais optimisation de la

piscine avant un petit-déjeuner de catégorie.

Ce n'est qu'après avoir rendu les armes, toutes les armes, que j'eus l'autorisation de la magicienne de quitter le champ de bataille.

C'est donc d'un scooter délicieusement éreinté que je rejoignis le monde d'en bas. Celui où la vie est belle, mais nettement moins qu'à Bordagain.

Arrivé chez moi je me douchai à nouveau de toutes les chaleurs et de toutes les froideurs pour me détanner le cuir. Il me fallait retrouver figure humaine pour ne pas me présenter au point presse comme un porteur de l'Orient Express : chargé de valises.

Revigoré, je m'habillai sans hâte. D'ailleurs ce matin, y avait-il quelque chose que j'aurai pu faire avec ?

Mes papiers avaient dû faire de l'effet car on me regarda drôlement à mon arrivée à la mairie. Comme toujours, je m'en foutais complètement. À moins que les stigmates de la nuit n'aient pas totalement disparu. J'étais là, mais aussi à l'ouest et aux abonnés absents. Beaucoup trop pour un seul homme. Ma présence au point presse ne fut que symbolique et ma visite uniquement de courtoisie. Je lorgnais une *Gazette* dépliée sur une table. Roland avait fait fort aussi. « Iturmendi Larralde, la guerre est finie », avait-il titré en une.

Descendant l'escalier d'un pied méticuleux, je quittai la mairie avant tout le monde, je n'avais envie de parler à personne.

Mon mobile tintinnabula : Esméralda.

L'été n'était pas fini.

La Salvetat, Ciboure

Mars 2015

DU NOIR AU SUD

Requiem à Donibane

Jacques Garay

Jacques Garay (1949, Saint-Palais). Études secondaires classiques au lycée de Biarritz, puis fac de droit à Pau. Rien de ce qui enjolive le Pays basque n'est étranger à ce journaliste épicurien : beauté des paysages, convivialité, pelote, rugby, golf, surt, palombes, chant, tauromachie... Observateur de la vraie vie, préférant les livres aux calculatrices, il pose un regard souvent amusé mais toujours aiguisé sur le joli monde qui l'entoure.

Il a déjà publié aux éditions Cairn : Coup tordu à Sokoburu, Trou noir à Chantaco et Estocade sanglante.

Septembre et sa lumière royale à Saint-Jean-de-Luz. L'église est pleine de fidèles et d'infidèles venus assister à la Messe des Corsaires. À la fin de la cérémonie les choristes quittent le chœur de l'église où ils ont chanté. Tous ? Non. L'héritière d'une grande famille luzienne s'écroule au pied de l'autel. Les vieilles histoires que l'on croyait englouties vont refaire surface : pêche, armements, conserveries. Radio Quai va émettre en continu. On va hausser le thon autour du port, et le ton dans les chorales. Xanti Sopuerta (prononcez Chanti !) va devoir délaisser ses guides gastronomiques et ses chroniques pour ouvrir de vieilles boîtes de conserve : ça va sentir le poisson ! Si sa complicité avec le commissaire Seignosse va fonctionner à plein, ça va être beaucoup plus chaud avec Geneviève, sa Geneviève là-haut à Bordagain. Xanti a trouvé une autre équipière. Une Esméralda qui, elle aussi, a des idées.

ISBN : 978-2-35068-393-5



9 782350 683935

www.editions-cairn.fr

11,50 €